

**UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES**

**Faculté de Philosophie et Lettres**

**LE MATIN (1894-1974)**

**Vie et mort d'un quotidien francophone à Anvers**



**Vanhassel  
Steve**

**Mémoire présenté sous la direction  
du Prof. Jean-Claude Vantroyen,  
en vue de l'obtention du titre de  
licencié en Communication,  
Information et Journalisme,  
orientation journalisme écrit et  
audiovisuel.**

**Année académique  
1997-1998**

## TABLE DES MATIERES

<b>Page-résumé</b> .....	<b>1</b>
<b>Avant-propos</b> .....	<b>2</b>
↳ Sur l'écllosion d'une minorité francophone à Anvers .....	3
<b>Introduction</b> .....	<b>6</b>
Sous le signe du conflit linguistique.....	7
<b>I. Aux sources du <i>Matin</i> (1894)</b> .....	<b>9</b>
↳ I.1. <i>Le Matin</i> aux portes de l'Exposition universelle .....	10
↳ I.2. Sous l'emprise de Camille de Cauwer.....	12
↳ I.3. <i>Le Matin</i> ? Tout un programme ! .....	14
↳ I.4. Un graphisme austère.....	17
↳ I.5. La guérilla linguistique est déjà lancée.....	20
↳ I.6. Conclusion : <i>Le Matin</i> part du bon pied ! .....	22
<b>II. La marche du progrès (1894-1914)</b> .....	<b>23</b>
↳ II.1. <i>Le Matin</i> répond à l'appel de la modernité .....	24
↳ II.2. La grève des artisans typographes .....	26
↳ II.3. <i>Le Matin</i> croît-il trop vite ? .....	30
↳ II.4. <i>Le Matin</i> : une affaire de famille .....	32
↳ II.5. Silhouettes d'un <i>Matin</i> philanthropique .....	33
↳ II.6. <i>Le Matin</i> "fransquillon" et anticlérical .....	35
↳ II.7. Conclusion : rien n'arrête <i>Le Matin</i> ! .....	37
<b>III. L'écueil de la guerre (1914-1918)</b> .....	<b>38</b>
↳ III.1. <i>Le Matin</i> face à la première guerre mondiale .....	39
↳ III.2. Refondation .....	41
<b>IV. L'amorce du déclin (1918-1940)</b> .....	<b>43</b>
↳ IV.1. Une succession douloureuse, un nouveau visage.....	44
↳ IV.2. Grandir pour survivre .....	50
↳ IV.3. La continuité intellectuelle du <i>Matin</i> .....	52
↳ IV.4. Les racines de la flamandisation .....	54
↳ IV.5. Conclusion : un combat à retardement.....	58

<b>V. Nouveau coup d'arrêt (1940-1944)</b> .....	<b>60</b>
↳ <i>Le Matin</i> face à la deuxième guerre mondiale .....	61
<b>VI. De la difficulté de rester autonome (1944-1966)</b> .....	<b>63</b>
↳ VI.1. Une envergure nationale ? .....	64
↳ VI.2. Sans appuis financiers, point de salut .....	67
↳ VI.3. Une alliance contre-nature inéluctable.....	69
↳ VI.4. L'anversois francophone face à la flamandisation.....	72
↳ VI.5. Conclusion : la concentration, remède à la flamandisation ?.....	75
<b>VII. Le crépuscule du <i>Matin</i> (1966-1974)</b> .....	<b>76</b>
↳ VII.1. Rossel entame un combat perdu d'avance .....	77
↳ VII.2. Un appauvrissement matériel inexorable.....	79
↳ VII.3. Un public vieillissant et traditionaliste .....	81
↳ VII.4. Les funérailles du <i>Matin</i> .....	83
↳ VII.5. Conclusion : chronique d'une mort annoncée .....	85
<b>VIII. <i>Le Matin</i> en chiffres (1894-1974)</b> .....	<b>86</b>
↳ VIII.1. Tirage, diffusion, audience .....	87
↳ VIII.2. Le conditionnement du <i>Matin</i> au fil du temps .....	93
↳ VIII.3. Evolution du nombre de journalistes .....	94
↳ VIII.4. <i>Le Matin</i> et la publicité .....	97
<b>Conclusions générales</b> .....	<b>103</b>
↳ Une vie d'homme .....	104
<b>Annexe</b> .....	<b>106</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>108</b>

## Page-résumé

### *LE MATIN (1894-1974)*

#### *Vie et mort d'un quotidien francophone à Anvers*

Nom du mémorant : Steve Vanhassel

Section : Communication, Information et Journalisme

Orientation : journalisme écrit et audiovisuel

Année de présentation du mémoire : année académique 1997-1998

Directeur : Jean-Claude Vantroyen

### Résumé du mémoire

Cet écrit entend ébaucher l'histoire du *Matin* en la replaçant dans le contexte politique et linguistique utile à sa compréhension.

L'existence de ce quotidien anversois libéral attaché à la langue française s'apparente vraiment à une vie d'homme avec tout ce qu'elle comporte de succès mais aussi d'ambitions déçues. Né sous des auspices prometteurs en 1894, le journal se voit vite moderniser grâce à l'apport d'outils novateurs, la linotype et la presse rotative. Il obtient une place de choix au sein de la presse anversoise tandis que l'esprit progressiste de ses dirigeants ne se dément pas. Mais la flamandisation entre alors dans une phase concrète, assurant peu à peu l'unilinguisme régional en Flandre. Dès lors, le public naturel de la feuille anversoise se réduit inexorablement.

Ce travail aborde largement cette conjoncture particulière qui oblige d'abord *Le Matin*, également victime de l'industrialisation de la presse, à un processus d'inévitable concentration et qui, ensuite, le pousse dans la tombe.

### Mots-clés du mémoire

Anvers, concentration, continuité, crise économique, de Cauwer, flamandisation, fransquillon, industrialisation, lectorat, libéralisme, minorité linguistique, originalité, patriotisme, presse francophone, progrès, Rossel, S.A.B.E.D., Sobeledip, tradition.

**Avant-propos**

## Sur l'éclosion d'une minorité francophone à Anvers

Avant de narrer la grandeur puis la ruine du *Matin* d'Anvers, quotidien libéral francophone fondé en 1894 et disparu en 1974, il convient de retracer l'histoire méconnue de l'éclosion d'une certaine caste de la population anversoise. Une caste qui a toujours fondamentalement constitué son public presque réservé, à savoir le petit noyau de familles bourgeoises longtemps liées de manière inséparable à la langue française. Comme cet avènement "fransquillon" dans la métropole conditionne pour d'évidentes raisons la naissance du *Matin*, son esquisse historique représente le ciment du discours qui emboîtera le pas à cet avant-propos.

On situe généralement l'origine de la minorité francophone anversoise au 16<sup>e</sup> siècle. Primitivement ville de province, la métropole a alors fraîchement changé de statut. Dotée d'un port extrêmement actif, Anvers est désormais une cité de négoce à la personnalité cosmopolite. On y assiste en effet aux mouvements incessants d'une classe commerçante composée de nababs étrangers. Des transactions financières entre les citoyens les plus riches d'Europe (qu'ils soient anglais, allemands, italiens ou scandinaves) s'y déroulent également et, singulièrement, en français !

Car le latin du Moyen-Âge a perdu à cette époque son caractère de langue internationale. Par souci de purisme, les humanistes préfèrent ainsi nettement la version classique, destinée surtout aux gens raffinés, à ce dialecte de souche bâtarde<sup>1</sup>. Quant à l'homme de la rue, il y perd complètement son latin ! Ce qui fait bien les affaires du français qui occupe en conséquence, à la Renaissance, la place de langage international laissée vacante par le latin vulgaire.

A Anvers, les marchands autochtones, s'ils veulent se mettre au diapason de leurs rivaux extérieurs, se retrouvent dès lors face à l'obligation d'acquiescer le verbe cher au Roi de France. A ce moment, on constate une évolution bien curieuse : la contrainte du "parler français" tourne, pour les purs Anversois, à la dépendance. Ce qui entraîne assez rapidement un abandon de la pratique du flamand au profit du français. Ce phénomène relativement paradoxal s'explique de deux manières. Primo, les Anversois restent sous l'influence constante de la langue française, au contraire des étrangers qui regagnent leur pays une fois leurs affaires achevées. Secundo, le français est devenu un signe extérieur de richesse ou

---

<sup>1</sup> BOUSSE (Michel), *La presse francophone d'Anvers, sa survivance, son rôle social, ses perspectives*, UCL (mémoire en sciences sociales), 1970, p.32

même de puissance<sup>2</sup>. Les milieux fortunés de la métropole l'emploient donc par snobisme, par arrivisme voire probablement dans une intention de se démarquer clairement du petit peuple. Le choix linguistique renferme par conséquent une différenciation de nature sociale.

Pourtant, au 17<sup>e</sup> siècle, Anvers perd peu à peu de son importance au niveau commercial, redevenant une ville de province. La plus grande partie de la population émigre. D'environ 150.000 habitants au 16<sup>e</sup> siècle, on retombe ainsi à un chiffre (continuellement décroissant) d'un peu moins de 60.000 âmes en 1645<sup>3</sup>. Il ne demeure plus dans la métropole qu'une haute bourgeoisie francophone en position de force et un prolétariat s'exprimant toujours en flamand. La classe moyenne, charnière naturelle entre ces deux classes sociales, a totalement disparu. Aussi la langue constitue-t-elle dorénavant un refuge quasiment indestructible abritant les (très) nantis des (très) humbles. D'autant que l'irrésistible influence de la cour des Ducs de Bourgogne représente un autre stimulant linguistique pour de riches bourgeois anversois tous postulants à l'anoblissement. La francisation complète de la haute bourgeoisie anversoise est bien en marche...

Le 18<sup>e</sup> siècle, c'est le temps de la domination culturelle française en Europe (excepté en Angleterre). La Flandre suit bien sûr l'exemple européen sur ce plan : une aristocratie intellectuelle qui s'exprime en français se développe donc partout. Nous ne sommes vraiment plus au stade de la francisation "obligée" pour cause d'utilité économique. La francisation devient davantage celle des esprits. Elle s'attache au bouleversement de la personnalité du riche anversois (et européen en général), creusant le fossé existant entre les ploutocrates et les prolétaires.

Plus tard, les régimes français et hollandais ne font que renforcer les positions acquises. La langue demeure une barrière sociale qui confronte le peuple aux bourgeois. Le fait de savoir parler français se maintient en tant que signe manifeste de richesse et de puissance.

Quant à la Constitution adoptée en 1830 lors de la prise d'indépendance de la Belgique, elle garantit en principe la liberté de l'emploi des langues (article 23). Mais l'expansion prise par le français en pays flamand reste minime, suite à l'inexistence de contacts entre la majorité populaire et la

---

<sup>2</sup> WILMARS (Dirk), *Le problème belge : la minorité francophone en Flandre*, Bruxelles, Ed. Erasme, 1968, p.23

<sup>3</sup> Ibid., p.25

minorité bourgeoise francophone. L'article 23 de la Constitution mettra assez longtemps pour jouer concrètement, sous forme de lois favorables au développement du flamand. La toute première, réglant l'emploi du néerlandais en Flandre en matière de juridiction pénale, ne sera votée qu'en 1873<sup>4</sup>.

A Anvers, comme ailleurs en Flandre, cette lenteur dans la mise en pratique de la liberté linguistique va entraîner la formation d'une mentalité négative à deux faces. Avec, côté pile, la lutte francophone pour le maintien de ses privilèges. Et, côté face, une sensation flamande de barrière linguistique assortie de restrictions sociales. Car "pour gagner de l'argent il faut connaître le français, mais pour avoir une éducation française il faut de l'argent"<sup>5</sup>. Ce cercle vicieux va néanmoins évoluer au fil du temps. Et sa résolution constitue d'ailleurs l'évolution fondamentale qui coupera lentement les vivres au *Matin* d'Anvers et le poignardera même un jour.

---

<sup>4</sup> DU CHAMPS (Guy), CONVENS (Michel) (dir.), *Les grands événements du XXe siècle en Belgique*, Bruxelles, Ed. Delta, 1987, p.36

<sup>5</sup> WILMARS (Dirk), op. cit., p.54

## **Introduction**

## Sous le signe du conflit linguistique

La Belgique a, depuis son origine constitutionnelle, été constamment divisée sur une base linguistique. Le début de l'inépuisable contentieux qui pourrit l'ambiance entre citoyens francophones et citoyens néerlandophones ne date pas d'hier. Parce que ces deux communautés, au fil du temps, ont largement démontré, spécialement par la voix de leurs médias et par celle de leurs hommes politiques, une incapacité à gérer cette subtile situation de coexistence. Le fait de vivre ensemble sans trop de heurts est devenu une impossibilité pratique. Et l'existence concrète de la frontière linguistique constitue par excellence le fruit, contaminé par des haines politiciennes, de ce clivage ridicule entre deux peuples. Ceux-ci devraient au contraire s'alimenter à la table de leurs richesses respectives, à travers une conjugaison sans fautes de leurs efforts et de leurs mentalités.

Dans ce contexte, le regard sur le quotidien francophone anversois *Le Matin* qui est présenté ci-après cherche à composer une illustration subsidiaire mais intéressante à cet éternel conflit linguistique. Un conflit linguistique qui, soit dit en passant, a engendré presque à lui seul le processus de désintégration qui ne cesse, par les temps qui courent, de menacer notre pays.

C'est pourquoi *Le Matin* incarne, pour l'occasion, la substantifique moelle de cet ouvrage. Parce que ce journal libéral est resté tout au long de son existence une véritable citadelle francophile implantée en pays flamand. Son credo ? Défendre la minorité anversoise attachée à la langue française, en tentant de démontrer la légitimité de son statut protégé et en condamnant toute atteinte à sa liberté de choix linguistique, prérogative de l'individu.

N'empêche que les cartes distribuées par l'histoire aux protagonistes de cette lutte d'influence linguistique sont faussées dès le commencement. Car cette caste dont *Le Matin* devient l'organe privilégié forme également une classe sociale distincte, la haute bourgeoisie, pour qui l'usage de la langue française sert à se démarquer du petit peuple<sup>6</sup>. Dès lors, on peut estimer que le combat de la feuille francophone en faveur du maintien du bilinguisme à Anvers et, plus généralement, en Flandre nage à contre-courant de la volonté de la majorité de la population, d'expression flamande. Ce combat se pose véritablement en opposition à l'évolution logique de ces régions.

---

<sup>6</sup> Voir supra

Toujours est-il qu'avec du recul, on constate que face à l'unilinguisme régional obtenu grâce au compromis et à la force du nombre par le mouvement flamand, la presse francophone de Flandre a semblé plutôt désarmée. La déchéance et la disparition du *Matin* (et celles des autres quotidiens francophones du pays flamand) en témoigne du reste suffisamment. Bien que cette disparition a également été facilitée par une conjoncture économique difficile à laquelle le monde de la presse belge était déjà confronté.

Par ailleurs, signalons quelques précisions en ce qui concerne l'élaboration matérielle de ce travail. L'approche méthodologique choisie se présente sous la forme d'une étude diachronique effectuée en regard du contexte historique. Car ce type de démarche se prête davantage à une analyse vivante du sujet, nécessaire lorsque l'on traite d'une histoire riche en rebondissements comme celle du *Matin*. Aussi, sans prétendre à l'exhaustivité, ce mémoire se veut-il une esquisse expressive et assez complète de l'existence d'un quotidien né sous le signe du conflit linguistique et qui a marqué l'histoire de la presse anversoise.

## **I. Aux sources du *Matin* (1894)**

## I.1. *Le Matin* aux portes de l'Exposition universelle

“Dans Anvers, lorsque vint l’aurore,  
On entendit soudain éclore,  
Roulant sous l’horizon sans fin,  
Un cri que des hommes, des femmes,  
Hurlaient en d’incroyables gammes :  
Lisez *LE MATIN* !”<sup>7</sup>

Nous sommes le premier mai 1894, Anvers s’éveille doucement aux cris mélodieux des vendeurs de journaux. Mais en ce jour un peu particulier, le chant de certains d’entre-deux révèle l’apparition d’une nouvelle richesse de la culture et de la communication anversoises. En effet, le premier numéro du journal *Le Matin*, quotidien francophone paraissant dès l’aube, est enfin sorti de presse. Il est déjà drapé de certaines des qualités qui vont faire très vite de cet organe innovateur un des piliers du paysage médiatique anversois.

Dès ce moment, la force du *Matin* réside essentiellement dans la rapidité de transmission des informations, par le biais d’un réseau de correspondants et de messagers bien organisé. Cette force permet au nouveau venu de la presse anversoise de battre en rapidité tous ses concurrents. Car Anvers n’abrite alors que des journaux du soir. La formule du *Matin*, celle du quotidien matinal d’information, est originale dans le journalisme belge de province. Le journal apporte donc les ultimes nouvelles de la nuit, nationales comme étrangères, et éclaire aussi d’une lumière particulière la vie nocturne de la ville.

La tentative du *Matin* paraît cependant hardie pour l’époque. Ainsi, nombreux sont les sceptiques qui vont condamner d’emblée cette idée et l’assimiler à un gouffre sans fond sur le plan financier. Mais l’instant du lancement est sans conteste bien choisi et la situation se révèle assez favorable. Anvers et son port sont effectivement catapultés dans une phase de développement appréciable. Cette situation d’épanouissement est d’autant plus palpable que s’ouvre, parallèlement à la parution originelle du *Matin*, la seconde grande Exposition universelle organisée dans la métropole. Une Exposition qui est inaugurée en grandes pompes par le Roi Léopold II le 5 mai 1894, quelques jours seulement après la naissance du

---

<sup>7</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, p.16

*Matin*. Grandiose et mondialement renommée, elle va galvaniser l'ensemble des jeunes énergies de la cité. L'Exposition va notamment pousser la création de tout le quartier du Sud d'Anvers et va entraîner une augmentation notable du nombre de ses habitants<sup>8</sup>.

Cet événement reçoit bien entendu les faveurs des colonnes du dernier-né de la presse anversoise. Car il contribue à créer auprès du grand public de nouveaux besoins, de nouvelles attentes en matière d'information. Et les entreprises qui occupent le marché économique se lancent, de leur côté, à la recherche d'un support neuf et intéressant afin d'y insérer leur publicité.

Or, *Le Matin*, qu'on peut présenter à ses origines comme un journal commercial destiné à "faire de l'argent", exprime parfaitement ces aspirations nouvelles. Avidé d'un lectorat d'envergure et de lucratives rentrées publicitaires, il se nourrit sans fausse pudeur des retombées bénéfiques de cette exposition.

La mayonnaise va donc, par l'adjonction de ces ingrédients conjoncturels venus à point, prendre entre *Le Matin*, les annonceurs, et les lecteurs. Ces derniers se recrutent dans les rangs d'une minorité francophone démontrant encore, en cette fin de siècle, une honnête capacité d'influence.

---

<sup>8</sup> *Le Matin*. 1894-1929, Numéro spécial du 35e anniversaire, Anvers, 1929, p.2

<sup>9</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Ed. Marabout, 1975, p.330

## I.2. Sous l'emprise de Camille de Cauwer

Si un journal peut être profondément marqué par la personnalité de son fondateur, c'est bien *Le Matin* ! Camille de Cauwer<sup>10</sup>, son géniteur et unique propriétaire (il le restera jusqu'en janvier 1923<sup>11</sup>), apparaît comme un jeune francophone anversois fier et infatigable qui cultive l'ambition comme d'autres chouchoutent leur potager. Son cheval de bataille va demeurer la recherche constante du progrès.

Pourtant, Camille de Cauwer (1865-1924) se destine tout d'abord à une carrière militaire. Mais tout lui semble fade et trop vite acquis. Ainsi, premier de sa promotion à l'Ecole Militaire, ce lieutenant fraîchement nommé se retrouve presque emprisonné dans une vie terne et sans action qui ne lui sied pas. La Belgique est en effet loin de penser, en ce temps-là, qu'elle devra se battre pour son existence. Neutre et indifférente aux conflits inévitables des puissances qui avaient garanti sa neutralité, elle ne songe qu'à sa prospérité.

Peu forgé pour cette existence de garnison qu'il imagine végétative, le jeune officier quitte l'armée pour tenter une nouvelle expérience professionnelle dans un secteur industriel d'avant-garde : l'imprimerie. Il devient, en 1889, codirecteur de l'ancienne imprimerie Louis Legros, établie au numéro 35 de la rue de la Vieille Bourse<sup>12</sup>. Ce vénérable immeuble patricien poussiéreux et un peu sombre vit mourir deux journaux flamands, le *Scheldegalm* (Le Commerce)<sup>13</sup> et le *Koophandel* (La voix de l'Escaut)<sup>14</sup>. Mais les principaux journaux d'expression française, *Le Précurseur*<sup>15</sup> et *L'Opinion*<sup>16</sup>, ainsi qu'une solide brochette de périodiques seront, durant quelques années encore, édités en cet endroit où s'épanouit

---

<sup>10</sup> Voir annexe

<sup>11</sup> Voir infra

<sup>12</sup> "Une époque héroïque. La fondation du *Matin* ou les origines d'une tradition anversoise", in : *La Presse*, 1956, n° 12, p.7

<sup>13</sup> Organe neutre tri-hebdomadaire assurant la défense du commerce. Il paraît de 1864 à 1897 (cf. BERTELSON (Lionel), *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, 2e éd., 1974, p.80).

<sup>14</sup> Quotidien libéral qui constitue le premier module de son successeur : le journal populaire *De Nieuwe Gazet*. Il paraît du 20 décembre 1863 au 30 novembre 1897 (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.81).

<sup>15</sup> Journal politique, commercial, maritime et littéraire anversois fondé le 15 décembre 1835. *Le Nouveau Précurseur* lui succède en 1902. Cette publication cesse de paraître le 4 septembre 1914 (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.46).

<sup>16</sup> Organe libéral anversois. Il est publié du premier juillet 1867 au 20 septembre 1902 (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.86).

aussi *Le Lloyd Anversois*<sup>17</sup>. Il s'agit d'autre part d'un édifice qui symbolise assez bien l'aura de mystère entourant le quartier de la Vieille Ville à Anvers.

N'empêche que, immédiatement après son intronisation au poste d'adjoint, la fougue qui émane de Camille de Cauwer, véritable organisateur d'élite, se fait sentir. Et, en quelques mois à peine, l'association initiale est dissoute<sup>18</sup>. De Cauwer se retrouve à ce moment-là seul à la tête de l'imprimerie du *Précurseur* où son autorité s'affirme rapidement. Toujours pas à court d'idées, il se lance un nouveau défi qui va lui ouvrir un immense terrain de conquêtes. Ce défi, c'est la construction de toutes pièces d'un nouveau quotidien totalement original qui paraîtrait dès l'aurore et dont la dénomination, *Le Matin*, coule de source. La raison de cette subite envie de créer un journal se décline en deux points. Primo, l'imprimerie représente une entreprise hasardeuse constituée de hauts et de bas puisqu'elle est rythmée par le flux changeant des commandes. Camille de Cauwer cherche donc, par la genèse d'un produit journalistique propre, à assurer à son imprimerie des rentrées financières sûres et régulières. Secundo, il entend de même, en devenant seul maître de son journal, satisfaire son besoin d'influencer ses contemporains grâce à un outil médiatique de grande diffusion.

Bourreau du travail constamment à l'affût de l'inédit, méticuleux, perfectionniste voire maniaque, Camille de Cauwer est très exigeant vis-à-vis de son personnel ("ses enfants"<sup>19</sup>). Il personnifie à merveille l'amoureux du métier soucieux du sens profond du message journalistique.

---

<sup>17</sup> Quotidien commercial, industriel et financier dévoué à la défense des intérêts maritimes et économiques du port d'Anvers. Il est institué le 20 mars 1858 (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p. 219) et existe toujours aujourd'hui.

<sup>18</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, op. cit., p.2

<sup>19</sup> "Une époque héroïque. La fondation du *Matin* ou les origines d'une tradition anversoise", in : *La Presse*, op. cit., p.7

### I.3. *Le Matin* ? Tout un programme !

En ce qui concerne le programme du *Matin* de Camille de Cauwer, il tient dans ces quelques lignes, en forme de profession de foi, extraites du tout premier numéro :

“*Le Matin* est un journal libéral, dans le sens large et vrai, c’est-à-dire tolérant pour tous, respectueux de toutes les croyances, mais pénétré de la nécessité de maintenir intacte l’indépendance du pouvoir civil.

L’importance des questions sociales ne nous échappe pas. Tout ce qui concerne l’amélioration du sort des humbles sera examiné par nous avec attention, et nous accueillerons toutes les solutions compatibles avec le respect de la liberté humaine et la propriété individuelle.

Tout en suivant de près l’actualité de l’information, nous ferons en sorte que rien, dans notre journal, ne puisse blesser la morale et exciter des idées malsaines. Nous désirons que *Le Matin* puisse circuler partout, être lu par tout le monde, et plaire à toutes les catégories de citoyens par sa courtoisie, son éloignement pour les polémiques personnelles, aussi irritantes que stériles, le choix et la variété des sujets qu’il traitera.

Enfin, *Le Matin* sera un journal bien anversoïis, attentif à toutes les manifestations de notre vie publique, donnant au reportage urbain et maritime la place qui lui revient, jaloux avant tout de la grandeur matérielle et morale de notre belle métropole.”<sup>20</sup>

Au travers de cette déclaration d’intentions, on perçoit les quatre idées primordiales qui dirigeront longtemps le tempérament idéologique du *Matin* d’Anvers.

En premier lieu, il apparaît que la préoccupation politique constitue un des piliers du quotidien francophone anversoïis. Celui-ci se proclame ouvertement de tendance libérale plutôt doctrinaire, c’est-à-dire fidèle aux dogmes conservateurs du libéralisme pur et dur, et anticléricale. Et ceci à un moment où cléricisme et anticléricisme opposent des notions irréductibles rendant aléatoire tout dialogue constructif. Les têtes pensantes du *Matin* veulent avant tout, dans un temps où les luttes politiques sont âpres et mordantes, prendre la libre défense de toutes les thèses de bon sens. Il faut toutefois signaler que *Le Matin* n’en restera pas moins, tout au long des années qui le verront grandir puis dépérir, libre de tout lien et même de tout compromis avec une fraction politique, consacrant le

---

<sup>20</sup> “A nos lecteurs”, in : *Le Matin*, Anvers, 01/05/1894, p.1

principe de l'indépendance de la presse.

Ensuite, l'entreprise médiatique de Camille de Cauwer promet d'exercer pleinement son rôle social. Une volonté qui est d'ailleurs posée de façon concrète dès le second numéro. Un communiqué est ainsi placé sur la dernière page du quotidien, entièrement dévouée aux annonces et aux publicités (dont l'exploitation suffisante accorde à une publication la conservation de son autonomie). Il manifeste la mise à disposition gratuite, en cet emplacement, de deux colonnes du journal à des fins d'insertion de demandes d'emplois et de sujets ; “*Le Matin* désirant être utile à la classe des travailleurs”<sup>21</sup>. L'annonce ne peut comporter plus de trois lignes mais il est seulement perçu un droit fixe de 10 centimes pour couvrir les frais d'inscription. Ce geste désintéressé subsistera jusqu'au 8 octobre 1894.

De plus, il ressort de la rencontre de ces deux dispositions caractéristiques (l'intention de ne pas échapper à sa fonction sociale et un choix politique libéral), ce qui représente l'âme profonde du nouveau journal. A savoir la défense de la minorité anversoise attachée à la langue française, “non pas dans un esprit agressif [...] mais dans un esprit de loyale et entière soumission aux intérêts de la collectivité anversoise”<sup>22</sup>. Ce serait effectivement une preuve d'aveuglement ou une marque d'antipathie à l'égard des masses populaires flamandes que de se lancer tête baissée dans une guerre ouverte et sectaire. D'autant que le public néerlandophone se trouve majoritaire à Anvers et apparaît en net regain de pouvoir depuis la mise en place du suffrage universel tempéré par le vote plural en 1893.

Le troisième concept important à mettre en valeur, c'est la résolution affirmée haut et fort qui consiste à demeurer dans les convenances morales, à ne pas se complaire dans le sensationnel. Bref, l'important est de ne pas choquer afin de plaire à tous. Ce qui sous-tend bien entendu un principe mercantile. En effet, la bourgeoisie puritaine de l'époque, classes moyennes ou élites de la prospérité anversoise (le lectorat ciblé), semble comme inconsciente de l'évolution psychologique qui va déterminer le vingtième siècle. Face à cette révolution des mentalités qui s'esquisse déjà auprès des classes populaires, *Le Matin* n'a d'autre choix, selon sa logique commerciale, que de tenter de s'y soustraire en restant “à mi-chemin entre romantisme et idéalisme humanitaire”<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> *Le Matin*, 02/05/1894, p.4

<sup>22</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.5

<sup>23</sup> “Une époque héroïque. La fondation du *Matin* ou les origines d'une tradition

Enfin, il apparaîtrait manifestement que le quotidien cher à Camille de Cauwer ambitionne d'assumer sans retenue son nouveau statut de vecteur de diffusion de l'esprit ouvert des anversoises vis-à-vis de l'art et de la pensée. Ne dit-on pas en effet d'Anvers qu'elle est une ville où chacun se sent citoyen du monde<sup>24</sup> ?

Car la Ville resplendit alors de mille feux. Son Exposition universelle, la mondialisation de son port, son statut stratégique et militaire de "réduit national" en cas d'invasion ainsi que son renouveau dans le domaine des arts et des lettres en constituent les artifices. Et *Le Matin* se pose en garant médiatique de cette expansion phénoménale de la métropole.

---

anversoise", in : *La Presse*, op. cit., p.7

<sup>24</sup> *Le Matin*, Numéro jubilaire du 75e anniversaire, Anvers, 26/06/1969, p.7

## I.4. Un graphisme austère

Le succès fulgurant de ce tout nouvel organe de presse baptisé *Le Matin*, lié à une conjoncture économique favorable et à une formule originale<sup>25</sup>, ne se dément pas et ce, dès les premiers jours. On s'arrache véritablement comme des petits pains les exemplaires du journal à l'heure du petit-déjeuner, impatient de s'informer des dernières rumeurs de la ville. Vendu au prix raisonnable de cinq centimes le numéro, *Le Matin* prend donc de bon gré le parti d'un départ en flèche !

Pourtant, si le concept de la gazette de Camille de Cauwer se place courageusement à la pointe du progrès, son apparence et sa présentation typographique usent davantage d'une austérité presque malade<sup>26</sup>. Les symptômes en sont clairs : les titres se trouvent peu mis en évidence, les dépêches étrangères sont groupées par pays, le texte serré est structuré sans s'embarrasser de la mise en pages et les caractères utilisés apparaissent minuscules. Le nouveau quotidien anversoïse ne comprend, de plus, que quatre pages de texte (dont la dernière est réservée aux publicités, parfois agrémentées d'un dessin, et aux petites annonces) comprenant chacune cinq colonnes étroites et toujours construites sans originalité visuelle. En fait, le visage volontiers discret et terne adopté par Camille de Cauwer et ses typographes pour la confection du *Matin* rappelle presque une feuille du très sobrement officiel *Moniteur Belge* !

Sans doute peut-on essayer de formuler une explication partielle à cette résolution graphique laconique. En effet, le souci constant des promoteurs du *Matin* reste bien de se prémunir, en ce qui concerne le fond et aussi la forme du produit, de tout excès sensationnaliste ou populiste. Toute trivialité déplacée dans le cadre des moeurs bourgeoises de l'époque pourrait donc affecter négativement les ventes. Parce que, dans l'esprit de ses fondateurs, l'utilisation de gros titres ou d'une structure textuelle davantage "oxygénée" éclipserait la crédibilité naturelle et l'image intellectualisante du journal sous des ornements extérieurs évoquant les canards populaires. Un tel graphisme se révélerait donc inadapté à cette minorité francophone bourgeoise plutôt imbuë d'elle-même en matière culturelle. Une minorité dont le complexe de supériorité vis-à-vis des masses néerlandophones reste d'ailleurs relativement développé et qui constitue la cible privilégiée du *Matin*.

---

<sup>25</sup> Voir supra.

<sup>26</sup> Voir annexe

D'autre part, signalons que c'est Edouard Heinzmann-Savino (1848-1925) qui dirige la rédaction la première année. La pondération de ce professionnel expérimenté qui assure la correspondance à Anvers de nombreux journaux italiens fait immédiatement merveille à ce poste-clé. Et, aussitôt, il appose son empreinte à une autre entreprise qui va redorer le blason de la presse toute entière. En effet, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1894, il parvient à mettre sur pied le premier Congrès international de la Presse (ouvert du 7 au 12 juillet<sup>27</sup>). Il est bientôt honoré de la présidence de la Section Anvers-Limbourg de l'Association générale de la Presse belge, puis sacré président national de cette même Association. Mais Edouard Heinzmann-Savino a, entre-temps (en 1895), abandonné sa charge de rédacteur en chef au profit d'un poste de professeur d'italien à l'Institut supérieur de Commerce de l'Etat à Anvers<sup>28</sup>. Il continuera néanmoins à collaborer épisodiquement au *Matin*.

Enfin, sur le plan du contenu, le nouveau-né de la presse anversoise se distingue déjà par des rubriques bien remplies qui se disputent les honneurs de ses colonnes. Voici un aperçu de ce que le lecteur peut trouver au détour des quatre pages du *Matin* :

-  **En page 1** - Les dépêches internationales et nationales ; les chroniques de politique étrangère et nationale ; les correspondances à l'étranger (éventuellement) ; les chroniques d'opinion sur les grosses affaires en cours ; une partie de la rubrique "La Ville"<sup>29</sup> (nouvelles et potins anversois).
-  **En page 2** - "La Ville" (suite de la première page) ; les faits divers ; les informations nationales de deuxième importance ; la rubrique "La Capitale" (une correspondance téléphonique à Bruxelles) ; le feuilleton (en pied de page).
-  **En page 3** - Les informations belges de deuxième importance (la suite éventuelle) ; la mention des actes officiels du jour (éventuellement) ; la chronique judiciaire ; la chronique des Beaux-Arts ; la chronique sportive ; la chronique théâtrale ; la rubrique "La Chambre" (informations sur les débats parlementaires) ; les annonces de spectacles ou de concerts ; quelques données maritimes ; la rubrique "Dernières

<sup>27</sup> "Le premier Congrès de la presse internationale", in : *La Presse*, n° 12, 12/1956, p.15

<sup>28</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.7

<sup>29</sup> Cette rubrique fondamentale sera renommée "Anvers Panorama" après la deuxième guerre mondiale.

Nouvelles” ; la suite du feuilleton (éventuellement) ; les notifications d'état civil (éventuellement) ; des informations sur la salle de vente des notaires (éventuellement) ; petites annonces et publicités (parfois).

 **En page 4** - Les petites annonces et la publicité.

## I.5. La guérilla linguistique est déjà lancée

Dès la prise d'indépendance de la Belgique, en 1830, on ne peut que constater la détermination sociale de la barrière linguistique. On distingue la bourgeoisie francisée des classes populaires usant de divers dialectes (flamands, wallons, allemands). Les notions de bien-être et de niveau social sont, de fait, intimement liées à la langue française<sup>30</sup>.

Cependant, dans la foulée de l'avènement de ce nouvel Etat belge, on assiste à une autre naissance, celle de l'embryon du mouvement flamand. Dynamique mais encore minoritaire et dépourvu d'influence sur le plan politique, ce premier mouvement, surtout intellectuel, poursuivra longuement son objectif. Le mouvement veut en réalité obtenir l'égalité des langues dans les provinces flamandes afin de restituer à la majorité populaire le droit à la préférence linguistique. Le *Matin* d'Anvers, lui, se réclame plutôt d'un courant libéral francophone conservateur dont l'image anticléricale et le caractère antiflamand ont favorisé (en Flandre) une cuisante défaite des libéraux aux élections de 1884<sup>31</sup>. On voit donc qu'au moment du lancement initial du journal, la question flamande est déjà posée dans cette région du pays.

L'introduction, en 1893, du suffrage universel tempéré par le vote plural (auquel les libéraux doctrinaires ont toujours été opposé<sup>32</sup>) a, par ailleurs, ouvert de nouvelles voies d'action au mouvement flamand. Celui-ci possède désormais une réelle assise populaire puisque l'extension du droit de vote concerne principalement les néerlandophones.

Ce phénomène de guérilla linguistique intervient d'autant plus dans la métropole. Car, du fait de la composition typique du corps électoral anversoïse, dominé par une classe moyenne néerlandophone, les flamingants représentent "un facteur que les libéraux doctrinaires ne peuvent négliger"<sup>33</sup>.

*Le Matin* est conscient de servir l'idéal ainsi que les intérêts du fort noyau francophone bourgeois vivant à Anvers et issu essentiellement des milieux commerciaux et industriels. Il va "mettre le talent de ses

<sup>30</sup> WILMARS (Dirk), *Le problème belge : la minorité francophone en Flandre*, Bruxelles, Ed. Erasme, 1968, p.70

<sup>31</sup> HASQUIN (Hervé), VERHULST (Adriaan) (dir.), *Le libéralisme en Belgique. Deux cents ans d'histoire*, Bruxelles, Centre Paul Hymans - Ed. Delta, 1989, p.215

<sup>32</sup> MABILLE (Xavier), *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, 3e éd., Bruxelles, CRISP, 1997, p.190

<sup>33</sup> HASQUIN (Hervé), VERHULST (Adriaan) (dir.), op. cit., p.216

journalistes au service du grand port national anversois et de son négoce”<sup>34</sup>.

Dans l’antique maison de la Vieille Bourse, on entend bien, par tous les moyens journalistiques, se jouer de cette évolution populaire profondément flamande qui s’affirme partout dans la métropole. Effectivement, si elle ne constitue pas encore une menace sérieuse, elle sonne déjà comme une menaçante prémonition aux oreilles de Camille de Cauwer et de ses troupes...

---

<sup>34</sup> “La presse quotidienne belge”, in : *La Presse*, Numéro spécial courant de janvier à mai 1958, n°17, p.65

## I.6. Conclusion : *Le Matin* part du bon pied !

Le moins que l'on puisse dire lorsqu'on évoque la création du *Matin* d'Anvers, ce quotidien francophone de tendance libérale doctrinaire et anticléricale, c'est qu'elle constitue une franche réussite ! Le nouveau journal est doté d'une structure répondant parfaitement à certains besoins informationnels et publicitaires nés de l'Exposition universelle de 1894 et de l'explosion économique du port d'Anvers. Il reçoit donc très vite les suffrages de la minorité francophone bourgeoise que l'on retrouve surtout dans les milieux commerciaux et financiers.

La raison de cet engouement peut être établie sans trop de risques. *Le Matin*, profitant de divers artifices qui permettent une circulation rapide de l'information et usant du concept d'édition de nuit, paraît avant tous ses concurrents et intègre les derniers échos du soir. Il s'impose dès lors souvent dans la pratique comme le premier choix des anversoïses francophones dans leur quête de nouvelles fraîches.

*Le Matin* constitue cependant une publication austère et trop riche en publicité, parce qu'elle tire une part importante de ses revenus des insertions d'annonces en ses pages. Néanmoins, la feuille de Camille de Cauwer (le légendaire fondateur) possède aussi, à côté d'une logique commerciale presque vénale, d'autres dimensions davantage idéologiques.

Ainsi, au souci de demeurer dans les convenances morales et de participer à la vie sociale et culturelle de la métropole, elle ajoute aussi une touche élitiste en s'érigeant défenseur attitré des privilèges de la minorité francophone anversoïse, réputée très conservatrice. A ce moment, la grande affaire linguistique est déjà lancée mais, concrètement, on en ressent toujours assez peu les effets. *Le Matin* a donc tout loisir pour se construire un lectorat et partir du bon pied.

## **II. La marche du progrès (1894-1914)**

## II.1. *Le Matin* répond à l'appel de la modernité

Au cours de l'Exposition universelle d'Anvers, en 1894, une machine diablement innovatrice appelée "linotype" opère à titre démonstratif. Et, deux années plus tard, deux mécaniques semblables fonctionnent également, à l'occasion de l'Exposition universelle bruxelloise, pour la composition du journal *La Réforme*<sup>35</sup>. En effet, celui-ci s'en est rendu locataire pour toute la durée de l'événement<sup>36</sup>.

Ces outils révolutionnaires, que les directeurs de journaux et d'imprimerie hésitent encore à introduire, représentent un nouveau défi pour les entreprises de presse. Celles-ci sont désormais confrontées à une modernisation de techniques (presses rotatives, linotypes) qui permet d'imprimer de plus en plus rapidement un nombre sans cesse croissant d'exemplaires. Face à la révolution industrielle caractéristique de cette fin de dix-neuvième siècle, l'alternative apparaît claire : il faut suivre pas à pas la marche du progrès, mais cela coûte cher, ou se résoudre à disparaître sous le voile de l'archaïsme...

Camille de Cauwer va se situer dans la droite ligne de cette évolution prévisible des médias vers l'industrialisation. Le temps de l'artisanat est révolu et de Cauwer le sait, lui qui a toujours rêvé de perfectionner le noble métier de typographe. Il entend de toute évidence ne pas louper le train de la mécanisation qui fonce à toute vapeur en direction d'un avenir prospère, symbolisé à cette époque (en ce qui concerne la presse) par la linotype. Ce remarquable instrument typographique d'origine et de fabrication américaine<sup>37</sup> permet de composer automatiquement les lignes de caractères d'imprimerie, rien qu'en les tapant sur un clavier. Un tel engin assure une excellente productivité. Il concède à un seul homme correctement formé l'accomplissement d'un volume de travail qui aurait, sinon, réclamé les compétences et le labeur de huit typographes "non-mécanisés" ! Ce qui

---

<sup>35</sup> Organe bruxellois du parti libéral progressiste, fondé le 17 février 1884. *La Réforme* est une des premières gazettes illustrées du pays. Suite à des difficultés financières, sa publication est pourtant interrompue le 13 janvier 1907. Le journal reparait en 1935 sous une forme hebdomadaire puis périclité à nouveau en 1939. Après la deuxième guerre mondiale, *La Réforme* réapparaît bimensuellement. Elle cesse définitivement d'exister en 1958 (cf. BERTELSON (L.), *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, 2e éd., 1974, pp.110-111).

<sup>36</sup> *Le Matin*. 1894-1929, Numéro spécial du 35e anniversaire, Anvers, 1929, p.3

<sup>37</sup> La linotype a été inventée aux Etats-Unis par un immigrant allemand, Morgenthaler. Elle a été utilisée pour la première fois par le *New York Tribune* le 3 juillet 1886 (cf. CAYROL (R.), *La presse écrite et audiovisuelle*, Paris, 1973, p.37).

constitue une véritable aubaine pour un quotidien qui se trouve alors en pleine voie d'expansion sur le plan du nombre de ses lecteurs et sur le plan de la variété et de l'ampleur de son contenu.

La linotype retient donc assez vite l'attention du directeur du *Matin*, soucieux d'assurer des lendemains sans tourments à son concept, avec l'assistance des technologies de pointe. Dès lors, en 1897, une ultime visite à Londres, effectuée dans le but d'assister à une démonstration de cet étonnant outil, réduit au silence ses dernières réticences. Cette machine se révèle décidément trop extraordinaire pour ne pas l'utiliser. Convaincu de son importance potentielle pour la stimulation du rendement de son imprimerie et de son journal, il en commande immédiatement quatre exemplaires. Le premier arrive à Anvers au début de l'année 1898. Les trois autres spécimens parviennent dans la métropole au milieu de cette même année. Et, un peu plus tard, en août 1898, quatre nouvelles linotypes sont à nouveau montées dans les ateliers du *Matin*. Par ailleurs, Camille de Cauwer entreprend une seconde démarche progressiste, parallèlement à ces emplettes initiales, en commandant une rotative à Paris chez le maître du genre, Marinoni<sup>38</sup>.

On peut comprendre la volonté farouche démontrée par Camille de Cauwer dans sa réponse à l'appel de la modernité de deux manières qui, sans doute, possèdent chacune une fraction de la vérité. D'un côté, comme une volonté sincère d'innovation voire comme l'exécution d'un idéal consistant à oeuvrer dans le sens du progrès et des améliorations que celui-ci est susceptible d'apporter à tous. Mais, d'un autre côté, comme une simple recherche de productivité, réalisée avant tout afin de résister financièrement dans un monde instable et en pleine mutation technologique.

---

<sup>38</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, loc. cit.

## II.2. La grève des artisans typographes

La démarche innovatrice de Camille de Cauwer et ses desseins tournés vers l'industrialisation de la presse vont provoquer la colère et l'amertume des compagnons et ouvriers typographes.

Pourtant, la "transaction" est claire : la direction du *Matin* entend bien conserver l'ensemble de son personnel. Elle annonce en conséquence très vite à ses salariés qu'elle ne procédera à aucun licenciement suite à l'arrivée des machines linotypes, acceptant dès lors de sacrifier ses intérêts économiques à une question d'ordre purement social.

Mais voilà, les typographes du *Matin* sont touchés dans leur fierté. Ils considèrent en effet ces nouveaux outils comme une atteinte à leur honneur professionnel et à leurs traditions artisanales. On peut, sans doute, respecter l'indignation de ces hommes "qu'on appelle parfois les aristocrates de la classe ouvrière, tant leur tradition syndicale est ancienne"<sup>39</sup>. Elle représente "un émouvant témoignage d'amour-propre, un signe d'orgueil, une démonstration de dédain pour l'ingénieur qui prétend remplacer, par un jeu délicat de rouages mécaniques, l'habileté souvent prodigieuse des compositeurs et sélectionneurs de lettres qui, jusqu'alors, avaient fait merveille dans l'art difficile de l'imprimeur"<sup>40</sup>.

Néanmoins, cette attitude constitue aussi une barrière psychologique, et même quasiment physique, placée sur la route du progrès souhaité par Camille de Cauwer. Le père du *Matin* admire certes la science de l'artisan mais n'en reste pas moins un administrateur en proie aux obligations et aux lois impitoyables du journalisme moderne. Avant tout, il faut aller plus vite et faire mieux que le concurrent...

Exhortés par quelques meneurs syndicaux particulièrement influents, les compagnons imprimeurs vont donc se révolter, engageant une lutte qui semble devoir être sans merci avec l'audacieux innovateur. Ainsi, pour défendre leur emploi qu'ils imaginent menacé à plus ou moins court terme par ces "machines de la faim"<sup>41</sup> révolutionnaires, les artisans typographes déclenchent une grève sans préavis, à l'occasion de la composition du numéro du *Matin* à paraître le samedi 22 octobre 1898.

La réaction de la direction ne se fait pas attendre. Elle prend la forme

---

<sup>39</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Ed. Marabout, 1975, p.335

<sup>40</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, p.6

<sup>41</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), loc. cit.

d'un message aux accents désabusés placé dans les colonnes du quotidien cher à son fondateur. En voici reproduites quelques lignes issues de la plume d'un des rédacteurs du journal :

“Cette action nous dégage de nos scrupules d'humanité. Voilà ce à quoi nos ouvriers, à qui nous n'avons jamais voulu que du bien, devraient songer pendant qu'il en est encore temps. Et nous déplorons dans leur intérêt que des meneurs assurément mal avisés soient parvenus à leur imposer une détermination pareille à l'heure où leur profession traverse une crise redoutable et où, par conséquent, ils auraient dû faire montre d'un peu de diplomatie, au lieu de manifester des exigences plus grandes que jamais. Les compagnons typographes sont en train de tuer la poule aux oeufs d'or.”<sup>42</sup>

Car Camille de Cauwer se trouve, suite à cette action d'origine syndicale, face à un mur qui paraît infranchissable !

D'une part, la grève se révèle sauvage à tous points de vue. Les techniciens anglais venus monter les dernières linotypes commandées à Manchester sont violemment pris à partie par les grévistes tandis que menaces et autres tentatives de sabotage se succèdent sans relâche. Bref, le désir de destruction à l'égard des ateliers et du matériel technique du quotidien anversoïse transparaît clairement chez les ouvriers, toujours sous le charme de leurs syndicats. Ce qui sous-tend des dispositions presque suicidaires !

D'autre part, depuis son arrivée sur le marché des médias à Anvers, *Le Matin* a très bien réussi à fidéliser son lectorat. Une non-parution prolongée des suites de la grève affaiblirait sûrement le bel édifice commercial (construit grâce à l'apport massif de la publicité) bâti jusqu'alors. Ce qui ne ferait pas les affaires financières de l'insatiable homme de négoce qu'est devenu Camille de Cauwer.

Le patron du *Matin* décide dès lors de résister à l'obstination et à l'aveuglement de ses travailleurs, sans faire de concessions. Il se fait notamment installer un lit de camp auprès de ses chères machines, dans l'atelier du journal. Il y passe ses nuits dans la crainte d'une tentative de sabotage, “affrontant à plusieurs reprises d'importantes délégations d'ouvriers qui tentent d'envahir les salles par la force et de tout détruire”<sup>43</sup>.

Mais, pour conserver sa position de force vis-à-vis des grévistes et du

<sup>42</sup> “Grève maladroite”, in : *Le Matin*, 22/10/1898, p.1

<sup>43</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, Anvers, 1929, p.3

public, de Cauwer doit évidemment trouver une solution, toute temporaire qu'elle soit, afin que sa publication continue à sortir de presse envers et contre tout. La résolution de cette difficulté va impliquer l'ensemble des rédacteurs et l'aide des spécialistes anglais venus assembler les linotypes. Toutes ces bonnes volontés sont stimulées par l'exemple de détermination farouche offert par leur chef, qui n'hésite pas à s'asseoir lui-même au clavier des linotypes. Elles parviennent (plus ou moins adroitement) à sortir de ces fertiles outils (relativement faciles à utiliser) suffisamment de lignes pour donner les principales informations du jour.

Les responsables du *Matin* tirent d'ailleurs une leçon d'humilité de cette épreuve qui les oblige à mettre la main à la pâte, jugeant désormais que "tout bourgeois devrait apprendre un métier manuel"<sup>44</sup> et que c'est "leur ignorance à cet égard qui fait la force et l'insolence de certains syndicats"<sup>45</sup>. Cet épisode cocasse qui prend place dans la crise de jeunesse du *Matin* illustre bien le ruisseau qui sépare toujours, dans les mentalités, les rédacteurs et les dirigeants bourgeois des ouvriers nés sous l'étiquette populaire.

Le mercredi 26 octobre, la fin de la grève est proclamée officiellement dans les colonnes du journal : les travailleurs "d'élite"<sup>46</sup> reprennent le travail. Devant l'indomptable énergie déployée par Camille de Cauwer et sa fidèle équipe, les grévistes se sont rendus à la raison, préférant la capitulation à la misère. Les ouvriers typographes renoncent ainsi, de guerre lasse, à poursuivre un combat syndical qui ne peut qu'attirer le spectre d'un chômage promis à maintes reprises, tel un couperet, par leur intransigeant directeur.

De plus, ces artisans résignés et désormais voués au recyclage industriel ont probablement intégré dans leurs réflexions le fait qu'il n'est pas de leur pouvoir d'entraver la marche inéluctable du progrès. Un progrès qui constitue la caractéristique remarquable de la respectable maison de Camille de Cauwer. L'opposition à la machine reste en effet vaine lorsqu'on a affaire à un pionnier batailleur de la trempe du fondateur du *Matin*, pour qui l'avenir n'appartient qu'à ceux qui se l'arrachent...

Signalons par ailleurs que le processus d'industrialisation du *Matin* sera achevé peu avant la première guerre mondiale. On introduit en effet dans

---

<sup>44</sup> "Tant va la cruche...", in : *Le Matin*, 24/10/1898, p.1

<sup>45</sup> Loc. cit.

<sup>46</sup> "Fin de grève", in : *Le Matin*, 26/10/1898, p.1

ses ateliers une deuxième presse rotative capable d'imprimer et de coller en un seul cahier un journal de 24 pages (au rythme de vingt-cinq mille exemplaires à l'heure), ou en deux cahiers un canard de 48 pages (à la cadence de douze mille cinq cents exemplaires à l'heure)<sup>47</sup>.

---

<sup>47</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, loc. cit.

### II.3. *Le Matin* croît-il trop vite ?

*Le Matin* atteint rapidement une situation prépondérante au sein de la presse francophone anversoise. Son tirage explose véritablement (avec une estimation de pas moins de quinze mille exemplaires en 1908<sup>48</sup>), ce qui entraîne une confiance accrue des milieux commerciaux et industriels en matière de publicité. Car le public anversois attaché à la langue française (essentiellement la haute bourgeoisie) répond pleinement à l'appel du *Matin*.

Toutefois, les quatre pages de la modeste feuille de Camille de Cauwer deviennent vite trop exigües par rapport au nombre des rubriques (il faut ainsi parfois postposer l'édition des deux feuillets) et en regard de l'abondance des matières traitées. Effectivement, un bulletin météorologique, la mention des heures des marées ou encore une importante partie commerciale avec le cours des changes, le compte-rendu des bourses d'Anvers, de Bruxelles et d'autres grands marchés mondiaux viennent s'ajouter au menu du journal. *Le Matin* rend également compte des arrivées et des départs des bateaux ainsi que de leurs cargaisons à travers la rubrique "Anvers-Port". La rédaction pousse même le vice (ou la vertu) jusqu'à indiquer, à l'heure du petit-déjeuner, la température de l'eau au bassin de natation, cultivant donc le souci du bien-être de ses lecteurs<sup>49</sup>.

Par ailleurs, il y a à partir du premier janvier 1895 deux éditions : l'une paraît à une heure du matin (elle est destinée à l'ensemble de la Belgique et à l'étranger) tandis que l'autre sort de presse quatre heures plus tard (elle concerne particulièrement les anversois, avides des toutes dernières nouvelles de la métropole).

Bref, étant donné son succès croissant, le problème du *Matin* réside surtout dans son manque de souplesse en ce qui concerne le volume des informations diffusables. Les responsables du journal ont pourtant, dès le premier janvier 1895, adopté le grand format (470 mm x 565 mm), élargissant ainsi sa capacité initiale limitée à cinq colonnes par page d'une précieuse colonne. Rien n'y change. En fait, *Le Matin* "étouffe dans ses colonnes, pourtant spacieuses, comme une élégante du temps de Louis XIII dans son busc"<sup>50</sup> !

Mais tout problème favorise la recherche d'une solution, et il n'en est

<sup>48</sup> FREDERICQ (Paul), *Schets eener Geschiedenis der Vlaamsche Beweging*, II, p.293

<sup>49</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.17

<sup>50</sup> Loc. cit.

pas autrement pour le directeur Camille de Cauwer. Celui-ci, comme on l'a vu plus haut, entreprend jusqu'en 1914 la modernisation substantielle de son quotidien par le biais de l'acquisition de plusieurs linotypes et de deux grosses presses rotatives, susceptibles d'augmenter la capacité du journal.

Cette modernisation porte bientôt ses fruits et entraîne bien évidemment des modifications dans son aspect matériel. Ainsi, les titres des articles deviennent progressivement plus gros et plus visibles bien que le visage global du journal demeure assez austère. D'autre part, à partir du 4 décembre 1899, *Le Matin* peut s'enorgueillir de comprendre à coup sûr six pages par jour. Huit, dix voire douze feuillets sont parfois imprimés quand les circonstances et la soif d'informations des lecteurs l'exigent. Et, juste avant le déclenchement de la première guerre, on abordera même les seize ou dix-huit pages, au moins une fois par semaine (surtout à l'occasion de l'édition du dimanche<sup>51</sup>). Le format évolue également, devenant un peu plus petit (380 mm x 530 mm) dès le 4 décembre 1899, afin de faciliter la prise en mains et la lecture.

Cependant, il faut nuancer cette idée de pléthore informationnelle que l'on accorde au *Matin* en précisant que petites annonces et autres publicités commerciales affluent en ses colonnes. A un point tel que, souvent, elles envahissent près de la moitié d'une publication qui épouse des allures de revue au quotidien. Car la pleine indépendance du média est à ce prix.

---

<sup>51</sup> *Le Matin* est publié, à cette époque, sept jours sur sept ! Cette périodicité quotidienne au sens plein du terme ne changera qu'après la deuxième guerre mondiale. En effet, le journal ne paraîtra plus que six fois par semaine (avec un seul numéro du week-end paraissant le samedi).

## II.4. *Le Matin* : une affaire de famille

En 1895, suite au départ d'Edouard Heinzmann-Savino, Camille de Cauwer offre les rênes du *Matin* à Eugène Landoy (1857-1909). Ce docteur en droit, auteur de comédies et de livrets d'opérette à ses heures, accepte de bon cœur la responsabilité de rédacteur en chef. Eugène Landoy appartient en fait à une vieille famille de journalisme. C'est un homme d'expérience, puisqu'il a déjà exercé pendant huit ans les mêmes fonctions au *Précurseur*. Il abat quotidiennement une besogne intense et acquiert rapidement le titre de bras droit d'un Camille de Cauwer qui voit en lui son alter ego. Grand éditorialiste, Eugène Landoy va s'atteler durant quatorze ans à défendre la liberté de la conscience. Sous sa férule, la feuille libérale dévouée à la minorité francophone anversoise dénonce les abus du gouvernement clérical, à une époque où "une lourde pression s'exerce sur les consciences via les convictions religieuses, pour conquérir et affermir un pouvoir purement politique"<sup>52</sup>.

*Le Matin* est aussi une affaire de famille : à la mort d'Eugène Landoy, le 22 juin 1909, son frère Raphaël (1855-1923), ancien fonctionnaire des chemins de fer, lui succède. Et, jusqu'au début de la grande guerre, ce chansonnier reconnu du cabaret *Le Diable au Corps* (sous le pseudonyme de Rhamsès II) dirige la rédaction avec le souci constant de servir le mieux possible les intérêts commerciaux et politiques d'Anvers<sup>53</sup>.

Mais la saga de la famille Landoy ne s'arrête pas là. Les deux fils d'Eugène Landoy, Georges et Eugène, vont aussi jouer un rôle d'envergure dans les cadres de la rédaction avant la première conflagration mondiale. Ainsi, Eugène Landoy fils<sup>54</sup> collabore-t-il de temps à autre au journal tandis que son frère Georges<sup>55</sup>, futur rédacteur en chef, en devient un des piliers.

<sup>52</sup> "Regards en arrière", in : *Le Matin*, 29/6/1974, p.1

<sup>53</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.8

<sup>54</sup> Diplômé de l'Institut supérieur du Commerce d'Anvers, Eugène Landoy fils (dit "Nikita") est aussi le gendre de Louis Strauss, un des éminents collaborateurs du *Matin* (cf. *Le Matin 1894-1944*, op. cit., p.17). Il décédera en 1929.

<sup>55</sup> Georges Landoy (1883-1929) est diplômé, comme son frère, de l'Institut supérieur du Commerce d'Anvers. Il entre au *Matin* dès 1909. Pendant la guerre, il collabore à l'*Echo belge*, un journal fondé à Amsterdam pour servir de trait d'union entre les exilés belges francophones. Il quittera en 1921 son poste de rédacteur à l'*Echo du Soir* pour diriger la rédaction du *Matin* (loc. cit.).

## II.5. Silhouettes d'un *Matin* philanthropique

*Le Matin* gagne vite une réputation de pépinière de jeunes chroniqueurs et de journalistes de valeur. Ceux-ci fourbissent leurs premières armes dans ses bureaux rédactionnels avant d'aller démontrer leurs compétences sous d'autres cieux. *Le Matin* constitue donc souvent une rampe de lancement pour des jeunes talents. Ainsi, ses illustres rédacteurs Ernest Henrion<sup>56</sup>, Antoine De Graef<sup>57</sup>, Charles-Marie Flor O'Squarr<sup>58</sup>, Léon Tricot<sup>59</sup> ou encore Henri Dierckx<sup>60</sup> (et, après la première guerre mondiale, des gens comme Maurice Gauchez<sup>61</sup> ou Fernand Demany<sup>62</sup>)...

Par ailleurs, de nombreuses fortes personnalités du monde libéral vont également en noircir les pages. Parmi celles-ci, Louis Strauss (1844-1926) n'est certainement pas la moindre. A son entrée à la Vieille Bourse, dès la fondation du quotidien de Camille de Cauwer, il représente un des personnages les plus en vue de l'économie libérale. Ce collaborateur expérimenté (journaliste au *Journal des Débats*<sup>63</sup>, à l'*Etoile Belge*<sup>64</sup> et au

<sup>56</sup> Secrétaire de rédaction du *Matin* de 1894 à 1914, Ernest Henrion combat ensuite en Afrique pendant la guerre. Rentré dans la vie civile, il demeurera directeur de l'Agence Télégraphique Belge (Belga) jusqu'à sa mort, le 10 octobre 1925 (cf. *Le Matin 1894-1944*, op. cit., p.8).

<sup>57</sup> Ce cycliste accompli, collaborateur du *Rush* (un journal d'information sportive imprimé par Camille de Cauwer), entre au *Matin* en qualité de correspondant sportif. De Graef (1877-1929), dit "Paul Salvagne", quitte la rédaction en 1910 pour diriger le Palais d'Été, un théâtre bruxellois (cf. *Le Matin 1894-1944*, op. cit., p.9).

<sup>58</sup> Flor O'Squarr, dit "Coriolis", a été rédacteur au *Figaro* et au *Petit Parisien* avant d'entrer au *Matin*. Décédé en 1921, il était aussi correspondant en Belgique du *Temps* (cf. BERTELSON (L.), *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*, p.55).

<sup>59</sup> Ce Français natif de Liège, poète et auteur de théâtre, a d'abord collaboré à l'hebdomadaire *Tout-Liège* (1895-1912). Engagé au *Matin*, il participe également au *Florilège artistique et littéraire*, une revue de lettres (1905-1914) et au *Méphisto*, l'organe du Théâtre Royal d'Anvers. Tricot quitte la métropole en 1911 pour tenter sa chance à Paris, où il se réserve de nombreuses collaborations. Il meurt en 1912.

<sup>60</sup> Henri Dierckx (1856-1903), dit "Delta", est le premier collaborateur scientifique du *Matin*. Conseiller communal anversoïse et membre de la société Astronomique de Londres, il entre en 1902 au *Nouveau Précurseur* (cf. *Le Matin 1894-1944*, loc.cit.).

<sup>61</sup> L'écrivain et poète Maurice Gilles (1884-1957), dit Gauchez, arrive au *Matin* après la première guerre. Il passe ensuite au *Soir*. Ce membre de l'Académie internationale de culture française est le fondateur de *La Renaissance d'Occident*, une revue littéraire assez influente de l'entre-deux-guerres (cf. BERTELSON, op. cit., p.58).

<sup>62</sup> Fernand Demany (1904-1977) a commencé comme rédacteur au *Matin*. Il a ensuite pris son envol au *Soir*, au *Drapeau Rouge* et au *Peuple*, puis en tant que directeur de *L'Eclair*. Coauteur du *Soir-volé* du 9 novembre 1943, député, et ministre sans portefeuille (en 1944), il a également fondé dans la clandestinité le Front de l'Indépendance (cf. BERTELSON, op. cit., p.37).

<sup>63</sup> Quotidien parisien d'essence politique. Il est fondé en 1789 pour rendre compte des

*Précurseur*) a été formé à l'école des doctrines du libre-échange. Il va jouer un rôle politique de premier plan, d'abord dans la métropole (en tant qu'échevin) puis à l'échelon national (comme député)<sup>65</sup>. Actif dans les relations diplomatiques (consul de Belgique à Sofia et consul général de Bulgarie à Anvers), Louis Strauss sera même élu vice-président de la Chambre de Commerce d'Anvers en 1922. Jusqu'à sa mort, il restera, dans les colonnes du *Matin*, un défenseur acharné des intérêts économiques et politiques anversoises.

Une autre figure inoubliable du journal demeure celle de Julie Pecher, dite Christiane (1865-1928). Cette femme écrivain née et éduquée au contact de l'élite libérale bourgeoise de la métropole est l'animatrice d'une des grandes actions philanthropiques du *Matin* : l'oeuvre de la "Saint-Nicolas et de la Noël des petits malades des hôpitaux"<sup>66</sup>. Une oeuvre qui est née sous la plume de cette même Christiane le 29 novembre 1897. Car cette grande amie des animaux, détachée des contingences matérielles de par ses origines, est aussi prête à toutes les luttes pour améliorer le sort des pauvres et des déshérités. Elle ouvre ainsi, à l'origine, une souscription visant les vieux jouets ou les friandises<sup>67</sup>. Cependant, devant le succès rencontré par l'initiative de Christiane, la collecte est étendue à des dons d'argent. Durant des décennies, cette institution modèle va ainsi demeurer une des manifestations les plus importantes de la solidarité anversoise. Car cette opération de charité amassera vraiment un joli petit pécule. Jusqu'en 1940, elle récoltera près de deux millions quatre cent mille francs<sup>68</sup>, au bénéfice des hôpitaux et des oeuvres d'assistance. Et, après la guerre, le succès sera toujours au rendez-vous, dans la mesure des circonstances de l'époque.

---

débats et des décrets de l'assemblée constituante. Survivant à tous les régimes, il adopte dès 1814 une position plutôt libérale. Il cesse de paraître en août 1944 (cf. BEHETS (J.), "Le Journal des Débats", in : *EVB*, tome I, p.729).

<sup>64</sup> Quotidien libéral bruxellois créé le 20 décembre 1850. Il constitue l'organe de la famille d'Orléans jusqu'en 1871. Le journal est repris par la famille de Cauwer à la veille de la deuxième guerre mondiale, mais il ne renaîtra pas après la fin des hostilités (cf. BERTELSON (L.), *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, p.65).

<sup>65</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.8

<sup>66</sup> "Une époque héroïque. La fondation du *Matin* ou les origines d'une tradition anversoise", in : *La Presse*, 1956, n° 12, p.8

<sup>67</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, op. cit., p.4

<sup>68</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.25

## II.6. *Le Matin* “fransquillon” et anticléric

La polémique virulente avec la très catholique *Métropole*<sup>69</sup>, notamment sur le thème des excès du gouvernement clérical en place, constitue le passe-temps favori des éditorialistes du *Matin* avant la première guerre mondiale. Ainsi peut-on lire, par exemple, que “la politique cléricale a fini par exaspérer les libéraux les plus modérés”<sup>70</sup> ou que “le gouvernement clérical met le trésor public au pillage au profit de ses électeurs”<sup>71</sup>.

L’instauration de la représentation proportionnelle constitue un autre thème de conflit entre les deux grandes gazettes francophones d’Anvers. En effet, suite au désastre électoral découlant du suffrage universel tempéré par le vote plural, les libéraux réclament sempiternellement cette représentation proportionnelle (instaurée finalement en 1899) qui leur restituerait de fortes chances de survie dans diverses régions. Et *Le Matin* s’inscrit tout à fait dans cette optique, jugeant le régime d’alors “absurde et arbitraire”<sup>72</sup> et contestant souvent la sincérité et l’honnêteté de son rival à ce niveau. Il encense ainsi à maintes reprises l’instauration d’une véritable liberté électorale qui doit passer par un “suffrage universel avec garanties, c’est-à-dire avec le correctif, le tempérament, le frein puissant de la représentation proportionnelle”<sup>73</sup>.

Néanmoins, lorsqu’ils font abstraction du facteur exclusivement politique, *La Métropole* et *Le Matin* s’accordent sur la défense de la minorité francophone anversoise. Et, sur ce plan, un nouveau principe

<sup>69</sup> Ce quotidien est fondé le 27 juin 1894 par des notables anversois (Castelein, de Meester et Rijckmans). Il répond aux vœux des catholiques. *La Métropole*, qui paraît dès l’aube, dispose d’une presse rotative Marinoni à partir de mars 1897. Elle supplante vite *L’Escaut*, une autre feuille catholique. Elle devient aussi le journal préféré de l’homme d’affaires et du chef d’entreprise grâce à ses rubriques économiques et financières. Stoppée par la chute d’Anvers le 7 octobre 1914, *La Métropole* renaît à Londres quinze jours plus tard en supplément de l’édition matinale du *Standard*. La crise du papier met cependant un terme à cette situation le 4 mars 1916. De retour à Anvers en 1918, les dirigeants constatent la destruction des installations du journal. *La Métropole* se voit donc éditée par De Vlijt jusqu’en 1920. En 1940, c’est un nouveau coup d’arrêt. Le journal reparaît à l’automne 1944. Mais son quartier général est une nouvelle fois ravagé par une bombe. Et c’est De Vlijt qui vient encore à la rescousse en accueillant *La Métropole* en ses murs. En 1965, c’est l’association avec *Le Matin* et *La Flandre Libérale* à travers Sobeledip (absorbée par Rossel en 1966). Mais *La Métropole*, vaincue par la flamandisation, disparaît comme ses deux confrères le 30 juin 1974 (cf. “La Métropole”, in : *La Presse*, n°16, 10-12/1957, pp.7-14).

<sup>70</sup> “L’action”, in : *Le Matin*, 11/12/1898, p.1

<sup>71</sup> Loc. cit.

<sup>72</sup> “Pour la R.P.”, in : *Le Matin*, 13/12/1898, p.1

<sup>73</sup> “La manifestation”, in : *Le Matin*, 12/3/1899, p.1

juridique va modifier la donne. Effectivement, la loi Cooremans-De Vriendt du 18 avril 1898, dite “loi d’égalité”<sup>74</sup>, reconnaît l’existence d’une seconde langue officielle en Belgique, le flamand. La parole de Vondel n’est désormais plus considérée comme un parler de seconde zone.

Mais, dans les faits, l’application de cette loi introduit davantage une équivalence des deux langues en Flandre que dans la Belgique toute entière. Dans tous les cas, ce bouleversement linguistique, qui en annonce d’autres, ne fait pas les affaires du petit noyau anversois attaché au français et soutenu par le journal de Camille de Cauwer !

D’autant plus qu’on assiste alors au développement d’un “flamingantisme culturel”<sup>75</sup> réclamant une véritable science flamande, ainsi qu’à la naissance de l’espoir de flamandisation à tous les niveaux d’enseignement. Cette idée (apportée sur la scène politique dès 1910) se cristallise d’ailleurs autour de la création d’une grande université flamande à Gand. Là se construirait enfin une élite parlant la langue du peuple et plus celle de la haute bourgeoisie francophone du pays. *Le Matin*, soucieux de respecter à la lettre ses principes de liberté, ne se montre pas totalement réfractaire à cette idée. Il estime que la formation de savants, d’artistes et autres vulgarisateurs de culture flamande “illuminera enfin les ténèbres où errent maintenant des millions de flamands”<sup>76</sup>...

On ne peut cependant pas nier que la position historique du français en Flandre est pour la première fois directement menacée. Et cette question primordiale va impliquer un conflit ouvert entre une majorité linguistique flamande et une minorité sociale bourgeoise, les “fransquillons”<sup>77</sup>, pour qui le français est devenu, depuis des siècles, la langue maternelle. *Le Matin* et les autres publications francophones de Flandre vont à l’avenir avoir beaucoup de pain flamand sur la planche linguistique !

---

<sup>74</sup> MABILLE (Xavier), *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, 3e éd., Bruxelles, CRISP, 1997, p.198

<sup>75</sup> WITTE (Els), CRAEYBECKX (Jan), *La Belgique politique de 1830 à nos jours. Les tensions d’une démocratie bourgeoise* (coll. “Archives du futur”, n°72), Anvers-Bruxelles, Ed. Labor, 1987, pp. 147-153

<sup>76</sup> “Pour l’université flamande”, in : *Le Matin*, 19/12/1910, p.1

<sup>77</sup> PIRENNE (Henri), *Histoire de Belgique 1830-1940*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1952, vol.4, p.215

## II.7. Conclusion : rien n'arrête *Le Matin* !

*Le Matin* va souvent explorer les chemins du changement au cours de son existence. Et ce constat se révèle particulièrement perceptible lors de la période de croissance ininterrompue du journal précédant la première guerre mondiale. La modernisation du journalisme, à cette époque, passe nécessairement par l'achat de machines linotypes et de presses rotatives qui représentent le summum de l'option progressiste. Cette option est délibérément et courageusement prise par le quotidien anversois, soucieux de ne pas rester enfermé dans un carcan limitatif et désuet. Et ceci, afin de résister à l'industrialisation de la presse. Il faut souligner que la personnalité énergique du directeur Camille de Cauwer est sûrement pour beaucoup dans cette rapide évolution technique des ateliers du *Matin*.

La grève des ouvriers typographes prend, dans ces circonstances et bien que le combat ait été perdu d'avance, une tournure plutôt symbolique qui se montre (malheureusement) toujours très actuelle. C'est réellement l'image même de l'homme qui doit s'effacer devant la machine mais aussi l'emblème de l'homme dépassé par les réalités économiques... Car *Le Matin* demeure une entreprise aux valeurs purement commerciales et en conséquence soumise aux lois du marché.

Sur le plan linguistique, les premiers assauts flamingants dignes d'être mentionnés se font à présent ressentir, alertant vraisemblablement déjà une minorité francophone anversoise qui descend peu à peu de son piédestal.

Mais le quotidien de Camille de Cauwer, fort occupé par la guerre ouverte qu'il déclare au cléricisme, n'entrevoit probablement pas toutes les implications potentielles de cette formidable évolution. Sa position de force, garantie par le nombre sans cesse croissant de lecteurs et la confiance accrue des annonceurs publicitaires, ne se dément pas. Rien n'arrête encore l'essor continu du *Matin*.

### **III. L'écueil de la guerre (1914-1918)**

### III.1. *Le Matin* face à la première guerre mondiale

Confrontés à l'étouffant et dangereux climat qui précède le déclenchement de la première grande conflagration mondiale, Camille de Cauwer et l'ensemble de l'équipe du *Matin* continuent malgré tout d'espérer. Leur humanisme, leur lucidité et leur esprit déjà fondamentalement pacifiste les soutiennent dans cette voie.

Mais la guerre n'attend pas : elle éclate dans toute sa violence et son injustice. Au début du mois d'août 1914, la ville d'Anvers est déclarée en état de siège. Et, dès ce moment, les moyens matériels et autres fournitures nécessaires à la publication d'un quotidien se raréfient inéluctablement. Pourtant, la rédaction va mobiliser toute son énergie afin d'assurer à la population une information régulière et la plus complète possible. Dans ce but, les journalistes ont recours à la composition journalière de deux à trois éditions spéciales. Des éditions certes assez sommaires (quatre pages au maximum) mais qui se révèlent à l'analyse beaucoup plus expressives que l'habituelle physionomie sévère du journal. On peut aisément comprendre ce changement d'attitude : la conjoncture mouvementée qui enflamme et inquiète alors les anversoïis n'incite point à l'austérité du discours.

Camille de Cauwer, ancien officier et patriote jusqu'au bout des ongles, a fait le serment que sa gazette ne paraîtrait pas sous la botte et la censure germanique. Elle est cependant imprimée jusqu'à l'ultime moment. Dès lors, le jour du bombardement de la métropole (le 28 septembre 1914<sup>78</sup>), de Cauwer ferme les portes du *Matin*. Les troupes allemandes se trouvent effectivement aux portes d'Anvers.

Ainsi, pour la première fois depuis sa fondation, le jeune quotidien francophone connaît, suite à de dramatiques circonstances extérieures, un coup d'arrêt dans sa progression. Tout le personnel (direction, rédaction, administration et main-d'oeuvre ouvrière) est rapidement dispersé...

Pour échapper à l'ennemi, Camille de Cauwer et plusieurs de ses collaborateurs s'exilent à l'étranger, en Hollande, en France ou en Grande-Bretagne. Dans le courant de l'année 1915, une nouvelle alarmante arrive d'ailleurs par voie détournée à Londres, où l'ex-officier a trouvé provisoirement refuge. Les occupants envisagent en effet de détourner les installations et les équipements du *Matin* à leur compte afin d'en tirer une

<sup>78</sup> LISSENS (R.F.) e.a. (dir), *Winkler Prins Encyclopedie van Vlaanderen*, tome 1, Bruxelles, Elsevier Sequoia, 1972, pp.194-195

de ces feuilles défaitistes dont ils ont le secret<sup>79</sup>. Un véritable “conseil de guerre” regroupant Camille de Cauwer, François Reynders<sup>80</sup> et Edouard Heinzmann-Savino est alors mis sur pied. On y charge Reynders, le fondé de pouvoir, de se rendre à Anvers afin d’empêcher un dénouement positif des desseins allemands.

C’est pourquoi, à son retour dans la métropole, François Reynders, appuyé par son ami François Lenaerts, chef de la publicité, “enlève les principaux engrenages de la grande rotative, les collections et nombre de pièces mobiles. Tout ce matériel, qui représente plus de vingt mille kilos, est transporté peu à peu à Borgerhout, à la barbe des allemands, dans une modeste charrette à bras et avec le concours de quelques ouvriers dévoués et la complicité d’un agent de police, grâce auquel les voyages nécessaires de ce véhicule ont ressemblé à autant de saisies”<sup>81</sup>.

Grâce au dévouement de quelques hommes, la mémoire du *Matin* n’est donc pas à tout jamais entachée d’un quelconque acte, même involontaire, de collaboration avec l’antagoniste.

---

<sup>79</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, Anvers, 1929, p.3

<sup>80</sup> François Reynders (1876-1945) a été le directeur du département publicitaire du *Matin* avant la première guerre. Il s’est ensuite mué en fondé de pouvoirs du quotidien anversois. Il a au surplus occupé d’autres postes à responsabilités dans le monde de la presse : président de la Section Anvers-Limbourg de l’Association de la Presse belge, président de la Fédération des directeurs de journaux de province ou encore vice-président de l’Association des Journalistes Libéraux (cf. *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, p.14).

<sup>81</sup> Loc. cit.

## III.2. Refondation

Peu après l'armistice (le 18 novembre 1918), des anciens de la Vieille Bourse (Reynders, Lenaerts, René Van der Schoepen<sup>82</sup>, Egide Van der Geten<sup>83</sup>) et un petit nouveau, Désiré Marchand<sup>84</sup>, prennent l'initiative de faire reparaître le quotidien préféré des francophones anversois. Ses rédacteurs, “après un silence volontaire de plus de quatre années, reprennent la plume, les mains nettes, la conscience pure, renaissant au soleil étincelant de la liberté”<sup>85</sup>. *Le Matin* ne s'est pas compromis avec l'occupant, cela reste l'essentiel pour tous.

Usant de moyens de fortune, ces nouveaux bâtisseurs reconstruisent solidement la publication malgré de grosses difficultés. Le réapprovisionnement en encre ou en papier n'est en effet pas encore garanti. De fait, en proie à la pénurie des matières premières, le journal se voit d'abord limité à un seul feuillet.

Par ailleurs, momentanément incapables d'assurer un service d'abonnement cadencé, les responsables intérimaires sont obligés de limiter leur diligence à la vente au numéro, durant quelques semaines (en fait jusqu'au 8 décembre). De plus, le prix à l'unité, fixé à cinq centimes à l'origine, va doubler face aux obstacles matériels qui se dressent sur la route du canard libéral anversois. Mais toutes ces contrariétés n'empêchent pas *Le Matin* de regagner sans trop d'efforts la sympathie de ses lecteurs.

Pourtant, les temps ont changé. Camille de Cauwer est revenu de son expatriation un peu désabusé de la folie des hommes. Forcé à l'image de “ces libéraux qui ne peuvent concevoir qu'une atteinte quelconque soit portée à leurs libertés”<sup>86</sup>, le patron du *Matin* décide énergiquement de

<sup>82</sup> René Van der Schoepen (1880-1954), ex-secrétaire de rédaction du *Nouveau Précurseur*, entre à la Vieille Bourse juste avant la première guerre mondiale. Promu secrétaire de rédaction du *Matin* après cette même guerre, il le restera jusqu'à sa mort. Van der Schoepen était Chevalier de l'Ordre de la Couronne.

<sup>83</sup> Rédacteur au *Matin* et à la *Nation belge*. Egide Van der Geten (1876-1954) a publié diverses études historiques (cf. BERTELSON (L.), *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*, p.116).

<sup>84</sup> Critique théâtral par essence, Désiré Marchand est passé par plusieurs journaux de la capitale (*La Réforme* et *Le Nouveau Précurseur* notamment) avant d'intégrer les cadres du *Matin* au lendemain de la signature de l'armistice. Il quitte *Le Matin* en 1921 pour établir un restaurant près du Théâtre Royal mais meurt en 1922 (cf. *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, p.8).

<sup>85</sup> “*Le Matin* reparaît”, in : *Le Matin*, 18/11/1918, p.1

<sup>86</sup> “Une époque héroïque. La fondation du *Matin* ou les origines d'une tradition anversoise”, in : *La Presse*, 1956, n° 12, p.9

reprendre le travail interrompu. Dans l'antique maison de la Vieille Bourse, il retrouve certains visages familiers et d'autres, plus frais mais déjà marqués par les horreurs de la guerre et les querelles consécutives à la restauration d'une paix durable.

#### **IV. L'amorce du déclin (1918-1940)**

## IV.1. Une succession douloureuse, un nouveau visage

La période d'inactivité forcée par le premier grand choc militaire international n'a pas détruit l'esprit concentré sur le présent mais tourné vers l'avenir que le *Matin* d'Anvers entretient depuis sa naissance. Camille de Cauwer reprend donc sa tâche là où il l'avait laissée, tout en s'inspirant des besoins neufs issus de cette ère nouvelle dont on devine déjà l'ampleur. Le quotidien dont il demeure le directeur à la fois craint et respecté réclame un nouveau conditionnement, plus proche des attentes du lectorat et des aspirations des annonceurs.

Camille de Cauwer sait que "le journalisme, comme l'art, est une matière vivante, en perpétuelle métamorphose"<sup>87</sup>. Afin de se battre à armes plus ou moins égales avec une solide et riche concurrence à l'affût de la nouveauté, il faut donc faire peau neuve, suivre à la trace les métamorphoses d'un journalisme en devenir continu. Pour ce faire, suivant le rythme du réapprovisionnement en papier, *Le Matin* atteint peu à peu les huit à quatorze pages quotidiennes en semaine et les quatorze à vingt-quatre pages le dimanche (à partir de 1923). Quant à sa physionomie générale, elle se laisse à nouveau emporter par un vent de progrès. Elle embrasse un aspect plus moderne et plus varié, notamment grâce à l'extension vigoureuse accordée aux illustrations d'articles. La première page, véritable vitrine du rajeunissement sensible du journal, subit aussi un intéressant lifting qui aboutit à une présentation davantage ventilée. *Le Matin*, qui passe du reste de cinq à six colonnes par page, devient plus agréable à l'oeil.

On assiste également à de profondes rénovations en ce qui concerne le contenu. Effectivement, l'article de fond qui a longtemps été pris exclusivement par la chronique (un genre qui a fait ses preuves et qui conserve les suffrages du public) emprunte désormais d'autres chemins. Comme celui, bientôt dominateur, des articles de politique extérieure, qui étaient autrefois réservés aux correspondances régulières établies à l'étranger, dans divers pays.

De même, les papiers de politique intérieure ou les articles économiques (agrémentés d'une foule de données commerciales et financières, du tableau des grands marchés mondiaux et des bourses, etc.) se font dorénavant plus présents. Mais les nouvelles relatives à la ville d'Anvers conservent une place de prédilection.

---

<sup>87</sup> "Une époque héroïque. La fondation du *Matin* ou les origines d'une tradition anversoise", in : *La Presse*, 1956, n° 12, p.10

Enfin, des reportages au style souvent imagé, une branche maritime, une chronique philatélique, une page intellectuelle et littéraire hebdomadaire ou même des feuillets consacrés à la mode, au cinéma, à la radio et à la vie de famille s'ajoutent graduellement. Ces nouvelles rubriques gonflent sans relâche un volume d'informations abondant puisque, par exemple, la rubrique sportive se voit considérablement élargie. Le souci de répondre sans délai aux envies des lecteurs reste en effet la règle...

C'est en tout cas pendant cette période mouvante et dynamique de l'entre-deux-guerres, qui est en outre celle des débuts du concept de grand reportage, que les dirigeants du *Matin* vont sculpter l'essentiel de son visage. Un visage que le quotidien anversois conservera sans souffrir de rides excessives, jusqu'à son trépas.

Par ailleurs, notons que cette période assiste aussi à des modifications essentielles sur le plan de la structure de propriété du *Matin*. Si le journal est demeuré jusqu'au 31 décembre 1922 la propriété personnelle de Camille de Cauwer ; celui-ci décide, le 9 janvier 1923 (avec effets rétroactifs au premier janvier 1923), de constituer son quotidien en société anonyme. La S.A. *Le Matin* (avec adjonction facultative du sous-titre "Publicité et Imprimerie") est née : elle englobe le journal *Le Matin* mais également l'Agence de Publicité Camille de Cauwer et l'Imprimerie Camille de Cauwer. Son capital s'élève à un million de francs (deux mille actions de 500 francs) et son siège social est fixé à la Vieille Bourse.

Les deux mille actions de la société se partagent comme suit : Camille de Cauwer est crédité de 1800 actions, Paul de Cauwer de 50 actions, Robert Farin<sup>88</sup> de 50 actions, Armand Fontaine<sup>89</sup> de 20 actions, Joseph Velle<sup>90</sup> de 20 actions, Georges Landoy de 20 actions, François Reynders de 20 actions et enfin René Van der Schoepen de 20 actions. Camille de Cauwer devient évidemment président du conseil d'administration. Paul de Cauwer et Robert Farin sont les deux autres membres de ce conseil auquel on adjoint un commissaire (Joseph Velle)<sup>91</sup>.

Par le biais de cette constitution en société anonyme, Camille de Cauwer a donc rebâti son média comme une véritable entreprise, tout en conservant une dimension familiale (il possède 92,5 % de la société avec son fils Paul). Au niveau du contenant et du contenu journalistique, il a également entamé

---

<sup>88</sup> L'agent de change du *Matin*, patron de la firme "Farin et Cie".

<sup>89</sup> Un collaborateur de Robert Farin.

<sup>90</sup> L'expert-comptable du *Matin*.

<sup>91</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 26/01/1923, actes 837.1-838.1, pp.798-801

un nécessaire renouvellement de façade du *Matin*. Cependant, de Cauwer père ne verra pas toutes les facettes de l'évolution ultérieure du journal.

Nous sommes ainsi au début de l'été 1924, trente années ont passé depuis la création de son instrument médiatique. Trente années durant lesquelles *Le Matin* est devenu un élément d'importance dans la vie sociale, économique et culturelle anversoise. Et Camille de Cauwer, qui n'a pas pris de vacances dignes de ce nom depuis cinq ans, décide d'entreprendre un voyage d'agrément en France<sup>92</sup>. Avant son départ pour Lyon, peut-être sous l'influence d'un funeste pressentiment, il convoque le cercle de ses collaborateurs. Et, parce que le hasard souverain l'empêche de s'en aller sans prendre de précautions, il leur vante les mérites de son successeur en puissance, son fils Paul. Ce dernier, introduit quelques printemps auparavant dans l'entreprise familiale, s'est en effet initié, en tant qu'ouvrier, aux "secrets de la vaste mécanique"<sup>93</sup>.

Une semaine à peine après le départ de Camille de Cauwer, un télégramme alarmant sur son état de santé parvient à la rédaction. François Reynders, le fondé de pouvoirs, part immédiatement afin d'accourir à son chevet. Mais il ne ramène qu'un cercueil. La figure la plus marquante de l'histoire du *Matin*, son respecté fondateur, laisse un vide qu'il convient de combler en respectant son essence et sa tradition...

C'est donc à Paul de Cauwer (1901-1949)<sup>94</sup>, le fils unique de Camille, qu'il revient de remplir ce vide avec efficacité. Cette succession douloureuse, illustration parfaite du passage d'une génération à une autre, se déroule dans un premier temps sous la tutelle de sa mère, la veuve de Camille de Cauwer (née Emma Baetens)<sup>95</sup>. Celle-ci conserve en effet la présidence honorifique du conseil d'administration de la S.A. *Le Matin*<sup>96</sup>. Un changement de dénomination est par ailleurs décidé lors de l'assemblée générale du 27 décembre 1929 : la "S.A. *Le Matin*" est supprimée au profit de la "Société Anonyme Belge d'Édition et de Diffusion" (S.A.B.E.D.). Ce changement prend effet au premier janvier 1930. Toutes les actions sont libérées. Et Paul Van den Haselkamp<sup>97</sup> devient secrétaire du conseil

<sup>92</sup> "Regards en arrière", in : *Le Matin*, 29/6/1974, p.1

<sup>93</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, p.6

<sup>94</sup> Voir annexe

<sup>95</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 22/03/1925, acte n° 2677, p.2826

<sup>96</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 13-14/01/1930, actes 582-583, pp.483-485

<sup>97</sup> Rédacteur à l'occasion, Paul Van den Haselkamp est avant tout un des membres éminents de l'administration du *Matin*.

d'administration (jusqu'en 1939<sup>98</sup>). Quant à Paul de Cauwer, déjà propriétaire de 50 actions nominatives, il se retrouve désormais possesseur de 200 autres parts au porteur<sup>99</sup>. En fin de compte, Emma de Cauwer laissera en 1936<sup>100</sup> le siège de président du conseil d'administration à son fils Paul.

Malgré la tutelle initiale de sa mère, Paul de Cauwer (directeur du *Matin* dès la mort de son père, en 1924) apporte d'emblée un sang neuf. Ce sportif et technicien de pointe à l'esprit jeune et progressiste a compris l'évolution du journalisme. Il s'attache donc à perfectionner encore la production matérielle du *Matin*, accordant une place toujours plus large à l'image, cette forme moderne et vivante de l'information. Sous sa houlette, le quotidien francophone anversois développe en cinq ans un service photographique de qualité, un atelier de photogravure de premier ordre ou encore une des clicheries automatiques les mieux équipées de la presse belge. Il acquiert aussi deux automobiles et un avion destinés au transport rapide des clichés obtenus en Belgique ou à l'étranger<sup>101</sup>.

Les trois premières photographies<sup>102</sup> de presse du *Matin* sont en fait dévoilées le 12 janvier 1925. D'assez mauvaise qualité graphique, elles sont reléguées en page trois. Et ce n'est que le 11 février de cette année 1925, à l'occasion d'une visite de la Reine Elisabeth dans la métropole, qu'on a l'occasion d'observer les deux premiers clichés publiés à la Une. Cette visite royale constitue d'ailleurs l'objet d'un véritable reportage photo puisque les deux éditions suivantes (les 12 et 13 février) contiennent elles aussi des photographies de la Reine en première page.

Néanmoins, l'utilisation de cette nouvelle technique journalistique n'est, à ce moment, pas systématique ou même quotidienne. On lui préfère encore, la plupart du temps (surtout dans le cadre de la première page), des caricatures ou autres dessins humoristiques pour agrémenter les événements régionaux, belges, ou internationaux. Les deux ou trois clichés publiés (au maximum) se retrouvent placés dans les pages intérieures du journal. Seul un événement exceptionnel est en mesure de changer cet état de fait et d'amener une photographie à passer à la Une.

L'année 1927 marque un tournant à ce niveau. L'utilisation des clichés

<sup>98</sup> Fernand Baboeuf, le nouveau comptable du *Matin*, lui succède alors.

<sup>99</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 13-14/01/1930, loc. cit.

<sup>100</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 26/11/1936, acte 16155, pp.1791-1792

<sup>101</sup> *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, Anvers, 1929, p.3

<sup>102</sup> Pour l'anecdote, signalons que ces premiers clichés reflètent les paysages de désolation qui s'étendent le long de l'enceinte fortifiée d'Anvers.

devient quasi quotidienne, à travers toute la surface de la publication. Et, sur ce plan, la première page se mue de plus en plus régulièrement en “vitrine” du *Matin*, avec les photos comme appâts. La machine à illustrer est mise en branle. Mais *Le Matin*, en entreprise bien gérée, ne pouvait décemment pas manquer de le faire pour conserver sa crédibilité de média respectable.

Précisons aussi que, fort de cette nouvelle personnalité, *Le Matin* est chargé lors de l’Exposition de 1930 (où il possède un stand-imprimerie) de la composition et de l’édition du programme officiel de l’événement<sup>103</sup>.

“Grand quotidien d’informations illustrées” autoproclamé à compter du 28 avril 1933, *Le Matin* affirme donc sans fausse pudeur son style neuf et moderne, largement porté sur l’aspect visuel du journalisme. Dès le 15 juillet 1933, on lui annexe en effet, par exemple, un supplément illustré de quatre pages intitulé *Mercredi Matin*. Il est dédié à la culture, à la bande dessinée, aux enfants et aux informations pratiques. Ce supplément (qui ne réapparaîtra plus après la guerre) s’intègre alors avantageusement dans la nouvelle stratégie commerciale née de l’esprit visionnaire de Paul de Cauwer. Par ce biais, celui-ci tente de s’octroyer les faveurs d’autres catégories de la population que la haute bourgeoisie.

En ce qui concerne le conseil d’administration de la S.A.B.E.D., on enregistre en novembre 1936 l’arrivée de deux nouveaux membres. Il s’agit de Simone de Cauwer, soeur du regretté Camille et épouse séparée de biens de Robert Farin, et de Gabrielle Baelde, épouse séparée de biens de Paul de Cauwer.

La répartition des parts dont jouissent les principaux actionnaires évolue également. Le directeur du *Matin* dispose alors de 600 actions (dont 550 au porteur), Robert Farin de 74 actions (dont 24 au porteur), Simone de Cauwer de 221 actions (au porteur) et le Holding Immobilière et Mobilière du Luxembourg, représenté au conseil par Robert Farin, de 170 actions (au porteur)<sup>104</sup>. L’essence familiale du *Matin* est toujours respectée puisque le conseil d’administration se compose désormais de Paul de Cauwer, de sa femme, de sa tante, et de son oncle par alliance !

Plus tard, le 7 mai 1939, le capital de la S.A.B.E.D. est augmenté de un à cinq millions de francs (divisés en deux mille parts sans désignation de valeur) sans apports nouveaux. Ce phénomène est rendu possible grâce à une réévaluation de la valeur de la société (2.511.999 francs) et à

<sup>103</sup> “Regards en arrière”, in : *Le Matin*, 29/6/1974, loc. cit.

<sup>104</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 26/11/1936, acte 16155, pp.1791-1792

l'incorporation d'une réserve spéciale (1.500.000 francs) et d'un fonds de prévision (988.0001 francs)<sup>105</sup>. Voilà un fait qui exprime parfaitement les ambitions du *Matin*.

On constate en définitive que, durant l'entre-deux-guerres, la feuille anversoise attachée à la langue française, confrontée à une évolution économique-industrielle défavorable à la presse locale<sup>106</sup>, essaie de se bâtir une place au soleil. A cette fin, elle acquiert un statut de réelle entreprise tout en appâtant le public et les annonceurs grâce aux nombreuses innovations et mutations inspirées par les de Cauwer, père et fils.

---

<sup>105</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 07/05/1939, actes 7030-7031, pp.2074-2076

<sup>106</sup> Voir infra

## IV.2. Grandir pour survivre

Il est patent que la situation favorable de la presse provinciale en général et de la presse francophone anversoise en particulier va se détériorer peu à peu après la première guerre mondiale. Des indices de ce processus étaient certes déjà perceptibles auparavant mais, cette fois, il apparaît ostensiblement que la période “artisanale” du journalisme est révolue. Face à une concurrence qui peut se moderniser au rythme du développement scientifique, augmenter son tirage à l’envi ou encore rajeunir sa présentation, les petits journaux ne tiennent plus que dangereusement la route. Même *Le Matin*, qui a pourtant investi à foison avant la guerre dans le rajeunissement de ses ateliers et qui s’efforce depuis lors d’afficher un style moderne et un contenu plus éclectique<sup>107</sup>, parvient difficilement à suivre le train imposé par les mastodontes de la presse.

Pour résister, les dirigeants sont obligés d’augmenter progressivement le prix affiché au numéro. *Le Matin* passe ainsi de dix centimes/pièce au lendemain de la première guerre mondiale (dès 1918) à cinquante centimes/pièce à l’aurore de la deuxième (en 1938). Pourtant, cette augmentation n’est pas suffisante en regard de la conjoncture plutôt délicate où baigne la majorité de la presse à cette époque.

Ce déclin qui se montre délicatement progressif ressort en fait de la réunion de nombreux éléments, essentiellement d’ordre technique. Ainsi, la modernisation du matériel, l’abonnement aux services télégraphiques et photographiques, la place prise par certaines rubriques (par exemple la page des sports), l’apparition des agences de publicité, les frais d’entretien des outils ou encore l’emploi d’un personnel croissant et spécialisé rendent ardue la tâche des feuilles à petit budget comme *Le Matin*. D’autant que la radio, ce nouveau média d’information susceptible de réduire le public de la presse écrite, entre dans la vie quotidienne<sup>108</sup> et que, d’autre part, la concurrence entre les divers organes de presse n’a jamais été aussi effrénée.

Ce processus qui n’épargne donc que les gazettes appartenant au gratin journalistique va entraîner la mise en route d’un phénomène irréversible. Ce phénomène, c’est la concentration des petits journaux entre eux, voire

---

<sup>107</sup> Voir supra

<sup>108</sup> Radio Bruxelles, la première radio belge, est fondée en novembre 1923. Elle devient Radio Belgique le premier janvier 1924. Le premier “journal parlé” date, lui, de l’année 1926 (cf. CONVENS (Michel), DU CHAMPS (Guy), *Les grands événements du XXe siècle en Belgique*, Bruxelles, Reader’s Digest-Ed. Delta, 1987, pp.94-95).

l'absorption de ces gazettes locales par d'autres de calibre national.

Dès lors, il reste un seul moyen pour survivre et les décideurs du *Matin* l'ont bien compris. Il est nécessaire d'effectuer un choix : évoluer et grandir, mais cela coûte cher, ou se résoudre à mourir. Et *Le Matin*, comme toujours depuis son institution, emprunte la voie du changement.

La solution de fortune consiste à acquérir non pas une image de quotidien régional complémentaire d'une feuille nationale, mais bien celle de journal d'étendue nationale. C'est pourquoi les ambitions quant à la diffusion et à la couverture informationnelle de la publication doivent absolument être revues à la hausse. Et c'est par le biais de cette modification progressiste de son champ d'action et de son point de vue que *Le Matin* parvient (très provisoirement) à limiter les dégâts. En effet, après la disparition en 1936 du *Neptune*, journal neutre fondé en 1903 par Léon Vandersleyen<sup>109</sup>, il demeure, en compagnie de son rival catholique *La Métropole*, le seul quotidien d'information générale rédigé en langue française subsistant à Anvers. Le *Lloyd anversois*, feuille spécialisée dans l'activité portuaire, la finance et le commerce continue également d'exister. On estime généralement que le tirage du *Matin*, à ce moment-là (1936), se situe entre vingt et trente mille exemplaires<sup>110</sup>. Ce résultat reste malgré tout léger face aux grosses machines de la capitale.

Mais les lois linguistiques tant redoutées (par la minorité francophone de Flandre), longtemps esquissées et finalement adoptées durant les années trente<sup>111</sup> vont s'abattre comme autant de bombes sur les fragiles fondations du *Matin*, ruinant ses efforts désespérés.

---

<sup>109</sup> BOUSSE (Michel), *La presse francophone d'Anvers, sa survivance, son rôle social, ses perspectives*, UCL (mémoire en sciences sociales), 1970, p.13

<sup>110</sup> *De Pers. Moderne grootmacht*, 1936, p.30

<sup>111</sup> Voir infra

### IV.3. La continuité intellectuelle du *Matin*

Au début de l'année 1921, Camille de Cauwer, soucieux de maintenir la continuité intellectuelle de son entreprise, avait confié la tête de la rédaction à un de ses plus fidèles collaborateurs d'avant-guerre, Georges Landoy. Mais, en 1926, celui-ci quitte volontairement ce poste à responsabilités pour un autre : il est promu directeur de l'Université cinégraphique<sup>112</sup>. Pour l'anecdote, signalons aussi que ce même Georges Landoy, en mission journalistique aux États-Unis pour le compte du *Matin*, mourra trois ans plus tard dans des circonstances curieuses. Il est en effet ébouillanté par un geyser lors d'une visite du parc de Yellowstone<sup>113</sup>.

C'est Félix De Roy (1883-1942) qui prend en 1926 la suite du fils d'Eugène Landoy aux commandes du grand quotidien francophone anversois dévoué à la défense du principe de la liberté. Ce journaliste expérimenté a déjà exercé ses talents au sein de *La Métropole*, de l'*Action Nationale*<sup>114</sup> et du *Neptune*. De Roy est aussi féru d'astronomie : l'Université d'Utrecht lui décernera même en 1936 le titre de docteur honoris causa ès sciences physiques et mathématiques<sup>115</sup>.

Durant les quelques années qui assistent aux qualités d'éditorialistes de ces deux hommes forts de la rédaction, *Le Matin* va notamment jeter les bases d'une de ses éternelles grandes lignes directrices. Cette ligne directrice, c'est la défense de ce bastion de la liberté que représente la libre entreprise, aussi considérée comme la source du progrès technique et comme le fondement du développement d'une prospérité matérielle sans précédent. Cette conception qui se situe bien dans la tradition libérale sera souvent confrontée aux assauts des partisans du marxisme prétendant soumettre toute activité économique aux directives bureaucratiques de l'Etat.

En outre, les relations que le quotidien entretient avec le monde du catholicisme ne s'améliorent pas avec le temps. A Anvers, ville qui est longuement restée une citadelle libérale, on observe après la première

<sup>112</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1929, p.12

<sup>113</sup> DEMANY (Fernand), *Chasse aux canards*, Bruxelles, 1963, p.81

<sup>114</sup> Organe du mouvement du même nom, ce journal a succédé le 12 avril 1924 à *La Politique*, fondée en 1921. Forcée d'un nationalisme agressif, l'*Action Nationale* défend les thèses de Pierre Nothomb et du Comité de Politique Nationale, à savoir l'annexionisme et l'irréductibilisme (cf. CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, p.336).

<sup>115</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, op. cit., p.17

conflagration universelle un net affaissement du parti bleu. Ce parti doit par ailleurs composer avec une fracture interne entre les fransquillons doctrinaires et les flamingants progressistes.

Ce déclin libéral est rapidement mis à profit par les catholiques qui, par le biais d'une coalition avec les socialistes, emportent en 1921 l'écharpe mayorale et "boutent les libéraux non-flamingants hors du Conseil Communal"<sup>116</sup>. Frans Van Cauwelaert<sup>117</sup>, qui est aussi la tête de file des flamingants minimalistes, devient en conséquence bourgmestre (jusqu'en 1932) tandis que le socialiste Camille Huysmans<sup>118</sup> fait fonction d'échevin de l'instruction publique. Mais, morfondus d'avoir perdu la direction de la ville, les libéraux doctrinaires enjoignent alors aux journalistes du *Matin* de ne jamais citer le nom de Van Cauwelaert, de l'appeler simplement "le bourgmestre"<sup>119</sup>. Le journal libéral opte également pour un boycott résolu des sociétés de musique populaire (une tradition à Anvers) catholiques. Voilà un double ostracisme qui peut paraître aujourd'hui tant pittoresque que ridicule !

Au surplus, à l'heure où la pression linguistique prend littéralement son envol, le journal préféré de la minorité francophone de la métropole plaide bien évidemment en faveur du libre choix aux niveaux culturel et linguistique. Il va dès lors critiquer abondamment dans ses colonnes toute atteinte à cette liberté qu'il estime fondamentale. Une critique au demeurant d'autant plus acerbe que certaines secousses législatives (les lois linguistiques des années trente<sup>120</sup>) porteront à son lectorat privilégié un coup qui, à longue échéance, se révélera fatal.

---

<sup>116</sup> BARTIER (John), BAUDHUIN (Fernand), HAAG (Henri) e.a., *Histoire de la Belgique contemporaine*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, pp.78-79

<sup>117</sup> Frans Van Cauwelaert (1880-1961) a aussi été député catholique à partir de 1910, ministre d'Etat en 1931 et 1934, et président de la Chambre de 1939 à 1954. Il a dirigé la rédaction du *Standaard* en 1920 et a collaboré au *Vlaamsche Nieuws* et à l'*Eendracht*. A la fin de sa carrière, il a présidé le conseil consultatif du Bénélux (cf. BERTELSON (L.), *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*, p.114).

<sup>118</sup> Camille Huysmans (1871-1968) est devenu ministre de l'Instruction publique en 1925, ministre d'Etat en 1945 et Premier ministre puis ministre de l'Instruction publique de 1947 à 1949. Il a présidé la Chambre de 1936 à 1939 et de 1954 à 1958. Il est passé par la rédaction du *Petit Bleu* et de la *Volksgazet*. Egalement secrétaire de la IIe Internationale de 1905 à 1922, il en assumé la présidence de 1939 à 1944 (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.70).

<sup>119</sup> DEMANY (Fernand), op. cit., p.90

<sup>120</sup> Voir infra

#### IV.4. Les racines de la flamandisation

Les efforts progressistes du *Matin*, déployés sous l'influence d'une détermination de survivance<sup>121</sup>, vont être malgré tout réduits à néant par un clivage linguistique de plus en plus strict. Un clivage qui puise certainement son énergie première dans la mise en application, dès après la première guerre, de la cinquième loi organique de l'enseignement primaire (loi Pouillet, adoptée en 1914). Cette nouvelle législation intervient de façon propice à l'heure où le peuple flamand prend conscience de lui-même. Elle rend l'enseignement au niveau primaire obligatoire et gratuit tout en établissant définitivement le néerlandais comme langue officielle pour la partie nord du territoire belge (et le français pour la Wallonie).

De plus, de manière quasi simultanée, le gouvernement adopte en 1919 le suffrage universel pur et simple (pour les hommes âgés de vingt-et-un ans et plus). Il accorde ainsi à un mouvement flamand avide de défendre sa langue dans l'arène politique l'arme absolue que constitue le soutien désormais suffisant d'un peuple au poids démographique assez flagrant.

La cargaison de lois votées par le Parlement au cours de l'entre-deux-guerres à des fins d'homogénéisation linguistique en Flandre découlera tout à fait logiquement et inévitablement de cet état de fait. Car l'introduction combinée de ces deux nouvelles variables que constituent le scrutin universel et, surtout, la loi Pouillet accorde une nouvelle solution à l'équation flamingante. En effet, on peut facilement comprendre la nécessité de concéder aux écoliers qui reçoivent un enseignement primaire dans la langue de Vondel les moyens de poursuivre leurs études secondaires et universitaires dans leur langue maternelle. Et l'obligation, plus tard, de permettre aux jeunes néerlandophones de Flandre de faire carrière dans l'administration, la justice ou l'armée est tout aussi évidente.

Ce processus de flamandisation politico-juridique va néanmoins connaître deux phases bien distinctes.

La question linguistique est d'abord, dans la période de reconstruction qui suit immédiatement la guerre, mise provisoirement au frigo. Pourtant, la Belgique des années vingt contemple le renforcement de deux nationalismes aux directions diamétralement opposées.

D'un côté (celui des francophones), échaudé par l'activisme et le comportement antipatriotique d'une certaine branche du mouvement

---

<sup>121</sup> Voir supra

flamand pendant le conflit, on rejette toute concession aux exigences flamingantes.

De l'autre (celui des flamingants patriotes), on entend demeurer loyal à la Belgique tout en "s'érigeant défenseur vigilant du développement culturel du peuple flamand"<sup>122</sup>. Ainsi, le "programme minimum" du Katholieke Vlaamsche Landsbond (une des ailes du mouvement flamand), prolongement du passivisme des années de guerre, propose-t-il en 1919 un projet de flamandisation en Flandre. Un projet qui vise tous les niveaux de l'enseignement, de la Justice et des administrations publiques, la division de l'armée en unités flamandes et francophones et la réorganisation de l'administration centrale sur base des mêmes principes<sup>123</sup>.

Cependant, la formation de coalitions entre des catholiques en majorité flamingants et des libéraux farouchement antiflamands<sup>124</sup> se révèle, à ce moment-là, inévitable. Les réformes minimalistes appliquées de 1921 à 1928, comme par exemple la flamandisation partielle de l'Université de Gand (dès la rentrée du 16 octobre 1923<sup>125</sup>), s'apparentent dès lors à un "compromis conciliant la reconnaissance de régions linguistiques et la promotion du bilinguisme"<sup>126</sup>.

Face à une législation linguistique qui patauge un peu, une fraction croissante de l'opinion publique flamande estime que l'on ne tient pas compte de ses revendications. Elle devient adepte de davantage de radicalisme en la matière. L'élection à Anvers en 1928 de l'activiste August Borms, emprisonné depuis plus de dix ans et condamné à mort<sup>127</sup>, le démontre à suffisance. L'électorat flamand, notamment par la voix du Frontpartij (le parti nationaliste flamand), ne tient plus compte de la trahison des collaborateurs. Il privilégie dorénavant l'activation nette d'une réforme linguistique de l'Etat afin d'aboutir à l'unilinguisme régional.

Cette opinion est d'ailleurs partagée par certains wallons qui espèrent par ce biais ne plus avoir à redouter d'enclaves flamandes sur leur sol. Même si une telle évolution entraînera nécessairement le sacrifice des bourgeois fransquillons de Flandre<sup>128</sup> ! Le "Compromis des Belges" (1929), accord sur l'idée de cohésion culturelle des deux régions linguistiques

<sup>122</sup> DU CHAMPS (Guy), CONVENS (Michel) (dir.), *Les grands événements du XXe siècle en Belgique*, Bruxelles, Ed. Delta, 1987, p.102

<sup>123</sup> MABILLE (Xavier), *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, 3e éd., Bruxelles, CRISP, 1997, p.231

<sup>124</sup> DU CHAMPS (Guy), CONVENS (Michel) (dir.), op. cit., p.103

<sup>125</sup> DELEU (Jozef) e.a. (dir), *EVB*, tome I, Tielt-Utrecht, Lannoo, 1973-1975, p.1122

<sup>126</sup> MABILLE (Xavier), loc. cit.

<sup>127</sup> DU CHAMPS (Guy), CONVENS (Michel) (dir.), loc. cit.

<sup>128</sup> BARTIER (John), BAUDHUIN (Fernand), HAAG (Henri) e.a., op. cit., p.107

élaboré par les socialistes Jules Destrée<sup>129</sup> et Camille Huysmans, se porte résolument sur ce front. Et le déclenchement de la deuxième phase trouve son origine à cette époque puisque le gouvernement sort la question flamande du frigo...

Cette deuxième phase de flamandisation législative<sup>130</sup> se révèle donc beaucoup plus radicale. Elle débute avec la loi du 5 avril 1930 sur la flamandisation complète de l'Université de Gand (une des principales exigences flamingantes). Ensuite, une nouvelle législation consacre, en 1932, la frontière linguistique (avec un statut spécial pour Bruxelles). Elle déclenche l'unilinguisme régional en matière administrative (loi du 28 juin) et dans l'enseignement primaire et secondaire (loi du 14 juillet). Les "classes de transmutation", mesures transitoires (elles seront abrogées en 1963) défendues par les libéraux, sont cependant accordées aux francophones résidant en Flandre dans le but de les familiariser progressivement avec le flamand. Enfin, la réalisation presque exhaustive du fameux "programme minimum" de 1919 est achevée avec la loi réglant l'emploi des langues dans le cadre judiciaire (15 juin 1935) et la création de régiments unilingues à l'armée (1938).

Cela étant, cette nouvelle législation entérinée durant les années trente creuse en fait la tombe du *Matin* d'Anvers, lui enlevant graduellement nombre de lecteurs. En effet, rien que l'impossibilité pour les enfants de la bourgeoisie francophone du pays flamand de pouvoir suivre les cours en français mène les fransquillons soit à l'exode (en Wallonie ou à Bruxelles) soit à l'assimilation, à la flamandisation.

La minorité anversoise attachée à la langue française reste encore et toujours le public ciblé par le quotidien libéral (même si *Le Matin* compte de faibles noyaux de lecteurs à Liège ou à Bruxelles). Néanmoins, face à la naissance et à l'expansion d'une élite d'expression néerlandaise (résultant de l'évolution législative susmentionnée), cette minorité se retrouve placée devant l'alternative de s'assimiler ou de disparaître. Parce que les chances de survie d'une caste francophone au sein de cet ordre nouveau vont en

---

<sup>129</sup> Avocat, homme politique et critique d'art, Jules Destrée (1863-1936) a collaboré au *Journal de Charleroi*, au *Soir* et au *Peuple*. Socialiste, il a été élu député dès 1894 et est devenu ministre des Sciences et des Arts en 1919. Il a publié en 1912 la fameuse "Lettre au Roi", qui expose avec clarté le conflit wallon-flamand (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.43).

<sup>130</sup> Voir LUYKX (Thierry), *Politieke geschiedenis van België*, Amsterdam-Brussel, Elsevier, 1969, 603 p.

s'amenuisant et qu'il convient, à l'avenir, de connaître le néerlandais pour conserver un rôle actif dans la métropole...

Par ailleurs, les annonceurs publicitaires, embarrassés par cette conjoncture défavorable (conjuguée à l'impact de la crise économique née du krach boursier de 1929), hésitent à présent à confier leur publicité au *Matin*<sup>131</sup>. Atteint dans ses fondements mêmes, *Le Matin* ne va donc pas tarder à voir ses rentrées financières baisser de manière inquiétante !

---

<sup>131</sup> BOUSSE (Michel), op. cit., p.14

#### IV.5. Conclusion : un combat à retardement

L'entre-deux-guerres prend, avec le recul, une allure de période de transition par excellence pour *Le Matin* anversois. Transition entre un déclin qui apparaît inévitable et une grandeur qui se fait encore sentir.

À première vue, on perçoit en effet une décision de poursuivre dans la voie progressiste empruntée avant la première conflagration universelle. On peut du reste caractériser ce choix en un seul mot : adaptation. Parce qu'il faut s'adapter encore et toujours aux requêtes de lecteurs de plus en plus exigeants, parce qu'il faut aussi s'adapter encore et toujours à des contraintes économiques de plus en plus sévères. Le progrès ne pardonne jamais ceux qui s'attardent sur des chemins surannés. Nombre de publications, à Anvers et ailleurs, vont douloureusement le constater.

L'industrialisation de la presse étend en effet ses tentacules à tous les niveaux de la conception d'un journal. Et, dans un marché qui devient mortellement concurrentiel, les seules armes restent d'innover, de se spécialiser à bon escient ou du moins de se singulariser, afin de satisfaire aux critères de la modernité. Une modernité au sein de laquelle l'importance démentielle acquise par l'"information-image" se distingue particulièrement. La photo possède désormais un statut de constante dont on ne peut se passer sous peine d'être dépassé. Car la radio, par exemple, ne dispose pas de cet artifice. Les canards qui sont encore sains dans leur tête et surtout dans leur budget jouent ainsi énormément sur cette différence, évidemment soucieux de rester en tête dans une course médiatique qui s'annonce âpre et impitoyable.

Au *Matin*, petite feuille provinciale à l'origine, on semble avoir bien compris cette évolution : on n'hésite donc pas à grandir, à prendre de l'ampleur... Bref, à évoluer. Et cette évolution passe nécessairement, pour un quotidien qui souhaite acquérir une envergure davantage nationale, par une transformation "physique" radicale. Mais, si la physionomie change, les idées demeurent envers et contre tout. Le journal francophone anversois entretient avec vigueur son étiquette libérale. Se posant en garant de la liberté, il défend dès lors notamment la libre entreprise et l'individualité du choix culturel, spécialement sur le plan linguistique.

Et c'est là que l'on déniche peut-être un des rares aspects rétrogrades du *Matin*, qui digère péniblement les effets des lois linguistiques instaurées dans les années trente. Ici, l'adaptation si souvent célébrée ne fonctionne plus. Dépassés par les événements, refusant de croire à ce changement

capital, les responsables du *Matin* cherchent une solution qui n'existe sans doute pas. Car son public, la minorité francophone anversoise, a été sacrifié par les politiques wallons et flamands sur l'autel nébuleux du compromis à la belge.

Cette période essentielle de l'entre-deux-guerres sonne le déclenchement, à Anvers et dans toutes les autres provinces flamandes, de l'intégration de ces bourgeois autrefois puissants et infatués. Des bourgeois qui tentent dans la mesure du possible de rester fidèles à une langue française source de tous leurs privilèges. Cette assimilation n'augure rien de positif pour *Le Matin*. La perte progressive de lecteurs va concrétiser cette crainte. D'autant plus que cette chute du lectorat charrie d'autres difficultés, dont la moindre n'est certes pas le déficit de confiance manifesté logiquement par les annonceurs. Et ce manque à gagner publicitaire se fait cruellement percevoir à l'heure où les investissements matériels imposés par le progrès, les retombées de la crise économique et la menace de deuxième guerre mondiale rendent déjà la survie financière d'une petite gazette assez problématique.

*Le Matin* n'a plus le choix des armes. Touché à la base, il mène dorénavant un combat à retardement assombri par le rictus de la flamandisation...

## **V. Nouveau coup d'arrêt (1940-1944)**

## *Le Matin* face à la deuxième guerre mondiale

Si la loyauté des collaborateurs du *Matin*, qui s'avère encore lors de ce second coup d'arrêt imposé, paraît similaire à celle du premier écueil militaire qui s'est dressé sur sa route, le contexte politique et économique dans lequel se situe le journal semble très différent. Effectivement, tandis que la première guerre mondiale est survenue dans une période glorieuse de plein essor, la seconde éclate au moment où certains doutes naissent. Des doutes liés aux menaces désormais tangibles qui pèsent sur la minorité francophone d'Anvers, le lectorat visé. Le second conflit universel tombe donc à un bien mauvais moment qui est celui de l'apparition d'une crainte neuve. Car les dirigeants du *Matin* s'imaginent sans doute que leur publication est devenue la cible d'une véritable bombe linguistique à retardement...

Pourtant, quand la guerre s'abat pour la seconde fois sur les provinces belges, le 10 mai 1940, les responsables de la feuille francophone n'hésitent pas. Ils prennent leurs responsabilités et dénoncent le nouveau crime allemand. De fait, la publication du quotidien se déroule, comme lors du premier conflit, jusqu'à l'extrême limite. Le dernier numéro sort de presse à l'aurore du 17 mai 1940, c'est-à-dire la veille de l'entrée des Allemands abhorrés à Anvers.

*Le Matin*, afin de ne pas paraître sous la férule de l'occupant, observe alors le silence durant quatre longues années. Cette période est mise à profit par certains pour militer dans les rangs de la résistance et par d'autres pour épauler le camouflage des préparatifs effectués par le directeur Paul de Cauwer. Celui-ci est avide de réimprimer son journal dès que possible pour reprendre le "combat" linguistique national auprès des Fransquillons anversoïis et tenter de la sorte d'éloigner le spectre d'une possible disparition. Paul de Cauwer parvient ainsi, au nez et à la barbe des occupants, à préserver de la réquisition et du pillage une partie des éléments indispensables de l'équipement typographique ainsi qu'une précieuse réserve de papier<sup>132</sup>, dissimulée astucieusement derrière un mur<sup>133</sup>. Quelques ouvriers dévoués (à la tête desquels on trouve le concierge Victor Lathouwer, le chef linotypiste Charles Schillemans, le secrétaire de rédaction René Van der Schoepen ou encore le chef cliché Stan Van den Wijngaert) l'assistent dans cette opération.

<sup>132</sup> *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, p.15

<sup>133</sup> "Regards en arrière", in : *Le Matin*, 29/6/1974, p.1

Mais la guerre épouse aussi une dimension plus douloureuse pour le quotidien anversoïis : Félix de Roy, le rédacteur en chef des années d'avant-guerre, y laisse en effet la vie.

*Le Matin* reparaît le 5 septembre 1944, le jour même de la libération d'Anvers. Cette victoire de la volonté ne va cependant pas sans quelques désagréments : les approvisionnements en papier ne sont pas assurés et, par ailleurs, les derniers îlots de résistance allemands ne sont pas encore réduits. Malgré tout, la remise en marche des linotypes et d'une rotative permet de concrétiser un désir de renaissance. *Le Matin*, techniquement imparfait et chichement imprimé (quatre pages au grand maximum et un format parfois "fantaisiste"), effectue son grand retour sur la scène médiatique anversoïise. Il y gagne le titre honorifique de premier quotidien à reprendre les éditions de nuit<sup>134</sup>. Dès cette reprise, la lutte demeure incessante. Le journal est publié courageusement, jour après jour, sous le bombardement des canons allemands de la rive gauche dans un premier temps, puis sous la pluie des fusées V1 et V2. Un soir, le 14 décembre 1944, un V2 tombe du reste fort près<sup>135</sup>. Cependant, même si la Vieille Bourse est ébranlée, que pas un carreau ne résiste, que les toits sont soulevés et les murs crevassés, le journal va sortir de presse, comme d'habitude. Voilà un fait qui illustre bien l'estimable mais téméraire appétit de résurrection du *Matin* !

---

<sup>134</sup> *Le Matin 1894-1944*, op. cit., p.24

<sup>135</sup> Loc. cit.

**VI. De la difficulté de rester autonome (1944-1966)**

## VI.1. Une envergure nationale ?

Signalons d'abord que, en ce qui concerne les cadres du *Matin*, la mort tragique de Félix de Roy sous l'occupation précipite, au lendemain de la guerre, la nomination de Willy Koninckx<sup>136</sup> au poste de rédacteur en chef. Il occupe cette fonction quelques années avant de céder en 1949 sa place à Georges Desguin<sup>137</sup>, jusqu'alors secrétaire-adjoint de la rédaction. Koninckx comme Desguin vont perpétuer cet esprit de liberté individuelle sans cesse défendu par *Le Matin* depuis sa fondation.

Cependant, dans l'intervalle, un pilier de la Vieille Bourse s'effondre à nouveau. Paul de Cauwer, consciencieux héritier de son père aux commandes du journal, décède en effet en 1949<sup>138</sup>. Le comble, c'est qu'en mars 1949, juste avant sa mort, le capital social du *Matin* avait été réévalué à la hausse pour passer de cinq à dix millions de francs. Car le journal avait enregistré une plus-value de 5.584.056 francs sur ses actifs immobilisés. Et Paul de Cauwer avait par ailleurs de nouveau grappillé quelques actions pour porter son total personnel à 710 parts (toujours sur deux mille actions)<sup>139</sup>. Son décès intervient donc de façon malheureuse, à un moment faste pour l'entreprise et pour lui-même.

Toutefois, la tradition familiale du canard anversoïse ne trouve pas encore un terme avec cette disparition puisque Gabrielle de Cauwer, la femme du défunt, succède alors à son mari dans le siège de directeur. Il s'ensuit également une redistribution des actions de la S.A.B.E.D.. Gabrielle de Cauwer (née Baelde) en conserve 460 parts, tout comme Simone de Cauwer. Robert Farin garde ses 50 parts. Parmi les actionnaires,

<sup>136</sup> Homme politique, romancier, poète et critique, Willy Koninckx (1900-1954) a auparavant travaillé comme fonctionnaire à la ville d'Anvers. Il devient rédacteur au *Matin* après la première guerre. Koninckx sera également député libéral et même président de l'Association des Journalistes Libéraux (cf. BERTELSON (L.), *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*, p.74).

<sup>137</sup> Né en Argentine, à Resistencia, Georges Desguin (1913-1970) a fait ses premières armes de journaliste en France avant d'exercer ses talents comme rédacteur au journal *La Meuse*, juste avant la deuxième conflagration universelle. Il entre au *Matin* en 1944 et y restera jusqu'à sa mort. Georges Desguin, fils de Victor (ancien échevin de l'instruction publique à Anvers), a été honoré des titres de Chevalier de l'Ordre de Léopold et de Chevalier de l'Ordre de la Couronne (cf. *Annuaire officiel de la Presse belge*, 1949-1950, p.482 et "Georges Desguin", in : *La Presse*, n° 20,12/1958-01/1959, pp.7-8).

<sup>138</sup> "La presse quotidienne belge", in : *La Presse*, Numéro spécial courant de janvier à mai 1958, n°17, p.65

<sup>139</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 12/03/1949, acte 3596, pp.2465-2466

on remarque une nouvelle tête : Germaine Baelde<sup>140</sup>, soeur de Gabrielle et épouse contractuellement séparée de biens de Georges Desguin, obtient 50 parts de la société. Le conseil d'administration est composé de Gabrielle de Cauwer (présidente), de Robert Farin et de sa femme Simone. Le secrétaire du conseil se nomme Raymond Van Wesenbeeck, également secrétaire général du *Matin*<sup>141</sup>.

C'est en 1952 que trépassa à son tour la veuve de Paul de Cauwer. Ce fatal dénouement confère *de facto* la direction et la présidence du conseil d'administration à Georges Desguin<sup>142</sup> qui a récupéré les actions de Gabrielle de Cauwer. Desguin, désormais porteur d'une double casquette, restera toujours atteint par le virus du journalisme : il prolongera donc parfaitement la légende de ses prédécesseurs jusqu'en 1970, au crépuscule du *Matin*.

Sur le plan de la stratégie économique, *Le Matin* entend poursuivre la construction de son identité nationale déjà entamée dans les années trente, à un moment où la conjoncture le permettait encore. Dès la Libération, le journal cher aux francophones anversois d'inclination libérale se proclame ainsi symboliquement "quotidien d'union nationale", sans renier bien sûr ses prédispositions politiques. Le choix de ce nouveau sous-titre, au demeurant grandiloquent, engendre pourtant une impression ambivalente. On peut y dénicher l'expression d'une réelle volonté métaphorique d'accalmie politique et linguistique. On peut aussi y trouver la manifestation d'un opportunisme commercial, car la devise "l'Union fait la Force" et les autres valeurs patriotiques à la mode font vendre. Elles sont en ce temps-là fort prisées d'une population meurtrie par les atrocités du conflit.

Toutefois, cette ambition manifestée par *Le Matin* de se transformer en un publication d'envergure nationale n'est plus viable, ni même accessible ! En effet, on constate à cette époque qu'un nombre décroissant de médias écrits forment effectivement l'opinion publique. Or, l'évolution linguistique fait que les libéraux doctrinaires francophones d'Anvers n'ont plus beaucoup voix au chapitre, ce qui entraîne une perte d'influence politique du *Matin*. L'amincissement de son lectorat et de son importance publicitaire constituent, dans ce contexte, d'autres menaces pour sa

<sup>140</sup> Licenciée en histoire, Germaine Baelde est collaboratrice du *Matin* quand elle rencontre Georges Desguin. Elle est aussi la fille de Paul Baelde, un ancien député libéral et échevin du port d'Anvers (cf. "Georges Desguin", in : *La Presse*, loc. cit.).

<sup>141</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 25/05/1952, acte 11735, pp.3731-3732

<sup>142</sup> "Georges Desguin", in : *La Presse*, loc. cit.

représentativité.

D'autant que, de plus en plus, on se rend compte que c'est en réalité le public qui modèle son propre journal. Et, dans le cas du quotidien anversoïse de langue française, les lecteurs recherchent avant tout des nouvelles locales, ou du moins des informations susceptibles de leur procurer un certain service. Ainsi, les programmes de cinéma, la liste des médecins et pharmacies de garde, les chroniques théâtrales, les couvertures d'expositions et de concerts ou encore les petites annonces sont les rubriques les plus prisées. De ce fait, *Le Matin* (qui ne paraît plus le dimanche depuis sa renaissance lors de la libération d'Anvers) est amené à baisser le niveau de ses prétentions. Avec, pour résultat pratique, une diminution lente mais perceptible de la surface rédactionnelle réservée aux articles de fond, aux correspondances étrangères et aux informations économiques ou de politique intérieure. Les communications locales ou de service, elles, conservent sans problème leur rang.

Par la force des choses, et malgré son apparence devenue au fil des années résolument contemporaine et visuelle<sup>143</sup>, *Le Matin* aborde une nouvelle fonction : celle de "journal d'appoint"<sup>144</sup>. Il est désormais peu à peu réduit à un rôle complémentaire par rapport à d'autres organes médiatiques comme la télévision ou la radio et par rapport aux feuilles (surtout bruxelloises) d'audience nationale, qui négligent très souvent l'information régionale.

Mais cette mission toute neuve qui reste sans doute importante en soi ne justifie plus pour autant la présence du *Matin* sur le marché de la presse. Il va d'ailleurs bientôt l'apprendre à ses dépens.

---

<sup>143</sup> *Le Matin* prend des couleurs dès 1948. Le rouge et le vert effectuent en effet leur entrée au coeur de la feuille anversoïse. A partir de 1958, on adjoint le jaune et le bleu à ces deux teintes de base. Quoiqu'il en soit, ces quatre couleurs d'accompagnement paraissent surtout destinées à augmenter la valeur des insertions publicitaires. On les retrouve principalement à la Une, dans les deux feuillets centraux ainsi que sur la dernière page. Mais leur présence restera toujours épisodique. Le succès auprès des annonceurs n'a, semble-t-il, pas été au rendez-vous.

<sup>144</sup> BOUSSE (Michel), *La presse francophone d'Anvers, sa survivance, son rôle social, ses perspectives*, UCL (mémoire en sciences sociales), 1970, p.59

## VI.2. Sans appuis financiers, point de salut...

En Flandre ne subsistent après la guerre que deux titres libéraux francophones, *Le Matin* d'Anvers et *La Flandre Libérale*<sup>145</sup> de Gand. Mais l'évolution de la presse fixe d'emblée une nouvelle règle de survie qui "condamne désormais impitoyablement les journaux qui ne disposent pas de l'appui d'un groupe financièrement très solide ou d'une position privilégiée sur le marché publicitaire régional"<sup>146</sup>. En effet, le développement non négligeable du secteur de l'information entraîne, à cette époque, la multiplication des agences de presse et l'accélération sensible des communications. Les quotidiens puissants sont de plus en plus volumineux, suivant le rythme des exigences des lecteurs. Pour répondre à la concurrence de la radio et de la télévision, les directeurs des grands médias écrits sont souvent forcés de gonfler artificiellement leurs produits par l'insertion de pages spécialisées. Les gazettes prennent de plus en plus des allures de magazines. Toutefois, cette évolution a un prix puisque les frais de fabrication augmentent en conséquence de façon démentielle, au sein d'une conjoncture économique qui reste assez houleuse et difficile. Quant aux salaires du personnel technique et rédactionnel, ils suivent de même une courbe croissante. Le maintien d'un journal qui prétende vivre exclusivement de ses recettes de vente et de publicité, à l'abri de toute intrusion financière ou syndicale, requiert de fait un lectorat beaucoup plus large qu'autrefois. On estime que la viabilité en toute indépendance d'une publication ne réclame pas moins de cinquante mille fidèles<sup>147</sup>. Aussi tout se ramène-t-il finalement à une problématique de diffusion suffisante du média.

*Le Matin*, lui, voit malheureusement son tirage diminuer : de trente cinq mille exemplaires déclarés par l'éditeur en 1949<sup>148</sup>, on passe à une

---

<sup>145</sup> Quotidien libéral gantois, fondé le premier décembre 1874 par l'avocat protestant Hippolyte Callier. Le journal, très anticléricaliste à ses origines, interrompt sa parution durant les deux guerres mondiales. Absorbé par Rossel en 1966, il disparaît avec les deux autres survivants de la presse francophone de Flandre, *Le Matin* et *La Métropole*, le 30 juin 1974 (cf. BERTELSON (L.), *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, p.220).

<sup>146</sup> HASQUIN (Hervé), VERHULST (Adriaan) (dir.), *Le libéralisme en Belgique. Deux cents ans d'histoire*, Bruxelles, Centre Paul Hymans - Ed. Delta, 1989, p.194

<sup>147</sup> "Les concentrations de journaux : inconvénients et remèdes", in : *La Libre Belgique*, Bruxelles, 24/03/1970, pp.1-2

<sup>148</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Ed. Marabout, 1975, p.339

estimation qui se situe entre vingt et vingt-cinq mille exemplaires en 1958<sup>149</sup>, puis aux environs de vingt mille exemplaires en 1962<sup>150</sup>. Dans ce contexte, et face à ce déficit de lecteurs et de rentrées publicitaires, le salut d'un quotidien d'audience surtout régionale comme *Le Matin* réside donc dans l'appui d'un groupe financier de poids.

Dès 1956, *Le Matin* en tire ses conclusions : la tradition doit s'effacer devant la réalité économique. Le quotidien francophone anversois est pris en tutelle par le groupe de presse du comte de Launoit (qui détient d'ores-et-déjà l'ensemble *La Meuse - La Lanterne*). Celui-ci rachète pour ce faire 90 % des parts de la S.A.B.E.D. (Société Anonyme Belge d'Édition et de Diffusion), l'association éditrice du *Matin* sise, comme la rédaction, au numéro 29 de la Vieille Bourse.

Par ailleurs, suite à cette prise de contrôle extérieure, on constate que certains des anciens propriétaires (Robert Farin et sa femme, Simone de Cauwer) démissionnent de leurs charges d'administrateurs de la S.A.B.E.D.<sup>151</sup>. Ce qui n'empêche cependant pas le journal francophone le plus lu à Anvers de sauvegarder son "étiquette libérale"<sup>152</sup>.

Pourtant, une page de l'histoire du *Matin* est dorénavant tournée. Car le processus d'inévitable concentration a débuté : la menace d'affaiblissement voire d'étouffement de la presse provinciale d'opinion se précise...

---

<sup>149</sup> Loc. cit.

<sup>150</sup> Ibid., p.340

<sup>151</sup> Ils sont remplacés par des proches de Georges Desguin (sa femme Germaine Baelde et l'agent de change Emile Bonnivert) (Voir aussi infra).

<sup>152</sup> JOYE (Pierre), *La presse et les trusts en Belgique*, Bruxelles, Société populaire d'édition, 1958, p.51

### VI.3. Une alliance contre-nature ?

On l'a observé, la concentration est devenue la norme en matière de santé économique. Et il s'agit d'un fait qui concerne particulièrement les entreprises de presse de petite et moyenne ampleur.

Pour *Le Matin* et *La Flandre Libérale*, derniers représentants de la presse libérale francophone en Flandre, le défi est d'autant plus lourd à relever que leur public naturel est de plus en plus restreint, en raison de l'évolution politique de la Belgique. Le tirage du *Matin* diminue en effet sensiblement, comme celui de *La Flandre Libérale* (vingt mille exemplaires déclarés par l'éditeur en 1949<sup>153</sup>, une estimation de moins de dix mille en 1962<sup>154</sup>). Afin de tenter de ralentir les énormes pertes encourues par les deux journaux, il existe désormais une seule et unique voie : celle du rapprochement. Un accord technique et rédactionnel est dès lors conclu, sans remords ni regrets, à la date du premier janvier 1960. Par la même occasion, la feuille libérale gantoise intègre également le groupe de presse du comte de Launoit<sup>155</sup>, se ménageant par ce biais un nouveau poids financier. D'autre part, suite à cette alliance indispensable, *La Flandre Libérale* va déménager en partie. Elle conserve son siège et sa rédaction à Gand mais l'opération d'impression se déroule maintenant à Anvers sur les presses de son confrère libéral. Enfin, en ce qui concerne la substance des deux quotidiens, on remarque que les contenus tendent à une quasi similitude que seules les chroniques locales viennent démentir.

Cette union équivaut en tout cas à un vrai mariage de raison entre deux gazettes aux opinions et aux aspirations très proches. Leur idéologie profondément libérale n'est, dans ce cadre-là, pas encore défigurée. Mais le moment de l'accumulation paradoxale est imminent. Au cours de l'année 1965, une démarche extrême est entreprise dans le but évident de répondre avec force et vigueur à l'exiguïté du marché des quotidiens en Flandre.

Les deux journaux libéraux fusionnent ainsi au sein d'une unique société éditrice, la S.A. Sobeledip (Société belge d'édition, de diffusion et de publicité), en compagnie du seul autre survivant de la presse quotidienne francophone flamandaise, *La Métropole*. Or, cette publication, foncièrement catholique à la source, était la rivale du *Matin* depuis sa création !

Dans les grandes lignes, les trois éditions ne font désormais plus qu'une en ce qui concerne l'information "brute", à la notable exception de

<sup>153</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), op. cit., p.339

<sup>154</sup> Loc. cit.

<sup>155</sup> JOYE (Pierre), loc. cit.

l'éditorial et des rubriques régionales.

Cet incroyable retournement de situation au profil assez paradoxal, il faut en convenir, survient cependant à un instant propice à sa confection. Car, si la concurrence âpre et courtoise entre *Le Matin* et *La Métropole* a longtemps représenté une réalité, elle n'est plus vraiment d'actualité à l'heure de la fondation de Sobeledip. Pour ces deux journaux, il est devenu impératif d'agréger leurs efforts afin de préserver l'essentiel, leur existence. Car une entreprise de presse se révèle, sans cesse davantage, une industrie réclamant de très puissants moyens financiers. Il n'apparaît ainsi pas surprenant que “des organes de presse édités dans une langue qui est celle d'une minorité aient, avant d'autres, compris l'urgence et la nécessité d'une certaine unité d'action en vue de la réalisation d'un certain nombre d'objectifs identiques”<sup>156</sup>. D'autant que le tempérament catholique de *La Métropole* s'est fortement atténué. En effet, le journal lui-même ne se présente plus, à partir de 1960, que sous la seule étiquette de “conservateur”. On doit en conséquence relativiser le concept d'alliance contre-nature que l'on serait, de prime abord, tenté d'utiliser pour qualifier cette connexité entre deux quotidiens libéraux et un quotidien catholique.

De toute façon, *Le Matin* d'Anvers et *La Flandre Libérale* de Gand démontrent surtout par leur association avec *La Métropole* que “pour la presse francophone de Flandre, la communauté de destin sur le plan linguistique permet de dépasser les appartenances ou les colorations politiques”<sup>157</sup>. La barrière d'origine politique existant entre libéralisme et catholicisme est clairement dépassée, à la fois par l'aspect linguistique du problème et par la recherche d'une viabilité économique au sein d'une conjoncture difficile.

Pour être précis, signalons que Sobeledip, cette nouvelle entité hétéroclite qui brise l'unité politique initiale découlant du rapprochement entre *Le Matin* et *La Flandre Libérale*, se voit instituée le deux septembre 1965. Elle regroupe les Nouvelles Presses anversoises (la société éditrice de *La Métropole*) à concurrence de neuf cent nonante-sept actions, la S.A.B.E.D.<sup>158</sup> à concurrence de neuf cent nonante-huit actions,

<sup>156</sup> *Le Matin*, Numéro jubilaire à l'occasion du 75e anniversaire, Bruxelles, 25/06/1969, p.1

<sup>157</sup> GOL (Jean), *Le monde de la presse en Belgique*, Bruxelles, CRISP, 1970, p.57

<sup>158</sup> Voici la composition du conseil d'administration de la S.A.B.E.D. au 31 décembre 1965 : Georges Desguin (président), Germaine Baelde (la femme de Georges Desguin, membre), Emile Bonnivert (agent de change, membre) et Charles Desguin (le fils de

l'administrateur de *La Métropole* Jules Velge pour une action, son directeur le baron Michel Van der Straeten Waillet et un des actionnaires, Jean Ackermans, pour une action également chacun et, finalement, Georges Desguin et son épouse à concurrence de deux actions<sup>159</sup>. On distingue alors un savant partage d'influences entre le groupe Velge et le groupe de Launoit. Jules Velge, Jean Ackermans, Paul Mortelmans et le baron Jean de Waha Baronville, directeur de *La Lanterne*, sont nommés administrateurs<sup>160</sup>. Et la codirection générale de Sobeledip est confiée, comme la responsabilité des rédactions anversoises, au superactif Georges Desguin, qui cumule déjà les fonctions de directeur et de rédacteur en chef du *Matin*.

En outre, la création de Sobeledip pousse *Le Matin* à désertir son siège légendaire de la Vieille Bourse pour aller s'installer dans les locaux de *La Métropole*, au numéro 34 du Lombaardvest.

Par ailleurs, durant le mois de septembre 1965, l'imprimerie du quotidien fondé par Camille de Cauwer est vendue à De Vlijt. Cette transaction implique immédiatement un deuxième paradoxe frappant puisque De Vlijt édite avant tout la *Gazet van Antwerpen*<sup>161</sup>, qui constitue un des foyers les plus ardents du flamingantisme obtus. Et les trois publications de Sobeledip, attachées depuis toujours à la défense de la minorité francophone et du bilinguisme en Flandre, se retrouvent donc imprimées jusqu'en 1969<sup>162</sup> au numéro 46 de la Nationalestraat, dans l'"antre du flamingantisme"<sup>163</sup> ! Mais l'entrée en jeu de Rossel et Cie va néanmoins encore bouleverser la donne à ce niveau.

---

Georges Desguin, rédacteur au *Matin* et commissaire du C.A.). Les mandats sont renouvelés jusqu'en 1972 (cf. Annexes au *Moniteur Belge* du 07/05/1966, acte 12296, p.3260).

<sup>159</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), op. cit., p.334

<sup>160</sup> Annexes au *Moniteur Belge* du 23/09/1965, acte 29159-29161

<sup>161</sup> Quotidien populaire et catholique flamand, lancé le 3 novembre 1891. Le journal est doté d'une édition spéciale destinée à la région de Malines, la *Gazet van Mechelen* (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.222).

<sup>162</sup> GOL (Jean), op. cit., pp.188-189

<sup>163</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), loc. cit.

## VI.4. L'anversois francophone face à la flamandisation

### Evolution du pourcentage de purs francophones à Anvers<sup>164</sup>

En 1846 : 1,73 %
En 1910 : 3,42 %
En 1920 : 3,65 %
En 1930 : 4,08 %
En 1947 : 2,98 %
En 1970 : environ 3 % <sup>165</sup>

A ce point de l'histoire du *Matin* (désormais étroitement liée à celles de *La Flandre Libérale* et de *La Métropole*), il est nécessaire de faire aussi le point sur l'attitude de son public, les francophones d'Anvers. Ceux-ci font face à la flamandisation qui se montre irrésistible depuis la mise en application des fameuses lois linguistiques des années trente<sup>166</sup>.

En effet, les couches de la population d'expression française de la métropole ne seront plus estimées, en 1970, qu'à environ 3 % de la population totale de la ville. Les francophones se rendent donc de plus en plus compte que, s'ils veulent garder un rôle actif dans la prestigieuse cité du diamant, ils doivent absolument connaître le néerlandais. Pour ces bourgeois, la flamandisation représente avant tout une question d'opportunisme, de la même manière que la francisation l'a été autrefois. Néanmoins, et la nuance est de taille, ces fransquillons affaiblis et presque au bout du rouleau ne renoncent pas pour autant à leur qualité de francophones. Et, ceci, même si leurs enfants sont par la force des choses (la loi scolaire de 1932) obligés de fréquenter les cours des écoles flamandes. Leur cercle familial et leurs relations privées constituent à cet effet les ultimes espaces sociaux où se cultive toujours la langue française. Une langue française qui leur est transmise depuis des générations et qui a longtemps été adorée en tant que vecteur de privilèges multiples.

La raison de cet attachement qui perdure envers et contre tout apparaît simple, lorsque l'on conçoit que les mots renferment en pratique bien davantage que de simples sonorités. Car, derrière leur apparence

<sup>164</sup> DELEU (Jozef) e.a. (dir), *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tielt-Utrecht, Ed. Lannoo, 1973-1975, p.1565

<sup>165</sup> BOUSSE (Michel), *La presse francophone d'Anvers, sa survivance, son rôle social, ses perspectives*, UCL (mémoire en sciences sociales), 1970, p.37

<sup>166</sup> Voir supra

conventionnelle, se cache toute une philosophie de la vie formée de traditions, d'un passé, d'aspirations ou d'un certain état de prospérité matérielle. Changer de langue correspond à la renonciation d'une identité ancestrale au profit d'une autre qui n'est pas toujours considérée comme sienne, voire qualifiée d'inférieure. Parce que le langage, expression de la pensée, semble étroitement relié à l'esprit, qu'il peut véritablement façonner. Mais cette situation reste mouvante puisque l'obligation de parler le néerlandais pour conserver son rang à Anvers devient toujours plus criante. Le temps de la barrière linguistique constituant aussi un fossé social est désormais révolu. Le dialogue s'esquisse entre les deux communautés anversoises, mais en flamand !

Malgré tout, *Le Matin* va régulièrement combattre une certaine idée reçue des flamingants au sujet des francophones de Flandre. Une idée correspondant à "un mythe haineux qui peut se résumer en deux mots : la bourgeoisie francophone a trahi et renié par mépris le peuple flamand en refusant la langue de celui-ci, et en choisissant la langue française"<sup>167</sup>. Certains flamands, comme Dirk Wilmars<sup>168</sup>, n'hésitent d'ailleurs pas à fustiger le snobisme des prétentions affichées par les francophones, soucieux de s'assurer un statut spécial, au cours du processus de flamandisation. Pour eux, les fransquillons de Flandre ne remplissent pas les conditions voulues pour être en mesure de revendiquer les droits et la protection accordés à une minorité nationale. En effet, ils ne composent pas "un groupe ethnique homogène avec toute une hiérarchie sociale allant du simple ouvrier illettré aux intellectuels occupant des postes-clés"<sup>169</sup>.

Pourtant *Le Matin* va rester sans relâche sur ses positions, rappelant à chaque fois que l'occasion s'en présente sa propre vérité historique. A savoir celle d'une Flandre au caractère bilingue séculaire et ainsi riche d'une certaine complexité, véritable mosaïque profitable aux niveaux intellectuels et artistiques. Une Flandre où l'unité de la langue flamande n'a pas toujours constitué une réalité et où les circonstances sociales ont dès lors fait de la langue française la langue maternelle des bourgeois.

Le quotidien anversoises va aussi sempiternellement stigmatiser

<sup>167</sup> "Francophones de Flandre. Le choix d'une caste ?", in : *Le Matin*, 01/06/1974, p.1

<sup>168</sup> Dirk Wilmars est le pseudonyme de Jozef van Alsenoy, né en 1913. Ce docteur en droit a notamment été juge de paix du canton de Berchem (1962) et a présidé le Tribunal du Travail d'Anvers (1970). Jozef van Alsenoy est surtout un écrivain militant du mouvement flamand (cf. DELEU (J.) e.a. (dir), *EVB*, tome II, p.2085).

<sup>169</sup> WILMARS (Dirk), *Le problème belge : la minorité francophone en Flandre*, Bruxelles, Ed. Erasme, 1968, p.177

l'unilinguisme régional prôné par un mouvement flamand. Celui-là même qui, “avec une rigueur et une persévérance auxquelles il a toujours été rendu justice, a changé la face des choses et, nanti de la force des masses, a exclu toute possibilité de choix pour les minorités”<sup>170</sup>.

On le voit, *Le Matin*, un des derniers porte-parole de la minorité francophone anversoise, accepte donc sans trop de difficultés le renouveau culturel et social flamand. Il ne réclame de fait certes pas un retour à la barrière linguistique et sociale, mais plutôt une liberté individuelle de préférence sur le plan linguistique dans les provinces flamandes. Une liberté déjà fortement mise à mal et achevée, en 1963, par la suppression des classes de transmutation, ultimes aménagements linguistiques accordés, jusqu’alors, aux petits francophones de Flandre.

---

<sup>170</sup> “Francophones de Flandre. Le choix d’une caste ?”, loc. cit.

## VI.5. Conclusion : la concentration, remède à la flamandisation ?

Cette phase décisive de l'histoire du *Matin* qui s'étend de l'immédiat après-guerre au milieu des années soixante apparaît, à l'analyse, comme une période révélatrice quant à son funeste avenir.

Parce que, d'une part, la gazette libérale d'Anvers se voit vite déçue dans ses ambitions nationales. Les mobiles en sont multiples. Primo, les assises financières du *Matin* se révèlent trop instables en raison du manque à gagner publicitaire et de la baisse du lectorat. Secundo, il y a trop de concurrence entre les organes de presse à ce niveau. Tertio, le public lui-même a choisi une voie minimaliste pour son quotidien, souhaitant en effet qu'il conserve son envergure provinciale et l'enchaînant en conséquence à un rôle de journal d'appoint à l'avenir incertain.

Parce que, d'autre part, la feuille dévouée à la défense de la minorité francophone ressent, au cours de ce bref espace temporel, les premiers effets concrets du processus de flamandisation. Un processus qui lui enlève ses fidèles un à un et, beaucoup plus grave, empêche aussi un renouvellement suffisant du lectorat<sup>171</sup>. Dès lors, atteint dans sa chair par cette douloureuse ponction, sans apport externe de lecteurs potentiels, *Le Matin* assiste, impuissant, à l'affaiblissement de ses forces vives. Entre-temps, le groupe de Launoit a, certes, accouru à son chevet. Mais le mal est tenace, car il est ancré trop profondément. Afin de redonner des couleurs à la publication fondée par Camille de Cauwer, un seul traitement s'impose, puisque l'union est censée faire la force. Et ce traitement, qui a souvent fait ses preuves, consiste à rassembler les malades qui souffrent de symptômes similaires afin de mettre en pratique une certaine forme de thérapie de groupe. Mais cette thérapeutique passe par une concentration des énergies positives issues de ces patients engagés dans la même galère.

Aussi, *Le Matin*, *La Flandre Libérale* et *La Métropole* s'investissent-ils tous les trois à fond dans cette alliance bizarre réalisée à travers Sobeledip, dans l'espoir que la concentration se révélera, à terme, un remède efficace contre la flamandisation...

---

<sup>171</sup> Voir aussi infra

## **VII. Le crépuscule du *Matin* (1966-1974)**

## VII.1. Rossel entame un combat perdu d'avance

L'année suivant immédiatement la fondation de Sobeledip, un nouveau transfert d'influence déterminant quant à l'avenir du *Matin* se produit. En effet, Rossel et Cie, la fortunée société anonyme propriétaire de la feuille bruxelloise *Le Soir*<sup>172</sup>, se procure définitivement le contrôle de l'ancienne chaîne de journaux du comte de Launoit, le 25 octobre 1966<sup>173</sup>. Cette prise de pouvoir menée à bien par le groupe Rossel vise l'acquisition de *La Meuse*<sup>174</sup> et de *La Lanterne*<sup>175</sup>.

Mais par la même occasion, Rossel s'assure, sans le savoir, la reprise du *Matin*, de *La Flandre Libérale* et d'une quote-part réduite de *La Métropole*, détenus jusqu'alors par l'ensemble de presse de Launoit. Et, malgré des perspectives d'avenir peu évidentes qui annoncent un combat perdu d'avance, la société-mère du *Soir* décide de relever cet hasardeux défi parallèle : la redynamisation de la presse francophone de Flandre à petit tirage. Elle acquiert dès lors 50 % des actions de la Sobeledip, dont elle partage désormais l'usufruit avec le groupe anversois Velge, qui règne alors quasi sans partage sur le quotidien catholique *La Métropole*. Exalté par cette condition financière toute fraîche et plutôt revigorante, le capital de Sobeledip passe d'ailleurs, le 30 décembre 1966, de deux à cinq millions de francs<sup>176</sup>.

Cependant, Rossel et Cie ne s'arrête pas en si bon chemin puisque le groupe rachète ensuite l'intégralité de ses parts aux Nouvelles Presses anversoises (Velge)<sup>177</sup>. L'éditeur responsable du *Soir* dévoile ainsi ses préoccupations économiques de manière manifeste. Il entend sans doute, par ce biais, s'implanter en Flandre. Et, dans la foulée, il semble clair que Rossel démontre de la sorte sa volonté de participer à la conservation d'une présence intellectuelle francophone dans cette région du pays. L'éditeur

<sup>172</sup> Quotidien neutre créé par Emile Rossel le 10 décembre 1887. Il était bâti sur une idée neuve : un journal gratuit et porté à domicile (cf. BERTELSON (L.), *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, p.221).

<sup>173</sup> GOL (Jean), *Le monde de la presse en Belgique*, Bruxelles, CRISP, 1970, pp.127-128

<sup>174</sup> Quotidien liégeois fondé en 1855. Il est dépouillé au début du vingtième siècle de son étiquette libérale pour servir l'intérêt général (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.219).

<sup>175</sup> Organe d'information lancé le 19 décembre 1944 à des fins d'union nationale et de solidarité internationale. Repris par *La Meuse*, il a comme elle été absorbé par Rossel en 1966 (cf. BERTELSON (L.), op. cit., p.226).

<sup>176</sup> Loc. cit.

<sup>177</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Ed. Marabout, 1975, p.334

veut également entrer dans l'arène linguistique et y apporter tout son poids de mastodonte du journalisme national.

Quoi qu'il en soit, comme contrecoup à cette arrivée en première ligne du groupe Rossel, on assiste en 1969 à une redistribution géographique du centre nerveux des trois derniers survivants de la presse francophone de Flandre. Effectivement, le trio de journaux le plus mal-aimé de la presse belge est dorénavant imprimé en bloc sur les presses du *Soir*, à Bruxelles.

Quant au *Matin*, il quitte dans l'intervalle (dès le premier juillet 1968) son siège provisoire du Lombaardvest pour établir ses services locaux en matière rédactionnelle, publicitaire et administrative au numéro huit de la Gemeentestraat à Anvers. Il est aussitôt rejoint à cette nouvelle adresse par son ancien antagoniste, *La Métropole*. Pourtant, le véritable cœur rédactionnel du *Matin* ne se situe plus dans la cité portuaire. Seuls quatre rédacteurs, à l'étiquette idéologique fort peu marquée, exercent leur art à Anvers. Ils sont surtout chargés de recueillir les nouvelles locales, susceptibles de garnir les colonnes du *Matin* mais aussi celles de *La Métropole*, et de les expédier à Bruxelles par porteur ou télex<sup>178</sup>... Parce que les rubriques d'information générale, qui représentent toujours la plus grande partie de l'édition et qui sont reproduites sans en modifier une ligne dans *La Flandre Libérale* et *La Métropole*, sont composées et mises en page dans la capitale.

C'est donc à Bruxelles qu'une équipe de rédaction unique limitée à une demi-douzaine de journalistes, tous spécialisés dans un secteur bien précis (politique belge, économie, etc.), travaille à l'élaboration de la ligne générale des trois quotidiens publiés par Sobeledip.

A ce propos, notons que la direction générale de Sobeledip est confiée, suite à la mort de Georges Desguin en 1970, à Pierre Beyer. Celui-ci, qui occupe la fonction de secrétaire de direction de la société depuis 1966<sup>179</sup>, est alors âgé de 63 ans. Accessoirement, selon ce même processus de "chaises musicales", Pierre Beyer abandonne aussi son poste de directeur de la rédaction locale de *La Flandre Libérale* pour remplacer Desguin dans son rôle de rédacteur en chef<sup>180</sup>.

---

<sup>178</sup> BOUSSE (Michel), *La presse francophone d'Anvers, sa survivance, son rôle social, ses perspectives*, UCL (mémoire en sciences sociales), 1970, p.50

<sup>179</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), loc. cit.

<sup>180</sup> *La Presse*, n°68, 12/1970

## VII.2. Un appauvrissement matériel inexorable

Sur le plan matériel, *Le Matin* entre dans sa dernière ligne droite. Trop souvent, il ne présente plus à ses lecteurs que huit à dix pages durant la semaine et un peu plus à l'occasion du numéro du week-end. Une explication plausible reste la diminution flagrante du volume publicitaire par rapport à l'époque glorieuse du quotidien libéral. Ainsi, une appréciation rapide de la superficie du journal réservée à la publicité démontre que, très régulièrement, *Le Matin* ne compte pas plus de 10 % d'annonces en comparaison de sa surface globale. De fait, quand on place ce chiffre presque risible face aux estimations proches des 30 % des feuilles d'envergure nationale et en bonne santé économique (auxquelles la publicité assure des rentrées régulières et abondantes), on comprend les difficultés d'exploitation qui frappent *Le Matin*. Sans aller jusqu'à parler d'une fuite immédiate des annonceurs à la simple évocation de l'agonisante publication anversoise, il faut admettre que l'érosion de son lectorat influence son volume publicitaire. Ce qui entraîne, indirectement, la composition d'une édition au nombre de pages moins élevé et à la surface rédactionnelle parfois moins importante.

Par ailleurs, au niveau du contenu, le glissement stratégique vers l'information locale, pratique, mondaine, boursière, financière ou économique se fait sans cesse plus marquant. Ce type de nouvelles occupe plus du tiers de la surface rédactionnelle, ce qui demeure quand même assez important. Cette constatation accrédite vraiment la thèse selon laquelle *Le Matin* est devenu avant tout, dans l'esprit de ses lecteurs, un journal d'appoint complémentaire d'autres médias, qu'ils soient écrits ou audiovisuels. Et, dans ce cadre, la prolifération des feuilles "toutes boîtes", qui reprennent justement toute une série de renseignements pratiques et d'intérêt local, compose une nouvelle concurrence inhabituelle et menaçante pour les journaux d'appoint.

En fin de compte, l'éditorial et les petits articles d'opinion représentent les ultimes bastions (avec les nouvelles locales) de la relative indépendance que peut afficher *Le Matin* vis-à-vis de *La Flandre Libérale* et de *La Métropole*. Indépendance toute relative en effet, car un même thème se retrouve souvent traité, à quelques jours d'intervalle, par l'inséparable trio et ce, sous un angle assez semblable, sans différences idéologiques insurmontables. Ce qui paraît logique quand on sait que l'équipe de journalistes oeuvrant pour Sobeledip, somme toute fort réduite (dix-sept

rédacteurs au total en 1974<sup>181</sup>), travaille côte à côte pour concevoir à l'identique le reste du corps des trois journaux francophones...

*Le Matin*, comme ses deux confrères, traverse donc une mauvaise passe au niveau matériel. Il est confronté à un manque évident de journalistes et à l'instabilité de sa rédaction, puisque la mobilité sensible de ses rédacteurs suscite un renouvellement continu des cadres. Les délais de parution sont, en outre, forts courts : on boucle l'édition à vingt-deux heures<sup>182</sup> au maximum. *Le Matin* souffre aussi d'une carence en ce qui concerne la surface rédactionnelle. En conclusion, la gazette libérale d'Anvers éprouve beaucoup de difficultés à suivre l'actualité de près et à conserver une politique rédactionnelle cohérente. Et son statut de journal d'appoint n'est plus suffisant pour lui permettre de survivre tel quel : la fin semble désormais proche.

---

<sup>181</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), op. cit., p.330

<sup>182</sup> BOUSSE (Michel), op. cit., p.51

### VII.3. Un public vieillissant et traditionaliste

Le point commun qui lie encore et toujours l'ensemble diminué des lecteurs du *Matin* reste bien sûr l'usage de la langue française. Car pour les flamands d'Anvers, cette presse francophone à l'agonie ne symbolise plus rien. Ils ne la lisent pas et n'en ont plus peur en raison de l'affaïssement de son poids politique. Pire, d'ordinaire, ils l'ignorent même !

Le lectorat du *Matin* demeure donc presque exclusivement formé des derniers résidus libéraux fransquillons de la métropole issus soit de la haute bourgeoisie, soit de la classe moyenne. A côté de cette base élémentaire, on dénicher aussi quelques anciens anversoïss disséminés dans le Limbourg, en Wallonie ou à Bruxelles mais restés dévoués malgré tout au quotidien fondé par Camille de Cauwer. Une fidélité qui prend sa source dans l'indestructible attachement sentimental que ces anciens anversoïss conservent envers leur vieille cité.

Toutefois, la flamandisation garde toute sa vigueur. Son irréversibilité est manifeste. Le point de non-retour est atteint car les jeunes générations se sont adaptées à l'évolution linguistique. Au cœur des relations sociales de la métropole, le français ne constitue plus pour elles la règle mais bien l'exception. La défense de la minorité francophone, devenue désormais une bataille d'arrière-garde pour le compte d'une caste, trouve ainsi de moins en moins d'écho auprès du public. Un public qui, du reste, prouve cet état de fait en ne s'abonnant plus. En effet, le tirage cumulé des trois quotidiens francophones de Flandre édités d'abord par l'unique Sobeledip, puis sous l'autorité de Rossel, ne fait que dégringoler au fil du temps et de la flamandisation. Partant de vingt-cinq mille exemplaires déclarés en 1965, on passe à quatorze mille trois cents en 1969 et même à une estimation qui tourne autour des huit mille exemplaires en 1972<sup>183</sup>. Or, quand on compare ces chiffres affolants avec celui du dernier tirage enregistré pour le seul *Matin* avant la création de Sobeledip (vingt mille exemplaires en 1962), on ne peut que constater l'étendue d'un désastre qui menace à court terme la viabilité de cette presse francophone de Flandre.

L'explication de ce grave déficit de lectorat, initié principalement par la flamandisation, se déduit de l'âge moyen des lecteurs, que l'on perçoit élevé<sup>184</sup>. Effectivement, le public naturel du *Matin* ressemble à une entité traditionaliste composée avant tout de fidèles parmi les fidèles. Ces

<sup>183</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), op. cit., p.340

<sup>184</sup> BOUSSE (Michel), op. cit., pp.56-57

indéfectibles lecteurs engagés par la force de l'habitude depuis des dizaines d'années aiment notamment retrouver dans leur quotidien le compte-rendu des manifestations mondaines de leur métropole bien-aimée. Il faudrait sûrement à ces consommateurs de longue date un sujet de mécontentement gravissime pour les empêcher de se procurer l'organe de presse qui a autrefois été le journal préféré de leur père et de leur grand-père.

Cependant, les jeunes de cette époque ne suivent pas forcément, quant à eux, cette voie de la tradition empruntée par leurs aînés. Car, parmi ces jeunes descendants des glorieux fransquillons, l'intégration harmonieuse à la culture ainsi qu'à la vie sociale flamande ne se discute même plus. En conséquence, le choix de cette nouvelle génération presque "flamandisée" coule de source. Il consiste à ne pas accorder outre mesure son attention à cette presse francophone anversoise moribonde parce qu'elle vivote encore sur base de rêves bilingues dépassés.

En définitive, on comprend donc mieux les sérieuses difficultés éprouvées par *Le Matin* pour maintenir le niveau de son tirage. Tributaire d'un public vieillissant qui, il faut particulièrement le souligner, approche de l'extinction étant donné qu'il ne se renouvelle plus, le journal perd ainsi mois après mois plus de lecteurs qu'il ne peut en gagner.

#### VII.4. Les funérailles du *Matin*

On a vu précédemment que la société Rossel et Cie, détentrice de fraîche date des droits de la société éditrice du *Matin*, de *La Flandre Libérale* et de *La Métropole*, se met dans un premier temps à investir dans le redressement de cette presse de Flandre mal en point. Une presse qui possède le désavantage “monstrueux” de conserver son attachement à la langue française dans une contrée en bout de flamandisation. La société bruxelloise apporte donc son soutien “en considération des devoirs qu’elle estime avoir à l’égard de la minorité francophone du pays flamand, dont *Le Soir* a toujours pris la défense”<sup>185</sup>.

Cette charge financière lourde et marquée du sceau linguistique, Rossel va, malgré une conjoncture économique délicate, la supporter pendant huit ans. Durant cette période, Rossel consent chaque année les inévitables sacrifices pécuniaires inhérents à ce type d’entreprise hasardeuse, tant que ceux-ci demeurent conformes aux prévisions.

Or, le déficit global des trois journaux francophones subsistant encore en Flandre ne cesse de croître suivant une courbe inverse à celle de leur lectorat et de leurs recettes publicitaires. Il semble indéniable que maintenir à flots le trio de publications éditées par Sobeledip, cela coûte cher, très cher, trop cher... En 1970, le passif du groupe est ainsi de 11.130.179 francs. Un an plus tard, il atteint 14.536.371 francs. Et, en 1972, la situation financière a encore empiré : on observe un déficit de 17.500.678 francs<sup>186</sup> ! Dans ces circonstances, la survivance des trois feuilles fransquillonnes ne tient plus qu’à un fil car seul le mécénat de Rossel retient désormais le couperet fatal. D’autant plus qu’à la fin de l’année 1973, on assiste aussi à une brusque hausse des charges salariales, du prix du papier et des coûts de fabrication. Une majoration qui frappe de plein fouet la presse quotidienne et, en particulier, ses éléments les plus petits et les plus fragiles.

Dès lors, suite à ce nouveau coup dur, l’estimation du déficit 1974 des quotidiens publiés sous le label Sobeledip dépasse de vingt millions la barre placée d’autorité par le groupe Rossel. Pour celui-ci, la situation n’est plus tenable puisque “des sacrifices qui étaient supportables sont devenus incompatibles avec les exigences d’une saine gestion”<sup>187</sup>. En conséquence,

<sup>185</sup> “A propos de la disparition de trois quotidiens”, in : *Le Soir*, Bruxelles, 30/05/1974, p.1

<sup>186</sup> Le déficit cumulé des années 1966 à 1974 avoisine même les cinquante millions (cf. CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), op. cit., pp.329-334).

<sup>187</sup> “A propos de la disparition de trois quotidiens”, loc. cit.

l'information terminale est diffusée : *Le Matin* est irrémédiablement condamné par les lois de l'économie industrielle et par une crise qui projette son ombre dévastatrice sur l'ensemble des médias écrits belges. Il annonce dans ses colonnes qu'il sera, comme *La Flandre Libérale* et *La Métropole*, obligé d'interrompre sa parution le 30 juin 1974<sup>188</sup>.

Cependant, Rossel et Cie désire assurer une continuité dans son action en faveur de la minorité francophone vivant en pays flamand. L'éditeur communique ainsi son intention de réserver une attention spéciale à cette minorité, par le biais de son principal organe, *Le Soir*. Ceci afin que "cette communauté, qui demeure si vivante, ne cesse pas pour autant de pouvoir s'exprimer"<sup>189</sup>.

Mais pour les trois journaux francophones qui, durant leur dernier mois d'existence, assistent à leurs propres funérailles et enregistrent les hommages funèbres qu'on leur adresse, cette date-butoir du 30 juin 1974 représente l'épilogue d'une bataille linguistique perdue. Ainsi *Le Matin* doit-il, comme ses deux confrères, déposer les armes. Et à cet égard, on peut estimer que son combat s'arrête, en partie, faute de moyens mais qu'avant tout, il s'est éteint faute de combattants...

---

<sup>188</sup> "A nos lecteurs", in : *Le Matin*, Bruxelles, 29/05/1974, p.1

<sup>189</sup> "A propos de la disparition de trois quotidiens", loc. cit.

## VII.5. Conclusion : chronique d'une mort annoncée

*Le Matin*, dans sa version Rossel, ne fait que proposer les derniers soubresauts d'une bête blessée. Dopé dans un premier temps par les puissantes injections financières du groupe Rossel, on le retrouve ensuite toujours davantage affaibli. Car le public ne suit plus, ou alors bien trop peu. Quant aux annonceurs, autrefois tellement empressés à l'idée de plaquer leur publicité sur les pages du grand quotidien anversois de langue française, ils n'accordent depuis longtemps plus guère leur confiance à ce journal qui se meurt sans espoir de salut... Les séquelles irréversibles encourues par la minorité francophone du pays flamand par la grâce de l'unilinguisme régional sont trop lourdes à supporter pour cette petite gazette d'usage provincial, économiquement moribonde, en manque de public et qui est désignée pour périr.

*Le Matin* n'est plus que l'ombre du quotidien influent et majestueux qu'il a été, même dans ses caractères les plus "physiques". Victime, d'abord, de la flamandisation mais aussi, en partie, de la crise qui touche l'industrie belge de la presse toute entière, *Le Matin* ne dispose pas d'atout de dernière minute dans son jeu. Il compose une proie fragile condamnée par la sélection naturelle, parce qu'il n'a pas réussi à s'adapter aux modifications essentielles qui ont touché son environnement direct, son milieu d'action, son public-cible, c'est-à-dire les francophones de la ville d'Anvers.

Ainsi, l'alliance avec les deux autres derniers survivants de la presse francophone de Flandre aura été vaine. En effet, même si une forme d'espérance subsistait encore en ce temps-là, la fin prévisible des trois principales éditions de Sobeledip, *Le Matin*, *La Flandre Libérale* et *La Métropole*, était déjà annoncée par le triomphe de la flamandisation.

**VIII. *Le Matin* en chiffres (1894-1974)**

## VIII.1. Tirage, diffusion, audience

Parce qu'un journal est avant tout une entreprise, on doit s'attarder sur l'évolution de quelques variables commerciales significatives. A ce niveau, le tirage, la diffusion ou l'audience constituent autant de paramètres qui conditionnent et expriment la santé économique d'une entreprise de presse. Le tableau A reprend donc l'évolution de ces variables (dans la mesure des données disponibles) pour *Le Matin*, à travers le temps. Quant au tableau B, il s'attarde davantage sur la répartition sociologique et géographique des lecteurs du *Matin*. Il ne faut cependant pas prendre ces chiffres pour argent comptant, car il ne s'agit souvent que de déclarations de l'éditeur ou d'estimations. La réalité se trouve donc parfois ailleurs. Les éditeurs ont en effet tendance à gonfler artificiellement le tirage de leurs publications et à manipuler à leur guise le type sociologique de leur audience. Ils espèrent, par ce biais, attirer une certaine catégorie d'annonceurs en déclarant de fausses vérités sur l'importance et le genre de leur public.

Voici, par ailleurs, la légende relative aux références utilisées dans l'élaboration des deux tableaux :

- [b] BOUSSE (M.), *La presse francophone d'Anvers*, 1970, pp.51-54
- [c] *Courrier hebdomadaire du C.R.I.S.P.*, n°1, 09/01/1959, p.16
- [f] FREDERICQ (P.), *Schets eener Geschiedenis der Vlaamsche Beweging*, 1909, p.293
- [g] GOL (J.), *Le monde de la presse en Belgique*, 1970, p.71 et p.189
- [i] *Indicateur publicitaire*, 1949, p.43 ; 1953, pp.10-11 ; 1958
- [m] *De Pers. Moderne Grootmacht*, 1936, p.30
- [p] *La Presse*, 1959 (n°23), p.63 ; 1960 (n°27) ; 1961 (n°31), p.87 ; 1962 (n°35), p.95 ; 1963 (n°39), p.83 ; 1964 (n°44), p.111 ; 1965 (n°48), p.111 ; 1966 (n°52), p.87 ; 1967 (n°56), p.79 ; 1968 (n°60), p.79 ; 1969 (n°64), p.87 ; 1970 (n°68), p.111 ; 1971 (n°72), p.83 ; 1972 (n°76), p.113 ; 1973 (n°80), p.111
- [r] CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, 1975, pp.329-330 et pp.339-340
- [z] *Zeitungswissenschaft*, 1935, p.69

Tableau A

Année	Tirage	Diffusion payante	Audience
1908	15000 ex. (estimation) [f]	-	-
1935	15000 ex. (estim.) [z]	-	-
1936	20 à 30000 ex. (estim.) [m]	-	-
1937	15 à 20000 ex. (estim.) [b]	-	-
1949	35000 ex. (déclaration de l'éditeur) [i]	-	-
1953	43000 ex. (décl. éd.) [i]	-	-
1958	15 à 25000 ex. (estim.) [c]	-	-
1959	20 à 25000 ex. (décl. éd.) [p]	-	-
1960	20 à 25000 ex. (décl. éd.) [p]	-	-
1961	20 à 25000 ex. (décl. éd.) [p]	21215 ex. vendus (décl. éd.) [p]	-
1962	20000 ex. (décl. éd.) [p]	-	-
1963	20000 ex. (décl. éd.) [p]	-	-
1964 (Le Matin, La Flandre Libérale et La Métropole)	19000 ex. le mercredi (OFADI) 25000 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	-	-
1965 (Sobeledip)	18934 ex. le mercredi (OFADI) 25000 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	-	-
1966 (Sobeledip)	19009 ex. le mercredi (OFADI) 25000 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	-	-
1967 (Sobeledip)	19255 ex. le mercredi (OFADI) 25000 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	11000 ex. vendus (estim.) [b]	-
1968 (Sobeledip)	23029 ex. le mercredi (OFADI) 25000 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	-	-
1969 (Sobeledip)	18778 ex. le mercredi (OFADI) 14300 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	-	34600 lecteurs (CEBSP) [g]
1970 (Sobeledip)	14300 ex. le mercredi (CIM) 14300 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	9 à 11000 ex. vendus (estim.) [b]	-
1971 (Sobeledip)	15300 ex. le mercredi (CIM) 14300 ex. les autres jours (décl. éd.) [p]	-	34500 lecteurs (CEBSP) [r]
1972 (Sobeledip)	14300 ex. le mercredi (CIM) [p] 8000 ex. les autres jours (estim.) [r]	-	moins de 33000 lecteurs (CIM) [r]

Ce tableau A engendre quelques constations. D'abord, il démontre le bon départ pris par *Le Matin* avant la première guerre mondiale : un tirage de 15000 exemplaires semble en effet un assez bon résultat pour l'époque.

Ensuite, on perçoit une nette augmentation dans les estimations entre 1935 (15000 ex.) et 1936 (20 à 30000 ex.). La disparition du *Neptune*, un concurrent direct à fort tirage (25000 exemplaires estimés en 1935<sup>190</sup>) apparaît comme une explication plausible à ce phénomène. Car on imagine mal *Le Matin* ne pas profiter de cette disparition pour récupérer un paquet de lecteurs. Quant aux déclarations d'éditeur de 1949 (35000 ex.) et 1953 (43000 ex.), elles sont sans doute un peu surévaluées. Il faut plutôt se

<sup>190</sup> *Zeitungswissenschaft*, n°1, 01/01/1935, p.70

tourner vers l'estimation du C.R.I.S.P. de 1958 pour trouver une fourchette de tirage plus réaliste (15 à 25000 ex.). Mais c'est en 1962 qu'on perçoit un premier tournant. Les éditeurs, d'habitude si prompts à gonfler leurs chiffres, avouent cette fois une légère baisse au niveau du tirage. Les effets de la flamandisation commencent vraiment à se faire sentir à cette époque et la S.A.B.E.D. ne peut plus masquer ce fait indéfiniment.

A partir de 1964, les données du tableau se rapportent aux trois derniers quotidiens francophones de Flandre, considérés collectivement. Là, une conclusion s'impose : sur base de son tirage (25000 exemplaires déclarés par l'éditeur, voire 19000 exemplaires le mercredi signalés par OFADI), cette type de presse particulier est en mauvaise posture. En guise de comparaison, le seul *Matin* tirait plus en 1936 !

Cette déchéance se poursuit par la suite. Les éditeurs ne paraissent plus vouloir la cacher sérieusement. Effectivement, ils admettent une nouvelle chute dès 1969 (14300 ex.). Une chute qui est également sensible sur le plan de la diffusion payante des trois quotidiens publiés par Sobeledip (22215 numéros déclarés par l'éditeur en 1961 contre 9000 à 11000 en 1970). Sur base d'une conversation avec un responsable du groupe Rossel, René Campé rapporte même pour 1972 un tirage d'à peine 8000 exemplaires<sup>191</sup>. Ce total semble loin du minimum théorique (un tirage d'au moins 30000 exemplaires) qui permet à un journal de vivre sans soucis exagérés...

Sur le plan de l'audience estimée, un seul point significatif mérite d'être soulevé : les quotidiens Sobeledip, avec moins de 33000 lecteurs en 1972, représentent le chiffre le plus bas de la presse belge !

Enfin, il faut dire un mot sur la place de l'abonnement dans la diffusion de la presse francophone de Flandre. Cette place paraît prépondérante puisqu'un pourcentage vraisemblable de 67 % d'abonnements est sérieusement avancé<sup>192</sup>. La prédominance de l'abonnement est sûrement une caractéristique de ce type de journalisme vieillot qui ne se prête pas au coup de coeur et se base davantage sur la fidélité présumée de ses lecteurs.

Pour être complet, signalons aussi l'existence, à partir de 1961, d'une édition spéciale de *La Métropole* le mercredi. On peut ainsi,

---

<sup>191</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, p.340

<sup>192</sup> Ibid, p.330

éventuellement, ajouter dès 1965 son tirage<sup>193</sup> aux chiffres globaux attribués le mercredi à Sobeledip par le CIM (Centre d'Information sur les Médias) ou l'OFADI (Office d'Analyse de la Diffusion Publicitaire). Cette édition hebdomadaire de *La Métropole* renferme une haute teneur publicitaire. Elle comprend six pages consacrées à la vie économique d'Anvers et du pays tout entier. Elle est distribuée gratuitement à un public sélectionné sur base de son pouvoir d'achat et de son intérêt potentiel pour les problèmes économiques, financiers et portuaires. Cette stratégie d'entreprise intéressante a cependant le défaut de ressembler plus à une campagne publicitaire qu'à un souci d'information sérieuse.

Le tableau B (voir page 92) permet de faire concrètement le point sur le profil sociologique et géographique du lecteur du *Matin*. On constate que celui-ci reste lu essentiellement à Anvers durant une grosse partie de la période couverte par le tableau (75 % en 1958 ; 80,5 % en 1964). Ce fait est logique puisque *Le Matin*, depuis sa fondation, joue beaucoup sur l'information et le ton spécifiques à la métropole.

Pourtant, dès 1965, la répartition change quelque peu avec une baisse d'importance de la province d'Anvers dans l'approvisionnement en fidèles (37,5 % en 1965 et même 22,15 % en 1973). Mais il ne s'agit évidemment que de chiffres généraux incluant les trois quotidiens de Sobeledip, dont l'un se situe à Gand (ce qui explique le développement du pourcentage des Flandres dans le tableau). La comparaison entre les deux périodes apparaît donc difficile, d'autant plus que toutes ces données émanent de l'éditeur. Un éditeur qui, avec la création de Sobeledip puis l'absorption par Rossel, espère certainement déménager son centre de gravité en terre bruxelloise et attirer d'autres annonceurs (d'où la montée en puissance du Brabant avec 46,35 % en 1970). Quant à René Campé, il juge qu'une proportion approximative de deux tiers de lecteurs à Anvers et un tiers de lecteurs à

---

<sup>193</sup> Voici quelques indications de tirage pour cette édition spéciale du mercredi :

34643 exemplaires en 1962 (OFADI, cf. *La Presse*, n°39, p.85)

37444 exemplaires en 1964 (OFADI, cf. *La Presse*, n°48, p.111)

37408 exemplaires en 1965 (OFADI, cf. *La Presse*, n°52, p.87)

37333 exemplaires en 1966 (OFADI, cf. *La Presse*, n°56, p.79)

37087 exemplaires en 1967 (OFADI, cf. *La Presse*, n°60, p.79)

36794 exemplaires en 1968 (OFADI, cf. *La Presse*, n°64, p.87)

41045 exemplaires en 1969 (OFADI, cf. *La Presse*, n°68, p.111)

46095 exemplaires en 1970 (CIM, cf. *La Presse*, n°72, p.83)

38028 exemplaires en 1971 et 1972 (CIM, cf. *La Presse*, n°76, p.113 et n°80, p.111).

Gand (pour Sobeledip) est bien plus réaliste<sup>194</sup>...

Au niveau de la répartition sociologique, une intuition née du type de publicité rencontré dans les pages du *Matin*<sup>195</sup> s'avère. La classe moyenne et la haute bourgeoisie demeurent, même dans les chiffres, les deux principales cibles du journal anversois. On retrouve ces deux classes, dans des proportions différentes, sur toute la surface du tableau. Sans doute peut-on indiquer que la classe dite "laborieuse" lit aussi *Le Matin*, mais cela reste relativement mince (25 % en 1961 ; 22,3 % en 1966).

En 1965, les responsables de Sobeledip déclarent 91,9 % de lecteurs appartenant à une classe très aisée (dite classe A). Néanmoins, on peut légitimement douter de cette évaluation qui joue plutôt un rôle d'appât pour les annonceurs de luxe.

En définitive, les chiffres les plus réalistes proviennent d'une estimation du C.E.B.S.P. (Centre d'Etude Belge des Supports de Publicité) effectuée en 1966. En se basant sur une approche davantage objective que les classiques déclarations d'éditeur, ce centre d'étude a justement apprécié le type sociologique du lecteur du *Matin*. Un équilibre de 12,6 % de lecteurs issus de la haute bourgeoisie, de 65,1 % issus de la classe moyenne et de 22,3 % de petits salariés semble en effet se rapprocher de la vérité.

---

<sup>194</sup> CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), op. cit., p.330

<sup>195</sup> Voir infra

**Tableau B**

<b>Année</b>	<b>Diffusion géographique</b>	<b>Diffusion sociologique</b>
1949	Anvers et Bruxelles surtout [i]	Bourgeois, industriels, commerçants [i]
1953	Provinces d'Anvers et du Brabant surtout [i]	Bourgeois, industriels [i]
1958	Anvers et périphérie : 75% Bruxelles et province : 25% [i]	Bourgeois, industriels [i]
1959	Anvers et Limbourg : 82,5% Flandre Orientale et Occidentale : 4,5% Brabant : 8,5% Reste du pays : 4,5% [p]	Employés : 25% Fonctionnaires : 15% Classe moyenne et industriels : 60% (décl. éd.) [p]
1960	Province d'Anvers : 77,6% Flandre Orientale et Occidentale : 7,8% Brabant : 8% Reste du pays et étranger : 6,6% [p]	Employés : 25% Fonctionnaires : 15% Classe moyenne et industriels : 60% (décl. éd.) [p]
1961	Province d'Anvers : 80,5% Flandre Orientale et Occidentale : 4% Brabant : 8% Reste du pays et étranger : 7,5% [p]	Classe B (moyenne) : 75% Classe C (laborieuse) : 25% (décl. éd.) [p]
1962	Province d'Anvers : 80,5% Flandre Orientale et Occidentale : 4% Brabant : 8% [p]	Classe B (moyenne) : 75% Classe C (laborieuse) : 25% (décl. éd.) [p]
1963	Province d'Anvers : 80,5% Flandre Orientale et Occidentale : 4% Brabant : 8% [p]	Classe B (moyenne) : 75% Classe C (laborieuse) : 25% (décl. éd.) [p]
1964	Province d'Anvers : 80,5% Flandre Orientale et Occidentale : 4% Brabant : 8% [p]	Classe B (moyenne) : 75% Classe C (laborieuse) : 25% (décl. éd.) [p]
1965 (Sobeledip : Le Matin, La Flandre Libérale et La Métropole)	Province d'Anvers : 37,1% Brabant : 34,6% Flandre Orientale et Occidentale : 15,7% Reste du pays : 12,6% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1966 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 37,1% Flandre Orientale et Occidentale : 15,7% Brabant : 34,6% [p]	Classe aisée : 12,6% Classe moyenne : 65,1% Classe populaire : 22,3% (CEBSP) [g]
1967 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 37,1% Flandre Orientale et Occidentale : 15,7% Brabant : 34,6% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1968 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 37,1% Flandre Orientale et Occidentale : 15,7% Brabant : 34,6% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1969 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 31,77% Flandre Orientale et Occidentale : 14,66% Brabant : 40,12% Reste du pays : 13,45% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1970 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 22,25% Flandre Orientale et Occidentale : 11,15% Brabant : 46,35% Reste du pays : 20,25% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1971 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 21,48% Flandre Orientale et Occidentale : 14,31% Brabant : 40,38% Reste du pays : 23,83% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1972 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 20,12% Flandre Orientale et Occidentale : 15% Brabant : 43,98% Reste du pays : 20,9% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]
1973 (Sobeledip)	Province d'Anvers : 22,25% Flandre Orientale et Occidentale : 11,15% Brabant : 46,35% - Reste du pays : 20,25% [p]	Classe A (très aisée) : 91,9% Classe B (moyenne) : 8,1% (décl. éd.) [p]

## VIII.2. Le conditionnement du *Matin* au fil du temps

Le tableau qui suit renferme les évolutions du *Matin* en ce qui concerne le format, la surface imprimée, le nombre de colonnes, le prix au numéro et le nombre de pages en semaine et le dimanche. Sur ce tout dernier point, il est utile de rappeler que *Le Matin* ne sort plus de presse que six fois par semaine après la deuxième guerre mondiale. Les chiffres de la dernière colonne se rapportent donc, pour la période courant de 1944 à 1974, au nombre de pages pour l'édition du week-end.

Par ailleurs, les données du tableau signalées en gras indiquent un changement par rapport à la période précédente.

Période	Format (en mm)	Surface imprimée	Nombre de colonnes	Prix au numéro	Nombre de pages (en semaine)	Nombre de pages (le dimanche)
1894 - 1895	380 x 520	340 x 490 = 1666 cm <sup>2</sup>	5	5 centimes	4	4
1895 - 1899	<b>470 x 565 (au 01/01/1895)</b>	<b>420 x 530 = 2226 cm<sup>2</sup></b>	<b>6 (au 01/01/1895)</b>	5 centimes	4	<b>6 à 8</b>
1899 - 1903	<b>380 x 520 (au 04/12/1899)</b>	<b>350 x 480 = 1680 cm<sup>2</sup></b>	<b>5 (au 04/12/1899)</b>	5 centimes	<b>6</b>	<b>8 à 12</b>
1903 - 1910	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	5 centimes	<b>6 à 8</b>	<b>8 à 18</b>
1910 - 1914	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	5 centimes	<b>8 à 12</b>	8 à 18
1918 - 1919	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	<b>10 centimes</b>	<b>2 à 4</b>	<b>4 à 8</b>
1919 - 1920	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	10 centimes	<b>4 à 6</b>	<b>6 à 14</b>
1920 - 1923	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	<b>15 centimes</b>	<b>6 à 8</b>	<b>8 à 16</b>
1923 - 1926	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	<b>20 centimes</b>	<b>6 à 14</b>	<b>14 à 24</b>
1926 - 1927	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	<b>25 centimes</b>	6 à 14	14 à 24
1927 - 1929	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	5	<b>30 centimes</b>	6 à 14	14 à 24
1929 - 1934	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	<b>6 (au 15/04/1929)</b>	<b>40 centimes</b>	6 à 14	14 à 24
1934 - 1938	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	40 centimes	<b>8 à 18</b>	14 à 24
1938 - 1940	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	50 centimes	8 à 18	14 à 24
1944 - 1945	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	<b>1 franc</b>	<b>2 à 6</b>	<b>4 à 10 (week-end)</b>
1945 - 1948	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	1 franc	<b>4 à 8</b>	<b>6 à 12 (w-e)</b>
1948 - 1949	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	<b>1,25 franc</b>	4 à 8	6 à 12 (w-e)
1949 - 1951	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	<b>1,50 franc</b>	<b>8 à 12</b>	<b>12 à 18 (w-e)</b>
1951 - 1955	380 x 520	1680 cm <sup>2</sup>	6	<b>2 francs</b>	<b>8 à 14</b>	<b>14 à 24 (w-e)</b>
1955 - 1962	<b>365 x 515 (au 01/07/1955)</b>	<b>340 x 480 = 1632 cm<sup>2</sup></b>	6	2 francs	8 à 14	14 à 24 (w-e)
1962 - 1964	365 x 515	1632 cm <sup>2</sup>	6	<b>2,50 francs</b>	<b>10 à 16</b>	<b>16 à 28 (w-e)</b>
1964 - 1965	365 x 515	1632 cm <sup>2</sup>	6	<b>3 francs</b>	10 à 16	16 à 28 (w-e)
1965 - 1968	<b>435 x 605 (au 01/10/1965)</b>	<b>415 x 545 = 2261,75 cm<sup>2</sup></b>	<b>8 (au 01/10/1965)</b>	3 francs	<b>6 à 12</b>	<b>12 à 14 (w-e)</b>
1968 - 1970	435 x 605	2261,75 cm <sup>2</sup>	8	<b>3,50 francs</b>	6 à 12	12 à 14 (w-e)
1970 - 1971	435 x 605	2261,75 cm <sup>2</sup>	8	<b>4 francs</b>	6 à 12	12 à 14 (w-e)
1971 - 1974	<b>455 x 630 (au 01/07/1971)</b>	<b>415 x 575 = 2368,25 cm<sup>2</sup></b>	8	<b>5 francs</b>	<b>6 à 10</b>	<b>10 à 14 (w-e)</b>
1974	455 x 630	2368,25 cm <sup>2</sup>	8	<b>6 francs</b>	6 à 10	10 à 14 (w-e)

### VIII.3. Evolution du nombre de journalistes<sup>196</sup>

Les données reprises dans le tableau ci-après semblent assez significatives. Elles permettent notamment de comparer la santé économique du *Matin* à différents moments. Effectivement, une rédaction peu fournie en regard des besoins de l'époque suppose une richesse moindre, au sens propre comme au sens figuré. Car, primo, un quotidien pourvu d'une poignée de journalistes n'a pas la capacité de suivre l'information d'aussi près qu'un journal dont les bureaux rédactionnels sont bien remplis. Et, secundo, l'incapacité de rétribuer à temps plein un nombre suffisant de rédacteurs pour coller à l'actualité reste une des marques distinctives des gazettes de province à petit budget.

Année	Membres de la rédaction (y-compris le rédacteur en chef et le secrétaire de rédaction)	Collaborateurs occasionnels (non-compris les correspondants à l'étranger)	Nombre total de journalistes (non-compris les correspondants à l'étranger)
1904	11	-	11
1908 - 1909	12	5	17
1910 - 1911	13	9	22
1920 - 1921	20	-	20
1926	17	7	24
1929 - 1930	36	-	36
1933	34	-	34
1937 - 1938	28	-	28
1944 - 1945	16	-	16
1946	16	13	29
1949 - 1950	18	11	29
1955	16	4	20
1957 - 1958	11	19	30
1960	12	16	28
1963	10	6	16
1966 - 1968	8	7	15
1970 ( les trois quotidiens Sobeledip)	12 ( 6 à Bruxelles, 4 à Anvers, 2 à Gand)	-	12

Au vu des chiffres de la page précédente, on peut déterminer que la période la plus faste de la rédaction du *Matin* semble se situer de sa

<sup>196</sup> *Annuaire officiel de la Presse belge* (cf. années 1908-1909 (p.114), 1910-1911 (p.120), 1920-1921 (p.152), 1926 (p.157), 1929-1930 (p.236), 1933 (pp.385-386), 1937-1938 (p.507), 1949-1950 (p.578), 1955 (p.579), 1957-1958 (pp.548-549), 1960 (p.683), 1963 (p.634) et 1966-1968 (pp.832-833)). Voir aussi PLUMET (P.), *La presse quotidienne belge de la Libération* (coll. "CIHC, cahiers", n° 98), pp.64-65 ainsi que le numéro du 50e anniversaire du *Matin* (publié en 1946, p.4), le *Répertoire général de la Presse belge*, Bruxelles, Union professionnelle de la Presse, 1904, p.214 et BOUSSE (M.), *La Presse francophone à Anvers*, 1970, p.50

naissance à la deuxième guerre mondiale. Le journal, durant cette période, ne manque pas d'engager un nombre impressionnant de rédacteurs. La progression quantitative par rapport aux débuts du journal est marquante : de onze journalistes au total en 1904 jusqu'à trente-six en 1929-1930. *Le Matin* n'est pas encore dépassé par les événements. Il a les moyens de répondre à l'évolution des médias écrits en demeurant proche de l'actualité.

C'est après la deuxième guerre mondiale, et plus précisément dans les années 50, qu'on assiste au déclin du journal à ce niveau. Ce phénomène est perceptible dans les chiffres du tableau : on passe de dix-huit rédacteurs "temps plein" en 1949-1950 à onze rédacteurs "temps plein" en 1957-1958. Etant donné la basse conjoncture où étouffe le quotidien libéral, les dirigeants sont obligés de comprimer les coûts en dégraissant la masse salariale. Ils tentent de compenser cet état de fait en s'assurant davantage de collaborations occasionnelles (dix-neuf en 1957-1958). Mais cette politique ne peut bien sûr être mise en oeuvre qu'au détriment d'un suivi journalistique pointu.

Par après, le nombre total de journalistes au *Matin* continue de diminuer (seize au total en 1963). Ce qui est logique : le journal anversois se porte en effet de plus en plus mal. La création de Sobeledip, puis le passage dans l'écurie Rossel n'arrangent pas les choses. Bien au contraire : de compression des coûts en compression des coûts, il ne reste plus que douze journalistes en 1970. A fortiori, la moitié de ces effectifs est attachée à une rédaction bruxelloise commune au *Matin*, à *La Flandre Libérale* et à *La Métropole*.

Voici, par ailleurs, le détail des huit personnages qui se sont succédés aux commandes de la rédaction du *Matin* :

- ✍ Edouard HEINZMANN-SAVINO, 1894-1895
- ✍ Eugène LANDOY, 1895-1909
- ✍ Raphaël LANDOY, 1909-1914
- ✍ Georges LANDOY, 1921-1926<sup>197</sup>
- ✍ Félix DE ROY, 1926-1940
- ✍ Willy KONINCKX, 1944-1949
- ✍ Georges DESGUIN, 1949-1970
- ✍ Pierre BEYER, 1970-1974

---

<sup>197</sup> Entre 1918 et 1921, il n'y a pas de rédacteur en chef désigné. Camille de Cauwer est en effet à la recherche d'un homme de confiance pour succéder à Eugène Landoy, qui lui a laissé un souvenir impérissable (cf. *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, p.17).

Enfin, les secrétaires de rédaction sont, au fil des années :

- ✍ Ernest HENRION, 1894-1914
- ✍ René VAN DER SCHOEPEN, 1918-1926
- ✍ René VAN DER SCHOEPEN et Willy KONINCKX, 1926-1940
- ✍ René VAN DER SCHOEPEN, Georges DESGUIN et Maurice PRUES<sup>198</sup>, 1944-1949
- ✍ René VAN DER SCHOEPEN et Maurice PRUES, 1949-1955
- ✍ Walter VAN DER SCHOEPEN<sup>199</sup> et Paul DEHASSE<sup>200</sup>, 1955-1966
- ✍ Walter VAN DER SCHOEPEN, 1966-1974

---

<sup>198</sup> Un ancien de la Vieille Bourse, où il est entré comme rédacteur au début des années trente.

<sup>199</sup> Né en 1896, Walter Van der Schoepen a débuté comme chroniqueur judiciaire au *Matin*, peu avant la deuxième guerre mondiale. Mais Van der Schoepen a aussi exercé ses talents de rédacteur judiciaire en collaborant au *Neptune*, à la *Nieuwe Gazet*, à *Het Handelsblad*, au *Lloyd Anversois* et à l'*Echo du Soir*. Héroïque durant les deux conflits mondiaux (il est décoré de la Médaille militaire, de la Croix de guerre 1914-1918 et de la Croix de feu), ce fidèle serviteur du journal en est ressorti invalide de guerre (cf. *Annuaire officiel de la Presse belge 1929-1930*, p.222, 1933, p.220, 1955, p.553 et 1974-1975, p.639).

<sup>200</sup> Paul Dehasse (1914-?) est gradué en Histoire de l'Art et en Archéologie. Ce critique d'art, auteur de plusieurs monographies et secrétaire de rédaction au *Matin* durant une dizaine d'années, a également été correspondant de *La Dernière Heure*. De plus, il a collaboré au *Soir* et à divers périodiques (cf. *Annuaire officiel de la Presse belge 1963*, p.487).

### VIII.4. *Le Matin* et la publicité

La publicité est une source de revenus primordiale pour les journaux. L'analyse du volume publicitaire d'un quotidien peut, dans ce cadre, se révéler un excellent moyen de mesure pour connaître le type de public ciblé par celui-ci ou pour se rendre compte s'il a un grand nombre de lecteurs.

Dans cette section, huit phases importantes du *Matin* se trouvent examinées sous cet angle. La comparaison à travers le temps est ainsi rendue possible. On perçoit dès lors plus facilement à quel moment le journal anversois commence à décliner au niveau publicitaire. Un déclin qui ne constitue d'ailleurs que le reflet du désintérêt du public à l'égard de la presse francophone de Flandre.

Par ailleurs, précisons que le terme générique "annonces" reprend ici toutes les publicités de type commercial ainsi que les petites annonces. Par contre, il n'inclut pas les nécrologies, les avis de société ou les notifications relatives à des modifications d'état civil (naissances, fiançailles, mariages).

#### A) En 1894

Jour et date	Surface totale imprimée	Surface totale d'annonces	% d'annonces sur la surface totale imprimée
Lundi 09/07	6664 cm <sup>2</sup>	1000 cm <sup>2</sup>	15%
Mardi 10/07	6664 cm <sup>2</sup>	1000 cm <sup>2</sup>	15%
Mercredi 11/07	6664 cm <sup>2</sup>	830 cm <sup>2</sup>	12,4 %
Jeudi 12/07	6664 cm <sup>2</sup>	1205 cm <sup>2</sup>	18%
Vendredi 13/07	6664 cm <sup>2</sup>	1095 cm <sup>2</sup>	16,4 %
Samedi 14/07	6664 cm <sup>2</sup>	1660 cm <sup>2</sup>	24,9 %
Dimanche 15/07	6664 cm <sup>2</sup>	1930 cm <sup>2</sup>	29%
<b>MOYENNE</b>	<b>6664 cm<sup>2</sup></b>	<b>1246 cm<sup>2</sup></b>	<b>18,6 %</b>

#### Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Rivart et Ruinart & Fourneaux (champagnes) ; Baron (chocolat) ; Richmond (cigarettes) ; Schmitz (horlogerie) ; Janssens (pianos) ; Institut de musique Painparé ; Gastuche (papeterie) ; Antwerpia (restaurant) ; La Baloise et Star Life (assurances) ; Bulcke & Co, Columbia belge, Norddeutscher Lloyd, Telegraaf (compagnies maritimes) ; Nurnberg (articles de sport) ; Au Corset Gracieux, Au Lilas (vêtements) ; Rover, Star, The Swallow (marques de vélos).

**B) En 1909**

<b>Jour et date</b>	<b>Surface totale imprimée</b>	<b>Surface totale d'annonces</b>	<b>% d'annonces sur la surface totale imprimée</b>
Lundi 02/08	10080 cm2	2445 cm2	24,2 %
Mardi 03/08	13440 cm2	2845 cm2	21,1 %
Mercredi 04/08	13440 cm2	3145 cm2	23,4 %
Jeudi 05/08	13440 cm2	4160 cm2	30,9 %
Vendredi 06/08	13440 cm2	2265 cm2	16,8 %
Samedi 07/08	10080 cm2	2505 cm2	24,8 %
Dimanche 08/08	23520 cm2	10170 cm2	43,2 %
<b>MOYENNE</b>	<b>13920 cm2</b>	<b>3933 cm2</b>	<b>26,3 %</b>

Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Ricqlès (alcool de menthe) ; César (chocolat) ; Crédit Immobilier de Belgique ; Caisse hypothécaire anversoise ; Société de construction Voorwitzicht ; Boethelt, De Bruyn et Tietz (grands magasins) ; A La Providence, Au Tailleur Moderne, A La Vierge Noire (magasins de confection) ; Anthonis et Janssens (marchands de pianos), Dada et Sunlight (savons), St-Moritz-Les-Bains (station thermale) ; Bulcke, Canadian Pacific, Mail Steam Packet, Norddeutscher Lloyd (compagnies maritimes).

**C) En 1925**

<b>Jour et date</b>	<b>Surface totale imprimée</b>	<b>Surface totale d'annonces</b>	<b>% d'annonces sur la surface totale imprimée</b>
Lundi 12/01	13440 cm2	3180 cm2	23,6 %
Mardi 13/01	16800 cm2	4350 cm2	25,9 %
Mercredi 14/01	20160 cm2	4000 cm2	19,8 %
Jeudi 15/01	20160 cm2	4890 cm2	24,2 %
Vendredi 16/01	20160 cm2	3780 cm2	18,7 %
Samedi 17/01	16800 cm2	3980 cm2	23,6 %
Dimanche 18/01	39960 cm2	15400 cm2	41,6 %
<b>MOYENNE</b>	<b>20640 cm2</b>	<b>5654 cm2</b>	<b>25,3 %</b>

Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Aristo (carrosserie automobile) ; Buick, Cadillac, Chevrolet, Fiat, Ford, Minerva et Oldsmobile (marques de voitures) ; Indians (motos) ; Jubilé et Six (cigarettes) ; Canadian Pacific et Red Star Line (compagnies maritimes) ; Pathé (cinémas) ; L'Innovation, Galeries St-Paul et Grands Magasins de la Bourse (grandes magasins) ; Cadum et Gibbs (produits de beauté) ; Electrolux (aspirateur).

### D) En 1932

Jour et date	Surface totale imprimée	Surface totale d'annonces	% d'annonces sur la surface totale imprimée
Lundi 11/01	10080 cm2	1975 cm2	19,6 %
Mardi 12/01	23520 cm2	5250 cm2	22,3 %
Mercredi 13/01	20160 cm2	5105 cm2	25,3 %
Jeudi 14/01	16800 cm2	3095 cm2	18,4 %
Vendredi 15/01	23520 cm2	5960 cm2	25,3 %
Samedi 16/01	20160 cm2	3910 cm2	19,4 %
Dimanche 17/01	30240 cm2	11500 cm2	38%
<b>MOYENNE</b>	<b>20640 cm2</b>	<b>5256 cm2</b>	<b>24%</b>

#### Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Au Bonheur des Dames, Aux Nouveautés, Vaxelaire-Claes et A l'Élégance Féminine (confection et lingerie) ; Clark (coton à broder) ; Le Mobilier d'Art ; Minerva, Chrysler, Renault et Chevrolet (marques de voitures) ; Firestone (pneus) ; Kolster, Philco, SABA et SBR (récepteurs radio) ; Bell (téléphone) ; Kersten (bijouterie) ; Guinness (bière) ; Schweppes (boisson pétillante) ; Junkers (chauffage central au gaz) ; Compagnie Maritime Belge, Canadian Pacific et Red Star Line (compagnies maritimes) ; De Tollenaere (charbons) ; Sunlight et Lux (savons)

### E) En 1939

Jour et date	Surface totale imprimée	Surface totale d'annonces	% d'annonces sur la surface totale imprimée
Lundi 24/04	13440 cm2	1930 cm2	14,3 %
Mardi 25/04	23520 cm2	3890 cm2	16,5 %
Mercredi 26/04	30240 cm2	4210 cm2	13,9 %
Jeudi 27/04	23520 cm2	2730 cm2	11,6 %
Vendredi 28/04	23520 cm2	4660 cm2	19,8 %
Samedi 29/04	16800 cm2	2955 cm2	17,5 %
Dimanche 30/04	33600 cm2	7565 cm2	22,5 %
<b>MOYENNE</b>	<b>23520 cm2</b>	<b>3992 cm2</b>	<b>16,6 %</b>

#### Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Chrysler (marque de voitures) ; Texaco, Shell et Esso (essence et huile de moteur) ; Vichy-Celestins et Spa (eaux minérales) ; Porto (alcool) ; Aspro (aspirine) ; Epeda (matelas) ; Lux et Sunlight (savons) ; Pétrole Hahn (shampooing) ; Gibbs (lames de rasoir) ; Norge (cuisine au gaz) ; Bally (chaussures de luxe) ; A l'Etoile Bleue (grand magasin) ; Red Star Line, Compagnie Maritime Belge, Black Diamond Lines, Agence Maritime Internationale, Canadian Pacific et N.Y.K. Lines (compagnies maritimes) ; Persil et Vigor (poudres à lessiver).

### F) En 1954

Jour et date	Surface totale imprimée	Surface totale d'annonces	% d'annonces sur la surface totale imprimée
Lundi 03/05	13440 cm2	985 cm2	7,3 %
Mardi 04/05	20160 cm2	2925 cm2	14,5 %
Mercredi 05/05	20160 cm2	3135 cm2	15,5 %
Jeudi 06/05	20160 cm2	1530 cm2	7,5 %
Vendredi 07/05	23520 cm2	5540 cm2	23,5 %
Sam. et Dim. 08-09/05	33600 cm2	9280 cm2	27,6 %
<b>MOYENNE</b>	<b>21840 cm2</b>	<b>3899 cm2</b>	<b>15,9 %</b>

#### Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Peugeot, Oldsmobile et Studebaker (marques automobiles) ; Goodyear (pneus) ; Esso (essence) ; Bosch (composants et matériels mécaniques) ; Banque d'Anvers ; Union des Drapiers ; Spa et Chevron (eaux minérales) ; Pathé (cinémas) ; Williams et Gillette (rasoirs) ; Holland-America Lines, Compagnie Maritime Belge et South American Lines Limited (compagnies maritimes) ; Harpic (produit pour toilettes) ; Tide et Omo (poudres à lessiver) ; Geolux (peinture émail).

### G) En 1966

Jour et date	Surface totale imprimée	Surface totale d'annonces	% d'annonces sur la surface totale imprimée
Lundi 24/01	18094 cm2	580 cm2	3,2 %
Mardi 25/01	22617,5 cm2	1100 cm2	4,8 %
Mercredi 26/01	27141 cm2	6350 cm2	23,3 %
Jeudi 27/01	18094 cm2	625 cm2	3,4 %
Vendredi 28/01	22617,5 cm2	2190 cm2	9,6 %
Sam. et Dim. 29-30/01	31664,5 cm2	7450 cm2	23,5 %
<b>MOYENNE</b>	<b>23371,5 cm2</b>	<b>3049 cm2</b>	<b>11,3 %</b>

#### Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Lafayette (cigarettes) ; Martini (apéritif) ; Loterie Nationale ; le Salon du Bâtiment ; Oranges d'Espagne ; Mercedes, Saab et Rolls-Royce (marques automobiles) ; Kodak (matériel photographique) ; Swissair (compagnie d'aviation) ; A.M.I. Voyages (Agence de voyages) ; Van Meel (magasin de disques) ; Crédit Communal ; Aveling Barford (matériel de génie civil) ; Building Bureaux Climatisés (immobilier).

### H) En 1974

Jour et date	Surface totale imprimée	Surface totale d'annonces	% d'annonces sur la surface totale imprimée
Lundi 04/03	18946 cm <sup>2</sup>	145 cm <sup>2</sup>	0,7 %
Mardi 05/03	18946 cm <sup>2</sup>	75 cm <sup>2</sup>	0,4 %
Mercredi 06/03	23682,5 cm <sup>2</sup>	4860 cm <sup>2</sup>	20,5 %
Jeudi 07/03	18946 cm <sup>2</sup>	170 cm <sup>2</sup>	0,9 %
Vendredi 08/03	23682,5 cm <sup>2</sup>	1275 cm <sup>2</sup>	5,4 %
Sam. et Dim. 09-10/03	33155,5 cm <sup>2</sup>	5610 cm <sup>2</sup>	16,9 %
<b>MOYENNE</b>	<b>22893 cm<sup>2</sup></b>	<b>2022 cm<sup>2</sup></b>	<b>7,4 %</b>

#### Principales publicités rencontrées (non-comprises les petites annonces) :

Union des Drapiers ; Audi, Ford et Citroën (marques automobiles) ; Loterie Nationale ; CGER ; Telerent (magasin tv-vidéo) ; Encyclopédie du Bricolage ; Georgia (couture) ; Riviera (piscines) ; “Le Journal d’Europe” (publication hebdomadaire de Sobeledip destinée aux cadres, aux intellectuels et aux fonctionnaires des institutions internationales qui disparaîtra en septembre 1974).

L’étude des données reprises dans les tableaux développés ci-dessus amène à plusieurs conclusions majeures.

Premièrement, il paraît évident que l’Exposition Universelle de 1894 a autorisé un garnissage publicitaire intéressant des colonnes du *Matin*. Chaque jour, une pleine page au moins (la page 4) est ainsi attribuée aux publicités et aux petites annonces. Ensuite, au fur et à mesure de son implantation dans les foyers francophones d’Anvers, *Le Matin* devient plus populaire auprès des annonceurs de tous poils. Les publicités commerciales se dénombrent alors par dizaines, comme les petites annonces. Elles se déploient généralement sur trois à quatre pages. C’est l’âge d’or du journal sur le plan publicitaire (avec une moyenne tout à fait respectable de 26,3 % d’annonces en 1909, de 25,3 % en 1925 et de 24 % en 1932).

Deuxièmement, on perçoit que la perte en volume publicitaire du *Matin* se fait sentir dès avant la deuxième guerre mondiale. L’origine de cette perte qui, par la suite, va toujours s’accroître jusqu’à la disparition du journal semble donc bien être le processus de flamandisation entamé avec les lois linguistiques de 1932. Car de cette flamandisation de la population est née une carence de lecteurs et, en conséquence, une perte de confiance des annonceurs de toutes sortes. On rencontre 16,6 % de publicité sur la surface totale en 1939, contre 24 % en 1932. Le déclin, avec cette différence de près de 8 %, est palpable...

Troisièmement, c'est dans sa période Rossel que *Le Matin* touche le fond au niveau de sa masse publicitaire. Celle-ci n'atteint même plus les 10 % le lundi, le mardi, le jeudi et le vendredi. Certains jours (le mardi 5 mars 1974 par exemple), il n'y a même plus une seule "réclame" commerciale tandis que la rubrique des petites annonces se réduit fréquemment à sa plus simple expression. On se trouve loin de l'abondance des quarante premières années. Seules les éditions du week-end (23,5 % d'annonces en 1966, 16,9 % en 1974) et du mercredi<sup>201</sup> (23,3 % en 1966, 20,5 % en 1974) compensent en partie ce manque à gagner, mais cela reste nettement insuffisant. La disparition d'un quotidien doté, en 1974 (semaine du 4 au 10 mars), d'un volume publicitaire moyen de 7,4 % (moins qu'en 1894 !) n'est dès lors pas tellement étonnante.

Enfin, attardons-nous au type d'annonces qui orne les pages du *Matin*. Le journal anversois conserve pour cible déclarée le bourgeois issu d'une classe moyenne disposée à s'offrir des objets coûteux. Ce fait transparaît de façon claire lorsqu'on parcourt les principales publicités rencontrées à chaque étape. Elles s'adressent en majorité à un public relativement aisé, qu'elles traitent de voitures aux marques prestigieuses (Rolls-Royce, Chevrolet, Cadillac) ou de produits de luxe (piscine, vêtements de confection, bijoux, champagne, alcools, chaussures, chocolat, produits de beauté). Par ailleurs, l'aspect portuaire de la ville d'Anvers demeure également bien présent à travers les publicités régulières de compagnies maritimes.

---

<sup>201</sup> L'édition complémentaire et dirigée de *La Métropole* est sans doute pour beaucoup dans ce bon résultat publicitaire du mercredi. En effet, *Le Matin*, *La Flandre Libérale* et *La Métropole* appartiennent au même groupe publicitaire : leurs annonces non strictement locales demeurent donc jumelées de façon quasi indivisible. De fait, les annonceurs ont tendance à davantage s'investir le mercredi afin de faire d'une pierre deux coups, et d'être aussi diffusé dans les pages de cette édition spéciale orientée vers une frange de la population à haut pouvoir d'achat.

## **Conclusions générales**

## Une vie d'homme

“*Le Matin* a parcouru une route humaine à la fois éphémère et cependant longue. Oeuvre humaine, émaillée de souvenirs, de joies et de deuils, de victoires et d'échecs, d'espoirs et de déceptions. Tout ce qui caractérise une vie d'homme, tout ce qui caractérise aussi ce que l'homme entreprend”<sup>202</sup>.

Ce message en forme de déclaration funèbre résume à merveille l'existence du quotidien anversois. Car celui-ci est vraiment passé par tous les stades de l'évolution humaine. Sa naissance, d'abord, qui se trouve placée sous le signe de la nouveauté, de l'originalité proclamée par le concept d'édition de nuit. Une naissance qui s'effectue dans la joie et l'allégresse de l'Exposition universelle d'Anvers. Le bébé médiatique du bienheureux papa Camille de Cauwer profite de fait des nouveaux besoins en matière d'information et de publicité. Il s'en abreuve jusqu'à plus soif, embrassant peu à peu un profil assez joufflu. D'autant plus que le nouveau-né se révèle, dans ce cadre, plutôt insatiable. Libéral jusqu'au bout des ongles et issu d'un milieu bourgeois de bonne famille, il crie aussi son envie de s'exprimer en français afin de centraliser à bon escient, sans agressivité, les opinions francophiles de ses semblables.

L'enfance et l'adolescence du *Matin* se déroulent ensuite dans une optique de croissance continue, facilitée par de spectaculaires progrès techniques et par une vision progressiste du journalisme. Linotypes et rotatives viennent garnir les ateliers du journal francophone, lui autorisant un développement matériel quasi sans limites. Mais cette arrivée en force de la machine entraîne également une désillusion morale pour l'artisan-typographe, relégué dans un rôle accessoire.

Après la première guerre mondiale pointe alors le moment de la maturité pour *Le Matin*. Celui-ci a en effet atteint sa plénitude, à la fois au niveau matériel et au niveau idéologique. Garant de la liberté sous toutes ses formes, il possède encore à cette époque une réelle influence politique. Confronté à l'industrialisation de la presse et à la concurrence, il y répond avec bonheur, innovant au gré des désirs des lecteurs et des annonceurs. Mais la feuille préférée des anversois attachés à la langue française subit bientôt sa première désillusion. Car le processus de flamandisation est placé sur les bons rails par des hommes politiques motivés par l'éternel “compromis à la belge”. Dès lors, le compte à rebours commence pour *Le Matin*, virtuellement condamné à mort par un mal terrible et inguérissable :

---

<sup>202</sup> *Le Matin*, Numéro jubilaire du 75e anniversaire, Anvers, 26/06/1969, p.1

l'unilinguisme régional. Un mal qui le ronge à la base, juste au niveau de son lectorat.

Passé le second coup d'arrêt obligé par la seconde guerre mondiale, *Le Matin* constate progressivement son impuissance. Le journal, qui entre dans son "troisième âge", n'a pas réussi à évoluer vers un statut d'organe de presse national. Il demeure donc un journal provincial désormais limité à une fonction complémentaire par rapport aux grands quotidiens d'information belges et aux médias audiovisuels. Cette période est celle de la décrépitude pour la gazette francophone : son public est en voie d'extinction et les annonceurs publicitaires, conscients de ce fait, la délaissent. *Le Matin* se lance dans des alliances économiques de la dernière chance avec le groupe de Launoit ou avec d'autres journaux francophones de Flandre en mauvaise posture. Malgré tout, il se réserve déjà une concession pas trop chère au cimetière de la presse.

*Le Matin* finit ses jours dans l'hospice du groupe Rossel et Cie. Là, il bénéficie dans un premier temps de bons traitements financiers. Pourtant, la souffrance du quotidien anversois se montre trop importante. L'euthanasie reste ainsi la seule solution pour cette publication non viable puisqu'elle n'a plus guère de public !

En définitive, on peut dire que *Le Matin* a été un témoin assez actif de l'évolution de la minorité francophone anversoise. Il est né sous le signe du conflit linguistique, grâce à la présence de cette minorité. Il est aussi mort du conflit linguistique, suite à l'intégration réussie de cette minorité à la culture et la langue flamandes.

**Annexe**



La première page du premier numéro du *Matin*  
(premier mai 1894)

## **Bibliographie**

## Ouvrages et documents utiles

- ✍ *Annuaire officiel de la Presse belge*, Bruxelles, Association générale de la Presse belge, 1908-1974
- ✍ BARTIER (John), BAUDHUIN (Fernand) e.a., *Histoire de la Belgique contemporaine 1914-1970*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975, 446 p.
- ✍ BERTELSON (Lionel), *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*, Bruxelles, AGPB, 1960, 131 p.
- ✍ BERTELSON (Lionel), *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, 2e éd., Bruxelles, Institut pour journalistes de Belgique, 1974, 287 p.
- ✍ BOTS (Marcel), PAREYN (Luc), *Bibliografie van de geschiedenis van het belgisch liberalisme* (coll. "Reeks bibliografieën", n° 3), Gand, Liberaal Archief, 1992, IV + 186 p.
- ✍ BOUSSE (Michel), *La presse francophone d'Anvers, sa survivance, son rôle social, ses perspectives*, UCL (mémoire en sciences sociales), 1970, 84 p.
- ✍ CAMPE (René), "La presse libérale depuis 1846", in : *Le libéralisme en Belgique. Deux cents ans d'histoire*, sous la direction de Hervé Hasquin et Adriaan Verhulst, Bruxelles, Centre Paul Hymans-Ed. Delta, 1989, pp. 183-197
- ✍ CAMPE (René), DUMON (Marthe), JESPERS (Jean-Jacques), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, Ed. Marabout, 1975, 600 p.
- ✍ CONVENS (Michel), DU CHAMPS (Guy), *Les grands événements du XXe siècle en Belgique*, Bruxelles, Reader's Digest-Ed. Delta, 1987, 303 p.
- ✍ *Courrier Hebdomadaire du C.R.I.S.P.*, n° 1, 09/01/1959
- ✍ DE BELDER (Jos), HANNES (Juil), *Bibliographie de l'histoire de Belgique, 1865-1914* (coll. "CIHC, cahiers", n° 38), Louvain-Paris, Ed. Nauwelaerts, 1965, 301 p.
- ✍ DE BORGER (H.), *Bijdrage tot de geschiedenis van de Antwerpse pers. Repertorium, 1794-1914* (coll. "CIHC, cahiers", n° 49), Louvain-Paris, Ed. Nauwelaerts, 1968, 718 p.
- ✍ DELEU (Jozef) e.a. (dir), *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tielt-Utrecht, Ed. Lannoo, 1973-1975, 2 vol.
- ✍ DEMANY (Fernand), *Chasse aux canards*, Bruxelles, Ed. Labor, 1962, 293 p.
- ✍ DE SCHUYTER (Inge), *Geschiedenis van het belgisch liberalisme*,

- 1830-1987. Een selectieve bibliografie* (coll. "Reeks bibliografieën", n° 2), Gand, Liberaal Archief, 1989, 76 p.
- ✍ DONS (H.), "La presse libérale de 1830 à 1930", in : *La Flandre Libérale*, Gand, 07/05/1930, p. 18
- ✍ DURNEZ (Gaston), "Le Matin", in : *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, sous la direction de J. Deleu, Tielt-Utrecht, Ed. Lannoo, 1973-1975, vol. 2, p. 935
- ✍ "Une époque héroïque. La fondation du Matin ou les origines d'une tradition anversoise", in : *La Presse*, 1956, n° 12, pp. 5-12
- ✍ FREDERICQ (Paul), *Schets eener Geschiedenis der Vlaamsche Beweging*, Gand, Ed. Vuylsteke, 1906-1909, 3 vol.
- ✍ GOL (Jean), *Le monde de la presse en Belgique*, Bruxelles, CRISP, 1970, 239 p.
- ✍ HASQUIN (Hervé), VERHULST (Adriaan) (dir.), *Le libéralisme en Belgique. Deux cents ans d'histoire*, Bruxelles, Centre Paul Hymans-Ed. Delta, 1989, 425 p.
- ✍ *Indicateur publicitaire*, Bruxelles, Chambre syndicale belge de la publicité, 1949, 646 p.
- ✍ *Indicateur publicitaire*, Bruxelles, Fédération belge de la publicité, 1953, 514 p. et 1958, 728 p.
- ✍ "Journalisme. Histoire de la presse", in : *Annuaire officiel de la Presse belge*, Bruxelles, Association générale de la presse belge, 1966, pp. 171-194
- ✍ JOYE (P.), *La presse et les trusts en Belgique*, Bruxelles, Société populaire d'édition, 1958, 118 p.
- ✍ LISSENS (R.F.) e.a. (dir), *Winkler Prins Encyclopedie van Vlaanderen*, tome 1, Bruxelles, Elsevier Sequoia, 1972, 5 vol.
- ✍ LUYKX (Thierry), *Politieke geschiedenis van België*, Amsterdam-Brussel, Elsevier, 1969, 603 p.
- ✍ MABILLE (Xavier), *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, 3e éd., Bruxelles, CRISP, 1997, 477 p.
- ✍ MATHELART (Sophie), avec la collab. d'Eliane Gubin, *Pour l'histoire des médias en Belgique. Bibliographie de 1830 à nos jours*, Bruxelles, Centre d'Etudes et de Recherches sur les Médias en Europe, ULB, 1994, XI + 441 p.
- ✍ *Le Matin. 1894-1929*, Numéro spécial du 35e anniversaire, Anvers, 1929, 276 p.
- ✍ *Le Matin 1894-1944*, Numéro spécial du 50e anniversaire, Anvers, 1946, 352 p.

- ✍ *Le Matin. Album à l'occasion de notre 55e anniversaire*, Anvers, 1949, 182 p.
- ✍ *Le Matin*, Numéro jubilaire à l'occasion du 75e anniversaire, Bruxelles, 25/06/1969
- ✍ “Le Matin, La Métropole, La Flandre Libérale. Radioscopie d'un tryptique”, in : *La Métropole*, Anvers, 19/04/1972
- ✍ Annexes au *Moniteur Belge* du 26/01/1923 (acte n° 837.1 et n° 838.1, pp. 798-801), du 22/03/1925 (acte n°2677, p. 2826), du 13-14/01/1930 (actes n° 582 et n° 583, pp. 483-485), du 26/11/1936 (acte n° 16155, pp. 1791-1792), du 07/05/1939 (actes n° 7030 et n°7031, pp. 2074-2076), du 12/03/1949 (acte n° 3596, pp. 2465-2466), du 25/05/1952 (acte n° 11735, pp. 3731-3732), du 23/09/1965 (actes n° 29159, n° 29160 et n° 29161), du 07/05/1966 (acte n° 12296, p. 3260)
- ✍ *Numéro spécial à l'occasion du 60e anniversaire*, Anvers, supplément au *Matin* du 22/06/1954
- ✍ *De Pers. Moderne grootmacht* (Hernieuwenbrochuren n°5 voor onze studiekringen), Meenen, 1936, 95 p.
- ✍ PIRENNE (Henri), *Histoire de Belgique 1830-1940*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1952, vol. 4, 571 p.
- ✍ PLUMET (P.), *La presse quotidienne belge de la Libération* (coll. “CIHC, cahiers”, n° 98), Louvain-Bruxelles, Ed. Nauwelaerts, 1985, 272 p.
- ✍ *La Presse. Bulletin trimestriel de la Fédération des journaux belges*, Bruxelles, Association belge des Editeurs de journaux, 1954-1974
- ✍ “La presse quotidienne belge”, in : *La Presse*, numéro spécial de janvier-mai 1958, n° 17
- ✍ “Regards en arrière”, in : *Le Matin*, Anvers, 29/06/1974, p. 1
- ✍ “Le rôle de la presse libérale en Belgique”, in : *Annuaire officiel de la presse belge*, Bruxelles, Association générale de la presse belge, 1955, pp. 405-407
- ✍ VAN EENO (Romain), VERMEERSCH (Arthur J.), *Bibliografisch repertorium van de belgische pers 1789-1914* (coll. “CIHC, cahiers”, n° 23 et n° 74), Louvain-Paris, Ed. Nauwelaerts, 1962 et 1973, 2 vol.
- ✍ *Visite au Matin*, Anvers, 1950
- ✍ WILMARS (Dirk), *Le problème belge : la minorité francophone en Flandre*, Bruxelles, Ed. Erasme, 1968, 212 p.
- ✍ WITTE (Els), CRAEYBECKX (Jan), *La Belgique politique de 1830 à nos jours. Les tensions d'une démocratie bourgeoise* (coll. “Archives du futur”, n° 72), Anvers-Bruxelles, Ed. Labor, 1987, XIV + 639 p.

 *Zeitungswissenschaft*, Berlin, Walter De Gruyter & Co, 1926-